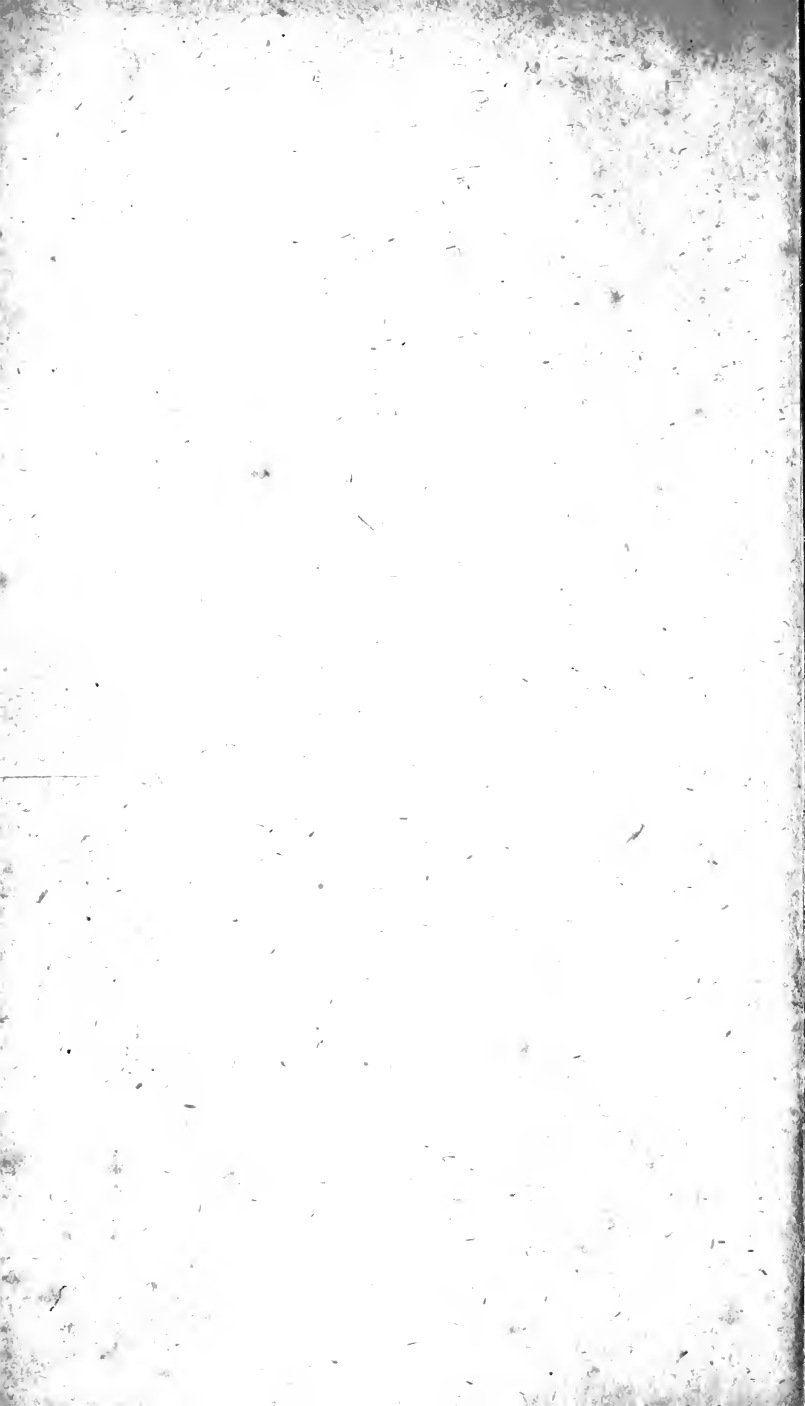




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



DICTIONNAIRE ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour servir de Commentaire & de Correctif au
Dictionnaire Philosophique, & aux autres Livres
qui ont paru de nos jours contre le Christianisme:

O U V R A G E

*Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la
Religion, & la Réponse aux objections de ses
Adversaires ;*

A V E C

*La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, &
l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.*

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

Par Monsieur ***.

*Debemus amando correre, non nocendi aviditate, sed studio
corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)*

T O M E S E C O N D.



A A V I G N O N ,

Chez { La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN ,
Impr. Libraires près la Place S. Didier.
ANTOINE AUBANEL , Imprimeur - Libraire ,
Rue de la Balance.

* ————— *

M. DCC. LXXIV.

A V E C P E R M I S S I O N .

CCP

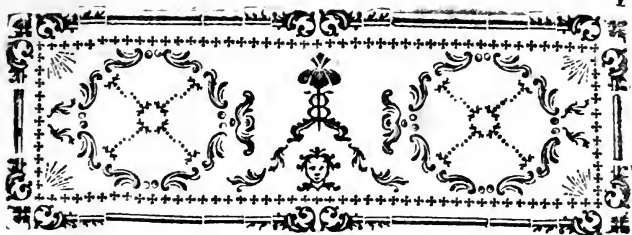
BX

841

0465

1774

v. 2



DICTIONNAIRE ANTI-PHILOSOPHIQUE.



L A M E T T R I E.

Idée de son caractère & de son esprit.

§ I.

J Ulien Offray La Mettrie , étoit d'un caractère aussi bouillant que singulier. La fureur d'écrire selon la Philosophie du temps , l'obligea de quitter la place de Médecin du Régiment des Gardes Françaises , que M. le Duc de Grammont lui avoit obtenu. Ce malheureux n'est que trop connu par son *Homme Machine* , par son *Homme plante* , par son *Histoire de l'Ame* , par son *Discours sur la vie heureuse* , par son *Art de jouir*. » Notre » ame (selon lui) est de la même pâte que celle des » animaux. Ce qui flatte le corps est le seul pilote qui » conduit à la félicité. La vertu & la vérité sont des êtres , » qui ne valent qu'autant qu'ils servent à celui qui les possède. Il n'y a en soi ni vertu , ni vice , ni bien , ni mal » moral , ni juste , ni injuste : tout est arbitraire & fait de » main d'homme. Les animaux formés d'un germe éternel , » quel qu'il ait été , à force de se mêler entr'eux , ont produit ce beau monstre qu'on appelle homme.

» Par rapport à la félicité , le bien & le mal sont bien

» indifférens ; & celui qui aura une plus grande satisfaction
 » à faire le mal , sera plus heureux , que quiconque en
 » aura moins à faire le bien. Pour être heureux , il faut
 » étouffer les remords ; inutiles avant le crime , ils ne ser-
 » vent pas plus après , que quand on le commet. La bonne
 » Philosophie se déshonoreroit , en s'occupant de ces fa-
 » cheuses réminiscences. »

Il pose pour base du bonheur , qu'il faut étouffer les remords , & se livrer à tous ses penchans. Il conseille au Brigands de voler ; au Tyran , de se baigner dans le sang de ses Sujets ; au Débauché , de se vautrer pour être heureux , à la manière des animaux les plus immondes. Telle est la morale de ce Matérialiste & de ses disciples. Les sages du jour n'ont pas voulu l'inscrire sur leur liste ; cependant son nom ne pouvoit que leur faire honneur.

La Mettrie étoit un fou qui se paroit du titre de Philosophe , & qui méritoit bien ce titre aujourd'hui si avili. Il séduisit une foule de fots , qui se rangeoient autour de son théâtre. Quoique son orviétan ne se soit pas soutenu , il eut une certaine vogue parmi la Populace Philosophique. Ce charlatan mettoit tout en usage pour l'attirer. Il se laissoit aller à toutes les extravagances qui se présentent à son esprit. Se figurant un jour qu'un des plus savans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne étoit un Athée , aussi-tôt il imagine une histoire. Il raconte qu'il a vu ce Savant à Gottingue dans un mauvais lieu , & qu'il lui a entendu combattre l'existence de Dieu. L'horreur que tous les gens de lettres conçurent pour cette infamie , vengea bien mieux *M. Haller* que tout ce qu'il auroit pu répondre.

Le mépris de *la Mettrie* pour ce que nous avons de plus sacré , doit être attribué à la même folie , jointe à l'ignorance. Cet homme n'avoit aucune lecture ; il écrivoit comme un Energumene. Il savoit à peine assez de latin pour entendre les Livres de Médecine ; il ignoroit toutes les autres langues. Sa mort fut la suite d'un trait de cette folie , qui paroissoit dans toute sa conduite. Il avoit une fièvre d'indigestion ; un Chirurgien lui conseilla l'émétique ; non , dit-il , *je veux accoutumer l'indigestion à la saignée , & démentir tous les raisonnemens des Médecins Allemands. Il se*

fit saigner huit fois , & mourut à Berlin en 1751 , âgé de quarante-trois ans. Il fut plaint plutôt que regretté des personnes qui l'avoient connu. Il étoit amusant lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à cette étourderie qui caractérise un écervelé. On le voyoit tout-à-coup jeter sa perruque par terre , se déshabiller & se mettre presque tout nud au milieu d'une grande compagnie , qui rioit de lui comme d'un insensé renfermé aux petites maisons.

La Mettrie étoit encore un de ces Philosophes qui ont répandu dans leurs Livres les germes de la sédition. Après avoir conseillé aux Princes cruels de s'abandonner à toute leur férocité , il conseille à leurs sujets de se défaire de ces Princes. *Je te plains , mais qui ne plaindroit encore plus un Etat , où il ne se trouveroit pas un homme assez vertueux pour le délivrer d'un monstre tel que toi.* Que ce langage est différent de celui de tous les vrais Philosophes Chrétiens !

§. I I.

Témoignages contre cet Auteur.

Les Philosophes ont délavoué *la Mettrie* après sa mort ; quoiqu'ils le flattassent de son vivant. Cependant par un reste d'intérêt , ils ne voudroient pas qu'on le peignit tel qu'il étoit. Ils crient à la calomnie ; empruntons donc le langage de la vérité. Il y a dans le *Journal Chrétien* du mois de Juin 1758 , un bon morceau sur *la Mettrie* , par un de ses compatriotes , M. l'Abbé *Trublet* , dont on ne reculera pas le témoignage. Nous croyons que le Public nous saura gré de lui en faire part , quoique nous en ayons déjà assez dit pour le commun des Lecteurs.

[Peu d'Ecrivains impies ont été aussi loin que celui-ci ; mais outre que cet excès même le rend moins dangereux , il ne l'est nullement par sa maniere de raisonner & d'écrire. Nous l'avons connu personnellement ; la même Ville , (Saint Malo) nous avoit vû naître , & sa mort nous permet d'en parler librement. Avec quelque apparence d'esprit , il en avoit très-peu en effet. Aussi cette apparence n'étoit-elle que dans la conversation. Dès qu'il écrivit , il perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque estime ;

ou s'il se releva un peu dans la suite , ce fut par la satire , l'impiété & l'obscénité. Ces trois genres-là , sur-tout réunis , ne demandent guere d'esprit ; ils plaisent par eux-mêmes.

Au reste le P. *Hayer* (*) a su , & nous avons su comme lui que M. de *la Mettrie* s'étoit repenti à la mort de ses égaremens ; nous le lui avons souvent prédit , & nous fûmes consolés de l'apprendre. Quelques Impies au contraire en furent bien fâchés , en furent honteux ; & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie* les avoit déshonorés pendant sa vie , & sur-tout à sa mort. Pendant sa vie , il avoit imprudemment avoué toutes les conséquences de ses principes : à sa mort , il avoit lâchement abandonné les principes même.

Un des Livres de M. de *la Mettrie* a pour titre l'*Homme machine* ; & il a osé entreprendre d'y expliquer comment la pensée & le sentiment pouvoient naître du seul mécanisme. C'est n'être guere Philosophe ; les Matérialistes un peu éclairés , conviennent qu'il n'explique rien. Le P. *Hayer* a pourtant la complaisance de suivre M. de *la Mettrie* dans ses prétendues explications ; & il lui est aisé d'en faire voir l'absurdité , & même le ridicule. M. de *la Mettrie* n'étoit pas un adversaire digne de lui , & nous croyons que sans manquer à sa cause , il pouvoit être beaucoup plus court sur un pareil Ecrivain.

On peut voir dans le troisième volume des *Œuvres de Maupertuis* , édition de Lyon 1756 , sa réponse à une Lettre de M. le Baron de *Haller* , si célèbre par ses savans Ouvrages de Médecine & de Physique , & par ses belles Poésies.

M. de *la Mettrie* avoit dédié son *Homme machine* à M. de *Haller* qu'il n'avoit jamais vu ni connu , & dont il se dit néanmoins , dans l'Épître dédicatoire , le *Disciple & l'Ami*. M. de *Haller* plein de Religion , comme ses Ouvrages le prouvent , fut infiniment blessé d'une pareille dédicace , & s'en plaignit dans une lettre qu'il fit insérer dans plusieurs Journaux , & entr'autres dans le *Journal des Savans*. M. de *la Mettrie* se vengea des plaintes de M. de *Haller* par une Satyre ; & comme ils étoient l'un & l'autre de l'Acadé-

[*] Ce morceau se trouve dans l'extrait du Livre du P. *Hayer* sur l'immortalité de l'Âme.

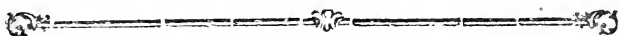
nie de Berlin, M. de *Haller* écrivit à M. de *Maupertuis*,
Président de cette Académie, & Compatriote de l'Auteur,
pour lui en demander réparation. M. de *la Mettrie* étoit
mort le 11 Novembre 1751, lorsque M. de *Maupertuis*
reçut la Lettre de M. de *Haller*. Il y répondit le 25 du
même mois. Il n'y avoit qu'un moyen d'excuser M. de *la*
Mettrie, & de consoler M. de *Haller*; c'étoit de dire que
le premier étoit un fou. M. de *Maupertuis* le dit & le prouve;
mais M. de *la Mettrie* n'étoit-il que fou? Voilà la ques-
tion. M. de *Haller*, de l'aveu de M. de *Maupertuis*, ne
parut pas satisfait de sa réponse, & il nous semble qu'il ne
devoit pas l'être. Quoiqu'il en soit, voici quelques traits
de la Lettre de M. de *Maupertuis*, par lesquels on jugera
du caractère & de la sorte d'esprit de M. de *la Mettrie*.

» Il m'a juré cent fois, (dit M. de *Maupertuis*,) qu'il
» n'écriroit jamais rien de contraire à la Religion ni aux
» Mœurs; & bientôt après reparoissoit quelque Ouvrage
» de la nature de ceux dont nous nous plaignons....

» Peu de temps après, c'est-à-dire, après l'arrivée de *la*
» *Mettrie* à Berlin, j'eus le chagrin de voir la licence de
» sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche
» toujours cet écrit qu'il a mis au devant de son *Séneque*.
» Je connoissois sa fureur d'écrire, & en redoutois les suites;
» je l'avois engagé à se borner à des traductions, l'en
» croyant plus capable que d'autres Ouvrages, & pensant
» brider par-là sa dangereuse imagination. Le hazard qui
» lui fit trouver *Séneque* ouvert sur ma table, lui fit choisir
» le chapitre de la vie heureuse. Je partoisi pour la France.
» A mon retour, je trouvai sa traduction imprimée, &
» précédée d'un Ouvrage aussi détestable; que le Livre
» qu'il avoit traduit est excellent. Je lui en fis les repro-
» ches les plus forts: il fut touché, promit tout ce que je
» voulus & recommença.

» Il faisoit ses Livres sans dessein, sans s'embarrasser de
» leur sort, & quelquefois sans savoir ce qu'ils contenoient.
» Il en avoit fait sur les matieres les plus difficiles, sans
» avoir ni réfléchi, ni raisonné. Il a écrit contre tout le
» monde..... Il a excusé les mœurs les plus effré-
» nées,.....

M. de *Maupertuis* revient à la Satyre de *la Mettrie* contre M. de *Haller*, & lui dit. » Ses plaisanteries ne pou-
 » voient pas plus vous faire de tort, qu'elles n'en ont fait aux
 » vérités qu'il a attaquées. Ceci n'est donc que pour re-
 » jeter ses fautes sur son jugement.... Tout le monde
 » fait, qu'il ne vous a jamais vu, ni connu : il me l'a dit
 » cent fois. Il ne vous avoit mis dans ses Ouvrages, que
 » parce que vous étiez célèbre, ou que les esprits qui cou-
 » loient au hazard dans son cerveau avoient rencontré les
 » syllabes de votre nom. »]



MINISTRES DE L'ÉGLISE.

Leur Apologie.

LE respect pour les Ministres de l'Eglise, date depuis la naissance du Christianisme. Du temps de *Saint Paul* ils accommodoient les différends ; ils maintenoient l'union & la charité parmi les Fideles ; enfin ils étoient les Pasteurs & les peres de leur Peuple. Cette autorité n'étoit point fondée sur les Loix, puisque les Princes étoient Payens ; elle supposoit seulement le respect & la docilité des Peuples pour les Pasteurs. Les Empereurs protégerent ensuite ces arbitrages si utiles & si édifiants.

Honorius étant à Milan en 398, déclara que ceux qui consentiroient de plaider devant l'Evêque, n'en seroient point empêchés ; mais qu'ils les jugeroient comme arbitres volontaires, en matiere civile seulement.

Les autres Empereurs leur accorderent des privileges & des honneurs. Si les Peuples Païens nous montrent le même usage, c'est qu'ils l'ont puisé dans la même idée, quoique dégradée & obscurcie parmi eux. La Religion & la raison nous crient, qu'en adorant un Être suprême, nous devons honorer ceux qui prêchent & exercent son culte. La charité immense des Pasteurs de l'Eglise naissante, leur zele, leurs travaux, leurs vertus, la soumission & la candeur des Peuples, tout concourut à augmenter ce respect. Voilà où il falloit chercher le principe de l'autorité Ecclésiastique ;

MINISTRES DE L'ÉGLISE.

& non dans l'Anarchie du Gouvernement féodal , comme a fait M. de *Montesquieu*.

On ne nie pas que les fiefs donnés aux Evêques , ne leur aient acquis le rang & le crédit des Seigneurs dans les Assemblées de la Nation. S'ils influèrent davantage dans les résolutions de nos Rois , la raison en est bien simple. Les Seigneurs francs se piquoient de bravoure ; c'étoit comme l'appanage de la Noblesse ; mais ils négligeoient , ou même ils méprisoient les sciences ; la plupart ne savoient pas lire ; est-il surprenant que les Rois cherchassent parmi les Prélats instruits & lettrés , des lumières & des secours pour le Gouvernement ? Dans ces temps de confusion & de troubles qui suivirent la chute de l'Empire Romain , les Evêques ne pouvoient servir plus utilement & la Religion & l'État qu'en aidant les Princes de leurs conseils.

Il seroit d'ailleurs très-injuste de chercher dans l'ambition des Ministres , ou dans la foiblesse & la crédulité des Princes l'origine de l'élévation temporelle des Prélats. Elle naquit visiblement de la nouvelle constitution des Etats formés des débris de l'Empire. Les Rois vainqueurs , maîtres de Provinces immenses , donnoient des terres & des fiefs à certaines conditions. Les Prélats en obtinrent , & par ces concessions se virent insensiblement au rang des Seigneurs Laïcs. Ce fut là l'effet d'un nouveau gouvernement ; & s'il changea le rang temporel du Clergé , il ne changea pas moins celui des Seigneurs. Il ne faut pour s'en convaincre que comparer le temps des fiefs aux siècles de l'Empire Romain ; on n'y voit rien de semblable ; & les Prélats , en acquérant de l'autorité , ne firent que suivre , ainsi que les autres Seigneurs , le cours & les principes du Gouvernement : ce changement n'eut aucun rapport avec la Religion.





M I R A C L E S.

§. I.

Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moïse.

Nier la possibilité des miracles, ce seroit nier l'existence d'un Dieu. S'il en est un, c'est lui qui a établi & fixé les loix de la nature, il peut donc aussi les arrêter & les changer à sa volonté. Celui qui remue la planette qu'il a formée, peut en suspendre le mouvement; celui qui a créé l'homme vivant, le peut ressusciter mort. Dieu n'a pu se dépouiller de son empire sur ses Créatures, & les miracles ne lui coûtent pas plus que les effets naturels. Nous savons que les loix qu'il a établies sont immuables; mais il ne s'est pas tellement assujetti à les maintenir qu'il ne se soit réservé le pouvoir d'en changer le cours quand il voudroit. Ainsi admettre des miracles, n'est pas, comme le prétend M. de V. détruire l'immutabilité de Dieu, mais reconnoître sa souveraine puissance. En faisant un miracle, il ne viole pas les loix de la nature, car par ces loix, on ne peut entendre que sa suprême volonté à laquelle il ne déroge jamais, puisqu'il a résolu de toute éternité de faire en tel temps & en tel lieu, une chose qui ne seroit pas dans la classe des événemens ordinaires. Si Dieu en créant le monde s'est proposé de lui donner de temps en temps des avertissemens salutaires, il n'est pas contradictoire qu'il les lui donne, soit en changeant l'ordre physique pour procurer le bien moral, soit en produisant ce bien moral par des coups inespérés de la grace.

II. On entend par miracle, tout effet supérieur aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Par exemple, que le soleil ou la terre s'arrêtent à la voix d'un homme; qu'un mort ressuscite; qu'un bras desséché reprenne à l'instant sa vigueur; qu'un homme parle diverses langues qu'il n'a point apprises, &c. &c. La raison, l'évidence, l'aveu

des humains , tout se réunit à dire , que ces effets ne sont point dans le cours ordinaire , & viennent d'un Agent supérieur.

Qui sait , dit l'Incrédule , jusqu'où vont les forces de l'art de la nature ? Ainsi qui peut juger qu'un tel effet est surnaturel & miraculeux ?

RÉPONSE. Quoiqu'on ne connoisse pas précisément le dernier degré des forces de la nature & de l'art , cependant on les connoît assez , pour décider que l'effet ne peut être attribué qu'au Créateur. Il y a des marques distinctives entre les miracles de Dieu & les prestiges des Agens créés.

Ainsi la premiere regle est ; que le miracle surpasse les forces connues de la nature , & s'il y a quelque difficulté sur ce point , la seconde regle éclaircit tous les doutes ; c'est que ce miracle soit opéré au nom de Dieu , Créateur du Ciel & de la terre. Car Dieu étant la vérité même , ne peut jamais permettre qu'une fourberie soit autorisée par le concours de l'opération divine. Si le cas arrivoit , sa sagesse se prêteroit à la séduction. On est donc assuré qu'un miracle fait au nom de Dieu Créateur , est une preuve évidente de la vérité. Dieu ne peut agir contre lui-même , ni nous forcer à croire un Imposteur , ou à renoncer à notre raison. Sur ces deux principes , jugeons des miracles de *Moïse*. A-t-il opéré des prodiges supérieurs à la nature ? Les a-t-il fait au nom du Créateur ? Or , l'un & l'autre est évident & toujours lié ensemble.

L'ouvre l'*Exode* : une voix sort d'un buisson qui brûle sans se consumer. Cette voix appelle *Moïse* , & l'envoie délivrer les Hébreux des fers de l'Egypte. Il demande qui est celui qui l'envoie. On répond : » c'est le Dieu de vos » Peres ; c'est l'Être Souverain ; celui qui est. » Mais *Moïse* demande un miracle , pour être assuré de sa mission. » Jetez » votre verge , » lui dit le Seigneur. Il la jette à terre , & c'est un serpent ; il en prend la queue , & il revoit son bâton. Il met la main dans son sein , la voilà couverte de lepre ; il la remet , & elle ressort saine. Voilà donc la mission de *Moïse* assurée pour lui par deux miracles.

Réuni à son frère *Aaron* , il va trouver les anciens de son Peuple , & annoncer à *Pharaon* , que Dieu lui ordonne

M I R A C L E S.

de laisser sortir les Hébreux. En preuve de sa mission & des ordres du Seigneur, *Aaron* jette sa verge devant le Roi & toute sa Cour; la verge est changée en serpent. A la prière de *Moïse*, il en frappe l'eau, l'eau devient du sang; il l'étend sur l'Égypte, la voilà couverte de grenouilles, de moucheron, de sauterelles, de ténèbres, d'ulcères, & enfin de morts.

Tous ces fléaux sont annoncés avant qu'ils arrivent : ils sont arrêtés, ou ils disparaissent à la voix de l'Envoyé de Dieu. Ils sont réitérés pendant plusieurs jours; & les Hébreux seuls sont préservés de leurs funestes effets. *Pharaon* est forcé de se rendre. Les Hébreux partent. La colonne de feu paroît, les guide & les protège; la mer se divise & leur laisse un passage libre, où les Egyptiens n'entrent que pour y rester sous les flots. Le Peuple a faim; la manne tombe régulièrement & les nourrit pendant quarante ans; l'eau sort d'un rocher aride; la montagne est en feu; la terre entr'ouverte engloutit les murmureurs; le feu consume les sacrilèges, &c.

Voilà des prodiges. Sont-ils des effets de la nature? Y a-t-il quelque liaison entre la cause & les événemens? Ils sont opérés à la face du ciel & de la terre : ils sont suivis & multipliés. Les Egyptiens, si éclairés & si opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles. Les Hébreux en furent tous convaincus. Nier ces miracles, c'est vouloir ne croire à rien. Les admettre, & chercher une autre cause que Dieu, c'est renoncer à la raison. *Moïse* n'a pu les prédire sans une révélation surnaturelle; il n'a pu les exécuter, que par une puissance divine. C'est au nom de Dieu & par son ordre qu'il les fait. Il n'a que ces mots à la bouche : *Dieu m'envoie, Dieu vous ordonne. Voici ce que dit le Seigneur, le Créateur, le Dieu d'Abraham.* Donc sa mission & ses livres prouvent une révélation. Écoutons les chicanes des Incrédulés.

I. *Les Magiciens de Pharaon firent aussi des prodiges, qui ne prouvent rien.*

RÉPONSE. Ils firent des prestiges, & non des miracles; leur puissance étoit bornée. Ils firent changer leur bâton en serpent; celui de *Moïse* les dévora. Ils firent paroître

des grenouilles ; mais ils ne purent , comme *Moïse* , les détruire. Aussi avouèrent-ils leur impuissance : *Digitus Dei hic est*. Ils avoient pu par le moyen de quelque artifice tromper les yeux des spectateurs ; mais ils ne purent se mettre au-dessus du pouvoir suprême qui opéroit par les mains de *Moïse*.

II. *Le flux & le reflux de la mer rouge rend le passage des Hébreux très-naturel.*

RÉPONSE. Ce reflux est chimérique. Les Egyptiens ne l'auroient pas ignoré. Ils n'auroient pas laissé les Hébreux tranquilles jusqu'au lendemain ; ils ne se feroient pas exposés à être noyés ; on n'auroit pas cité ce passage comme miraculeux ; les Nations voisines n'en auroient été ni étonnées ni effrayées. Les Hébreux mêmes en auroient vu tous les jours la répétition. De plus , où est le reflux qui se fasse en un instant , & à la voix d'un homme ? Qui retire tout-à-fait ses eaux pour laisser un long trajet à sec ? Les bords diminuent , il est vrai ; mais le bassin reste toujours mer. Supposons même ce reflux entier , donnoit-il naturellement assez de loisir au passage de plus d'un million d'hommes & d'enfans , de bestiaux sans nombre , & d'un bagage proportionné ? Enfin *Moïse* ne dit pas que les eaux se retirèrent , mais qu'elles se fendirent & demeurèrent suspendues. On ne peut douter du fait , ni l'expliquer naturellement. Voyez cette réponse plus développée à l'article MER ROUGE.

III. *Il y eut des machines secretes , cachées dans la montagne , avec lesquelles Moïse sut intimider le Peuple , pour accréditer sa loi.*

RÉPONSE. Quelle machine , quelle poudre mystérieuse auroit produit si long-temps le son des trompettes , des tonnerres , les éclairs & les feux ? Où *Moïse* avoit-il ramassé , préparé & ajusté ces machines ? Faisoit-il jouer ces ressorts tout seul ? Que d'yeux ouverts sur lui , sans pouvoir découvrir l'artifice ? Les lumières de son siècle étoient-elles assez vives , les arts assez perfectionnés pour pouvoir découvrir & faire jouer les instrumens de fourberies , auxquels les impies veulent attribuer ses miracles ?

IV. *Est-il probable que Dieu ait fait tant de merveilles pour une poignée de monde si méprisable ?*

RÉPONSE. Est-ce là une raison contre des faits publics & avérés ? Ce Peuple étoit l'Enfant de la Providence , le dépositaire de la vraie Religion. Sa destination intéresse tout le genre humain. Il falloit le montrer d'une manière frappante , & le conserver de même jusqu'à l'accomplissement total des promesses. Il ne faut pas juger des Juifs anciens par les modernes. Ceux-ci sont en général la lie des peuples. Aveuglés par leur opiniâtreté , ils cherchent à se faire illusion au milieu de la lumière des Prophetes qui les éclaire. Ils croupissent dans l'erreur & dans la misère. Il n'en étoit pas de même des anciens Hébreux ; conduits , gouvernés par Dieu même , ils voyoient la vérité sans nuage ; ils avoient tout ce qui rend les hommes recommandables , de grandes vertus & de vives lumières.

§. II.

Examen des miracles de JESUS - CHRIST.

L'histoire de JESUS-CHRIST offre une foule de faits décisifs. Si les miracles sont vrais , tout est vrai. Or , il y en a de toute espece , & en grand nombre. Voyons si ceux que nous choisirons étoient d'une notoriété si publique dans le temps qu'on les publia , qu'il eut été entièrement inutile de tromper sur ces faits , quand même on auroit voulu tromper.

I. *Guérisons de malades de toute espece.* Tous les Evangélistes assurent que JESUS en passant par les Villes & les Bourgades , guérissait tous les malades qu'il rencontroit , ou qu'on lui amenoit ; & qu'il délivroit ceux qui étoient tourmentés du malin Esprit. Or , sans nous arrêter à aucun de ces faits en particulier , faisons simplement les réflexions suivantes. 1.^o Quelle effronterie de multiplier , d'entasser ces guérisons les unes sur les autres , d'en nommer les personnes , d'en désigner les lieux , les témoins , d'en tracer toutes les circonstances , si tout cela n'est qu'un songe & que fausseté ! Que de Villes & d'Hommes se seroient récriés contre ces faits , s'ils eussent été supposés !

2.^o Ces guérisons sont miraculeuses ; elles sont faites à l'instant , à la parole de JESUS , sur toutes sortes de sujets , sans le concours d'aucun remède naturel. Elles sont aussi

réelles ; aussi constantes , aussi publiques que l'étoient les maux des malades. Elles sont si avérées , que tous sont ravis d'admiration , & publient la puissance du Sauveur , que la plupart des malades guéris ou délivrés , s'attachent à lui & veulent le suivre. Ici , je demande aux Incrédulés où est , où peut être la fraude ? Par exemple , dans la guérison de l'Aveugle né : (*Joan. c. 9.*) cet homme est connu de toute la ville ; il voit & il déclare que c'est JESUS qui lui a rendu la vue. Ses parens déposent devant la Synagogue assemblée ; il y paroît lui-même ; on est convaincu du miracle ; & on ne s'y rend pas.

Le paralitique de trente-huit ans est guéri publiquement : il saute , il emporte son lit devant une foule de témoins , qui se plaignent seulement que sa guérison ait été opérée le jour du Sabbat. (*Joan. c. 5.*)

II. *Multiplication des pains dans le désert.* Les quatre Évangélistes racontent ce miracle avec tous les détails & toutes les circonstances ; preuve de la réalité , & exclusion de toute supercherie. Car , 1.^o les Disciples sont les premiers à avertir JESUS , qu'il est temps de renvoyer cette foule pour chercher de la nourriture. Il n'y avoit donc point de complot tramé entre le Sauveur & les Apôtres. 2.^o Comment tromper & faire accroire à une multitude d'hommes qu'ils ont faim , qu'ils ont mangés , qu'ils se sont rassasiés , qu'il y a douze corbeilles pleines de restes , s'ils n'ont rien vu , ni reçu en nourriture ? 3.^o JESUS & ses Disciples étoient pauvres ; ils n'avoient aucunes provisions ; mais auroit-on pu cacher ces provisions , ces amas suffisans pour plus de dix mille personnes , sans avoir été apperçus par tant de curieux , & paisiblement assis par pelotons ? Tous furent si pleinement , si intimement convaincus du prodige , qu'ils le reconnurent pour le grand Prophète , & qu'ils essayèrent en silence le lendemain les reproches de JESUS , qu'ils le suivoient plus pour la nourriture qu'il leur avoit donnée , que pour le salut de leurs âmes. Enfin , si ce miracle est une fable , elle a contre'elle dix mille témoins , & le Sauveur en renouvelant cette multiplication devant cinq mille personnes , dans une autre occasion , n'a fait que multiplier les armes contre lui , & ces miracles sont faux & illusoires.

III. *Résurrection de la fille de Jaïre*, (*Matth. c. 5.*) JESUS en marchant s'aperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable , & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaïre* vient lui demander tout haut , & devant la multitude du peuple qui le suit , qu'il veuille bien guérir sa fille malade à l'extrémité. Le Sauveur y va , mais bientôt on court avertir le pere , que sa fille est morte , & qu'il est inutile que JESUS aille plus loin. *Jaïre* consterné ne demande plus rien ; mais le Sauveur l'exhorte à espérer , & continue sa route. La mort de la fille devient certaine & publique ; la maison est déjà remplie de pleureuses & de tout l'attirail funebre ; si le Sauveur dit que sa fille ne fait que dormir , on se moque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte , accompagné du pere , de la mere & de trois de ses Disciples : il prend la morte par la main ; à sa voix elle se leve , elle marche , elle est en pleine santé. Voilà le fait : Peut-il être faux ? Peut-on supposer un complot entre JESUS & un Militaire , Chef de la Synagogue , homme instruit & même prévenu ? *Jaïre* demandoit-il une résurrection ? Dès que sa fille est morte , il pleure & n'espère plus rien. Si le miracle avoit été concerté , il auroit fallu faire entrer dans le secret les domestiques , les témoins & tout le quartier : en un mot , si la résurrection est fautive , *Jaïre* & toute sa maison démentiront publiquement l'Historien.

IV. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*. [*Luc. c. 7.*] Un Imposteur eut évité les détails , qui sont ici. Ce fils est bien mort ; la mere en est désolée , on le porte au tombeau. JESUS ému de pitié approche ; il touche le cercueil , il commande ; le mort se leve , il parle , il marche , il est rendu à sa mere ; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule ? Est-ce ici une léthargie ? Y a-t-il de la collusion entre JESUS & le jeune homme ? Si ce n'est qu'un jeu , il avoit besoin de plusieurs acteurs , qui devoient participer à la fraude , comme ceux qui avoient lavé & lié le corps , ceux qui le portoient , la mère même & tous les voisins. Si ce n'est qu'une léthargie , qui l'a dit à JESUS , comment le fait-il ?

Comment

Comment ne parle-t-il qu'à l'instant où le mal cesse ? Car personne n'a senti dans la bière aucun changement , & le mort tout lié se lève & agit. Si ce miracle est faux , la fausseté est notoire : tout Naïm déposera contre , au lieu d'admirer une résurrection qui ne fut jamais , & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Résurrection du Lazare.* (Joan. c. 11.) JESUS est loin de Béthanie & Lazare tombe malade ; ses sœurs l'avertissent de l'état de leur frere , il meurt. Sa mort est si publique , que les Juifs de Jérusalem viennent à ses funérailles ; ils y restent même pour consoler ses sœurs. Il est mis dans le tombeau ; ils sont témoins de tout. Ils accompagnent JESUS au sépulcre , on ne peut soutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours. Enfin , ils entendent les paroles de JESUS , & à l'instant ils voient Lazare se lever & sortir , quoique les pieds & les mains liés de bandelettes , le visage même enveloppé du suaire. On le délie ; il va , il mange & il vit encore long-temps. Si Lazare n'étoit pas mort , quand on l'enterra , comment ne fut-il pas étouffé ? S'il est mort , comment se leve-t-il malgré tant de liens ? Le miracle est évident ; toute une famille l'a vu , les principaux des Juifs qui y étoient présens , vont le publier à Jérusalem , les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait ; le rapport les contond & les embarrasse ; ne pouvant nier cette résurrection , le résultat du Conseil est de faire périr en secret Lazare & JESUS , afin du moins d'arrêter les suites du prodige ; il est si avéré & si éclatant que le peuple , dès qu'il voit le Sauveur , le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Écoutons les Incrédules.

§ III.

Objections des Incrédules.

I. » Les miracles ne sont fondés que sur les Evangiles. »

RÉPONSE. Ils sont bien antérieurs. Avant les Evangiles , il y avoit des Chrétiens & des Eglises , qui croyoient & qui mouroient pour attester ces prodiges récents & publics.

Ce sont les Eglises convaincues des miracles ; qui ont constaté les faits Evangéliques. Jamais personne n'a osé s'inscrire en faux. Ils sont donc vrais.

II. » Saint *Jean* est le seul qui rapporte la plupart de ces miracles. Quelle foi mérite-t-il ?

RÉPONSE. Chacun des Evangélistes ne pouvoit pas tout écrire, & ceux qu'ils nous ont raconté sont aussi merveilleux : la variété de leurs histoires en assure la vérité. Saint *Matthieu* écrivoit pour les Juifs ; il s'attache à citer les Prophéties, & à décrire l'origine de l'humanité du Sauveur ; il montre par-tout l'accomplissement des oracles & la concorde de l'ancien Testament avec le nouveau dans JESUS-CHRIST ; Saint *Luc* combat exprès les faux Evangélistes qui couroient. C'est pourquoi il fait l'histoire du Sauveur dès ses commencemens ; il entre dans des détails nécessaires pour réfuter les faits contraires, où trop peu fondés. Saint *Jean* écrit à la sollicitation des Evêques d'Asie, pour soutenir la divinité de JESUS-CHRIST, déjà attaquée par les nouveaux Hérétiques ; il fait le supplément des autres Evangiles. Il joint aux œuvres les discours sublimes de l'Homme-Dieu à Nicodeme, à la Samaritaine, & à ses Disciples dans la Cene. Mais tous ces Ecrivains ne tendent qu'à l'unité & à la vérité de l'histoire du CHRIST.

III. » Les Apôtres ont dit ce qu'ils vouloient. Personne n'a daigné examiner leurs contes ; le monde ne prenoit aucun intérêt aux fables de ces rêveurs. »

RÉPONSE. Tout l'Univers étoit intéressé à cette Religion nouvelle, qui décidoit du sort de tous les hommes ; il falloit la recevoir, ou la combattre & l'anéantir. Il étoit question pour les Païens de quitter leur Religion sensuelle, commode aux passions, accréditée par-tout, pour en embrasser une qui paroïssoit terrible aux sens, qui est supérieure à la raison, qui est opposée à tous les préjugés & qui étoit en butte à toutes les persécutions. Cette Religion appuyée sur les Prophéties, sur sa morale, sur la sainteté des premiers Chrétiens, l'est principalement sur les miracles. S'ils sont faux, elle tombe, & les Païens sont des fous s'ils l'embrassent, sans être bien assurés de ses miracles. Il s'agit pour les Juifs légitimement attachés à la Loi

He *Moïse*, d'en recevoir une autre, qui abrège la première. Il s'agit d'adorer celui qu'ils ont crucifié, de se regarder comme des Déicides, de changer toutes leurs idées & leurs pratiques. Il est donc essentiel qu'ils examinent aussi ces miracles, qui sont les fondemens du Christianisme.

Les uns & les autres cependant se sont fait Chrétiens; malgré les railleries & les menaces, les oppositions & les dangers de toute espèce; & cela sans repentir, sans retour. Ils n'ont pu être ébranlés jusques dans les tourmens les plus cruels, sans auparavant avoir été bien convaincus de la certitude des faits, qui les ont fait changer. Tous étoient donc intéressés à examiner ces miracles; les Apôtres en les publiant, perdoient toute la Synagogue, s'ils étoient vrais; ils se perdoient eux-mêmes, s'ils étoient faux.

S'ils sont faux, la Judée n'a qu'à protester contre ces prétendues merveilles & en punir les Prédicateurs. Leur Religion, leur sûreté les y engagent. Cependant ils se sont tus; personne ne s'est inscrit en faux. Les miracles sont donc vrais?

S'ils sont faux, les Gentils doivent aussi confondre, & arrêter ces fourbes, qui viennent par leurs mensonges impies décréditer leurs Idoles, faire taire leurs oracles, & répandre mille nouveautés dangereuses. Il n'y a qu'à éclaircir les faits, envoyer à Jérusalem pour s'instruire sur les lieux, consulter les Juifs témoins oculaires & non suspects. Rien de plus simple & de plus aisé. Ils l'ont fait, & il résulte de leur conversion que nul miracle n'a été trouvé faux, qu'aucun des témoins cités par les Apôtres n'a réclamé contre, qu'on ne leur a jamais donné le démenti sur la moindre circonstance des faits énoncés. Ces miracles étoient si certains, que tous les ennemis de la Religion ont été forcés d'imputer, les uns, comme les Juifs, à *Jéhova*, dont le Sauveur savoit le secret; & les autres, comme les Païens, à la magie, dont *JESUS*, disoient-ils, connoissoit les profondeurs. Mais comment douter des miracles de *JESUS-CHRIST*, tandis qu'ils les voyoient répétés, multipliés par les Apôtres & par les nouveaux Fidéles, en preuve de ce qu'ils disoient & de ce qu'ils croyoient?

IV. » Si ces prodiges étoient si évidens, comment tous les témoins ne se sont-ils pas convertis ? »

RÉPONSE. La malice du cœur humain, ses passions indomptables en furent les obstacles, comme elles le sont à l'égard des Incrédules, qui se roidissent contre toutes les preuves de la Religion. Dieu nous donne quelquefois de grands avertissemens; en sommes-nous meilleurs ? Non. Marseille après le fléau de la peste, Lisbonne après les secousses qui ont englouti ses habitans, n'en ont pas valu mieux. Or, si des punitions aussi terribles ne changent pas le cœur des méchans, comment des miracles qui ne leur causent qu'une admiration stérile, pourroient-ils opérer leur conversion ?

V. » L'Empereur Romain, le Sénat, les Historiens auroient dû du moins y faire attention; cependant personne n'en fut instruit ni touché. »

RÉPONSE. Les Juifs & leur Religion étoient trop peu connus & trop méprisés par ces Idolâtres orgueilleux. La morale de l'Evangile étoit trop opposée à leurs préjugés, à leurs passions, à leur entêtement. Cette Religion nouvelle étoit décriée & persécutée par-tout. Sans examiner les miracles attribués à la magie, on traitoit les Chrétiens de fanatiques superstitieux. La Cour, le Sénat donnoient le ton aux Historiens du temps, comme à Tacite, & à Suetone. Enfin, quand les Juifs se seroient tous convertis, quand Rome même auroit autorisé l'Evangile, comme elle le fit après, les Incrédules les imiteroient-ils pour cela ? Ils ne veulent que nier & contredire.

VI. » Les Juifs même, *Josèphe & Philon*, Auteurs distingués & contemporains, ne disent pas un mot de JESUS-CHRIST & de ses miracles. »

RÉPONSE. Leur silence est une preuve pour nous : 1.^o ils n'ont osé combattre des faits avérés, & ils n'ont pas voulu les accréditer. Tous les deux étoient Pharisiens. 2.^o *Philon* avoit écrit avant JESUS-CHRIST, & *Josèphe* qui l'a copié, a parlé de JESUS-CHRIST & de ses miracles. Il n'étoit pas loin de la vérité; mais plus politique que Religieux, il prétendit que le triomphateur *Vespasien*, étoit le Messie promis. (Voyez JOSEPHE.)

VII. » Le Paganisme vantoit aussi ses miracles, & qu'en conclure ? »

RÉPONSE. 1.^o *Tite-Live*, *Quinte-Curce* les regardoient comme douteux & sans preuves. 2.^o On cite quelques faits rares & opérés dans les ténèbres, tous naturels ou artificieux. 3.^o Au nom de qui, & pour quelle fin étoient-ils opérés? Au lieu que les miracles de JESUS-CHRIST & des Apôtres, étoient fréquens, publics, de toute espece; opérés pour la gloire de Dieu & le bien des hommes.

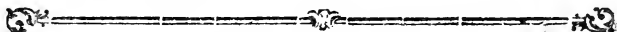
VIII. » Les Dieux *Esculape* & *Sérapis* opéroient des » guérisons publiquement. *Vespasien* rendit la vue à un » aveugle, & rétablit la main d'un estropié. *Apollone* de » *Tyane* ressuscita une fille morte, & fit plusieurs autres » prodiges. »

RÉPONSE. 1.^o Demandons aux Incrédules s'ils ajoutent foi à ces prodiges prétendus? Les témoins qu'ils nous donnent de ces faits, sont-ils oculaires, désintéressés, sinceres? Ont-ils examiné ces prodiges? Ont-ils fait aussi des miracles en témoignage? Sont-ils morts pour les certifier? Les ont-ils persuadés à toute la terre, comme ont fait les Apôtres? Ces prodiges ont-ils été salutaires aux hommes? N'ont-ils point été contestés par des Auteurs tres-graves? Car pour soutenir la comparaison, tout doit être égal. 2.^o Les guérisons attribuées à *Esculape*, à *Sérapis*, ne sont que des fables populaires, au jugement même des Païens. 3.^o Ce que *Suétone* & *Tacite* appliquent à *Vespasien*, n'est qu'une supercherie. Cet Empereur se faisoit dire descendu des Dieux, pour s'affermir sur le trône. Pour lui attribuer donc un commerce divin, des gens gagnés contrefirent les infirmes, afin qu'il parût les guérir, s'ils étoient malades, ou par des secrets naturels, ou par remèdes magiques. *Apollone* faisoit de même; *Philostate*, Auteur faux en tout, n'a écrit les merveilles de cet imposteur que 100 ans après. Il a, dit-on, ressuscité un mort. Etoit-il mort comme *Lazare*? C'est une jeune Romaine prête à se marier; on la croit morte; on la met sur un lit. *Apollone* la touche, dit des paroles, la fille se leve, parle, & retourne chez son pere. Mais les témoins n'osèrent assurer qu'elle fût morte, puisqu'il sortoit encore de son visage de la fumée & de la sueur; les admirateurs même du prodige le disent. Tandis qu'on menoit cette fille vers les funérailles, une rosée qui tom-

boit alors la fit revenir de sa syncope : voilà le miracle. Quant aux apparitions d'*Apollone*, & aux révélations qu'il faisoit de ce qui se passoit au loin, ce n'étoient que des illusions, ou les sottises d'un charlatan habile. (Voyez son article.)

Vespasien guérit un aveugle & une main malade. Mais étoit-ce un aveugle de naissance, ou une main desséchée par une paralysie invétérée ? C'est un aveugle qu'on peut guérir, c'est une main qu'on peut redresser par des remèdes. Tel fut le jugement des Médecins, que l'Empereur consulta sur ces guérisons. Les uns ne les crurent pas, les autres s'en moquerent, quelques autres les expliquèrent à leur manière.

Enfin, ces prodiges sont vrais ou faux. S'ils sont faux, pourquoi les objecter ? S'ils sont vrais, peut-on les attribuer à la nature ? Doit-on les attribuer à Dieu ? Ils ne sont faits ni en son nom, ni à sa gloire. *Esculape* est une Idole, *Apollone* s'en dit le favori ; c'est dans le temple de *Sérapis* que les malades s'adressent à *Vespasien*. Donc s'il y a du réel (ce que nous ne croyons point) il vient de l'esprit du mensonge, & Dieu le permet dans sa colere. Ainsi la différence est trop grande, & dans la certitude & dans l'espece, & dans le principe & dans la fin de ces prodiges. Voyez APOLLONE.



M O I N E S.

Leur Apologie.

UN des premiers préceptes de la Loi naturelle ; dont M. de V. se dit l'Apôtre, est de nous mettre à la place des autres, & de mettre les autres à notre place. Suivons cette règle à l'égard des Moines. Supposons que M. de V. condamné par son pere à s'embarquer pour les Isles, (*) avec du pain & de l'eau, après ses étourderies de Hollande, eut eu l'option entre l'Amérique & le Cloître. Supposons

(*) Ces mots sont tirés d'une Lettre de M. de V. à Mademoiselle du Noyer.

qu'il se fut fait Carme, Cordelier, Capucin ou Picpus. Auroit-il été flatté de lire dans les écrits les plus répandus, que ces Moines sont *des gueux qui font vœu de vivre aux dépens des laïques & de tourmenter les laïques; des ennemis du genre humain & ennemis les uns des autres; des gredins, qui n'ont d'autre mérite que l'enthousiasme, l'ignorance & la crasse, inutiles pendant leur vie, & dignes d'un éternel oubli après leur mort, qu'ils se font une gloire de l'oïveté & de la gueuserie; &c. &c. &c.* Le Révérend Pere Arou⁴⁴ auroit sans doute déchiré l'écrit, où il auroit trouvé toutes ces politesses ingénieuses dont il a régala des hommes qui ne lui disoient rien.

Le bien public doit être préféré à toute société particulière, & l'Etat aux Moines; personne n'en doute; mais cette préférence ne doit pas aller jusqu'à insulter divers membres de l'Etat, qu'on croit moins utiles que les autres. Le Gouvernement veut qu'on lui présente des projets de réformation, & non pas des satyres atroces. M. de V. le plus grand défenseur de l'humanité, oublie toujours que les Moines font une partie du genre humain. Il est vrai qu'il a dit dans un de ses Ouvrages, que les *Religieux étoient hommes; & qu'ils avoient même produit de grands hommes.*

Mais cet exorde si obligeant produit un très-mauvais sermon; on voit qu'il n'est pas fait pour louer, encore moins pour louer long-temps. Il est rentré tout de suite dans son élément, dans la satire. Il les traite comme des Galériens *garrotés de chaînes éternelles; comme des esclaves abrutis, qui ont les yeux si fascinés que la plupart ne voudroient pas de la liberté, si on la leur rendoit. Ce sont les compagnons d'Ulysse, qui refusent de reprendre la forme humaine.*

Cette belle comparaison est-elle juste? Nous en appelons du V. Poète, au V. froid & tranquille. Pourquoi voudroit-il que les Moines reprissent la forme humaine? Pour être célibataires dans le monde? mais inutile pour inutile, autant vaut-il l'être dans le Cloître. Il y a au moins quelques vertus & quelques lumières, comme M. de V. est forcé d'en convenir; mais que trouve-t-on dans ce monde où il voudroit les faire rentrer? des crimes & des vices. Il l'a peint lui-même comme un Enfer, où le foible est

vendu au plus fort , où l'intérêt , ce Dieu de la terre , a établi son empire avec tous les forfaits qui en sont la suite.

Mais les Moines , dit M. de V. nuisent à la population , à l'Agriculture , aux Arts nécessaires ; non , ce ne sont point les Moines ; c'est cette foule de célibataires oisifs , vermine qui ronge l'Etat , & qui sans faire du bien , n'est occupée qu'à faire du mal ou à en dire. M. de V. ne pourroit-il pas s'élever contre ces gens-là , avec encore plus de raison ? Oui , il le pourroit sans doute ; mais il faut respecter la famille & la société dont on est membre. Il y a de l'inutile & du superflu dans tous les états ; que d'Avocats sans causes ! que de Médecins sans malades ! Chaque profession regorge de sujets ; le grand nombre les étouffe ; comment après cela peut-on accuser les Moines de nuire à la population d'un Royaume ? *Tous les grands Hommes , dit M. de V. dont le mérite a percé du cloître dans le monde , ont tous été persécutés par leurs confreres. Tout savant , tout homme de génie y essuie plus de dégoûts , plus de traits de l'envie qu'il n'en auroit éprouvé dant le monde.* Nous convenons avec lui que la jalousie d'un hypocrite ignorant & ambitieux a pu troubler pendant quelque temps la tranquillité d'un savant qui ne plioit point devant son orgueil. Nous avouons même qu'un Supérieur subalterne a pu empoisonner sa vie par de lâches soupçons , ou par des impostures ténébreuses. Mais la vérité perce tôt ou tard le nuage ; le mérite obscurci se fait jour. Sa réputation parle pour lui & dès qu'il s'est fait entendre ; les premiers Supérieurs qui ont presque toujours l'ame noble & qui connoissent tout le lustre que les sciences répandent sur un Ordre ; se tiennent sur leurs gardes contre le calomniateur. Ils récompensent le savant calomnié , ou persécuté , ou dédaigné. Ils l'encouragent dans la carrière épineuse des sciences. Ils opposent leur bouclier aux traits qu'on pourroit lancer contre lui. C'est de quoi on pourroit citer plus d'un exemple.

Les Moines ont été , dit M. de V. quelquefois dangereux. Quel Corps ne l'a pas été ? Ecoutons un homme qui n'étoit pas porté à flatter les Moines , & qui ne les

Il pas flatté non plus (Le Président de *Montesquieu*.) Nous appliquons aux Religieux ce qu'il a dit sur la Religion. » C'est mal raisonner contre la Religion , de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produit , si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a fait. Si je voulois raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les Loix civiles , la Monarchie , le Gouvernement Républicain , je dirois des choses effroyables. » (*Voyez l'Esprit des Loix* , Livre XXIV. chap. 2.)

Nous n'avons raisonné qu'humainement dans tout le cours de cet article , pour montrer à M. de V. qu'il est presque aussi coupable contre la politique que contre la Religion , en déclamant sans cesse contre les Moines. Que n'aurions-nous pas dit , si nous avions raisonné en Chrétien ! mais cette matière a été traitée tant de fois que nous n'avons pas voulu y revenir. Voyez cependant les articles RELIGIEUX & RELIGIEUSES.



MONTESQUIEU.

Caractère de ses Ouvrages.

CE célèbre Ecrivain s'annonça en 1721 , par ses *Lettres Persannes*. Cet Ouvrage , en faisant honneur au génie , à l'esprit & au style de *Montesquieu* , fit naître des soupçons très-graves sur sa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire le monde éternel ; de nier la prescience de Dieu , à l'égard des volontés libres ; de mettre des impiétés sur le compte des Livres Saints , & d'avancer plusieurs blasphêmes , qui pour être dans la bouche d'un Persan , n'en devoient pas moins être attribués au François qui le faisoit parler. Il y a quelques vérités importantes dans ce Livre , exprimées avec force ; mais il y regne un caractère de licence qui choqueroit même dans un Roman. Le vice y est peint sous des couleurs qui alarment la vertu , & qui peuvent l'ébranler , lorsqu'elle est mal affermie. Quelle peinture du

Paradis où entra cette femme d'Ibrahim qui se poignarda aux yeux de son mari jaloux ! l'Alcoran n'a rien tracé d'aussi impur. Mais le grand objet du François travesti en Musulman , c'est de faire une critique amere & secrete de la Religion. N'osant pas attaquer directement la certitude des dogmes de l'Evangile , l'évidence de ses miracles , il peint , sous l'emblème des mysteres absurdes & des prodiges ridicules de l'Alcoran , ceux de J. C. Ce seroit une injustice criante que d'interpréter des paralleles qu'un Auteur n'auroit pas développés , s'il n'avoit pas choisi à dessein les traits les plus frappans & les plus propres a insinuer les injurieuses comparaisons. Appliquons à cette occasion aux Philosophes ce que M. de Montesquieu a dit des beaux esprits François : *la fureur des sophistes est de raisonner , & la fureur des raisonneurs est de faire des livres. La nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les erreurs des hommes fussent passageres ; l'impression les immortalise.* Celles de M. de M. seroient mortes avec lui ; elles subsisteront éternellement pour faire gémir le Christianisme & la vertu.

Les plaintes des gens de bien se firent encore entendre , lorsque l'*Esprit des Loix* parut en 1748, en trois volumes in-12. On accusa l'Auteur 1.^o d'avoir avancé systématiquement , qu'il s'en faut bien que le monde intelligent , soit aussi bien gouverné que le monde physique. 2.^o Que dans les Monarchies la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu , qu'elle peut , qu'elles n'en ont aucun besoin , &c. 3.^o D'avoir mis sur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Eglise Catholique , & les Pénitens idolâtres des Indes , & les Derviches de la loi Mahométane. 4.^o D'avoir prétendu que , lorsque l'Eglise fit une loi du célibat pour le Clergé , il en fallut tous les jours de nouvelles , pour réduire les hommes à l'observation de celle-ci ; que le Législateur se fatigua , qu'il fatigua la Société , &c. 5.^o Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie , & la Protestante à une République ; & quand Montezuma disoit que la Religion des Espagnols étoit bonne pour leur pays , & celle du Mexique pour le sien , il ne disoit pas une absurdité , &c. 6.^o Que les loix que Dieu a établies pour le gouvernement du monde sont aussi inévi-

tables que la fatalité des Athées. 7.^o Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiscence, sujets aux maladies & à la mort. 8.^o Qu'il n'y a eu jamais de Religion plus digne de l'homme, & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; qu'elle seule savoit faire les Citoyens, les grands Hommes, les grands Empereurs, &c. &c.

Au milieu de ces traits repréhensibles, M. de *Montesquieu* énonce non-seulement, mais prouve les grandes vérités de l'existence d'un Être suprême, de l'immortalité de l'âme, de la liberté, de la distinction du juste & de l'injuste; & s'il a fait naufrage dans la foi, tout n'a pas péri dans ce naufrage. Mais les richesses qui lui restent, ne valent pas celles qu'il a perdues ou abandonnées. Tout tend à faire penser que l'Auteur n'étoit qu'un Dérivé déguisé; & les accusations intentées contre lui ne peuvent être regardées comme téméraires.

Ce fut le *Nouvelliste Ecclésiastique*, qui les consigna dans ses feuilles. M. de *Montesquieu* y fut très-sensible. Il crut se disculper en publiant sa *Défense de l'Esprit des Loix*. Cette brochure ingénieuse est un modèle de bonne plaisanterie, autant que de mauvaise foi. L'Auteur peu occupé du soin de se justifier, n'osant même le faire sur plusieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jeter du ridicule sur son Adversaire, en l'habillant à sa manière, & qu'à faire rire à ses dépens; mais il n'eut pas long-temps les rieurs de son côté. Le Censeur opposa à cette réponse une réplique, dans les feuilles du 24 Avril & du premier Mai 1750. Il y dévoile pleinement les petites ruses de l'Auteur de la *Défense*. Il démontre deux choses, 1.^o qu'à l'égard des reproches dont le Président s'efforçoit de se laver, il n'y réussissoit en aucune façon. 2.^o Qu'il y en avoit un très-grand nombre, sur lesquels il n'osoit même entreprendre sa justification.

La mort du Président de *Montesquieu* fut digne d'un Chrétien, suivant les Ministres qui l'assisterent à la mort. Il laissa cependant des additions pour ses *Lettres Persanes* & pour l'*Esprit des Loix*, qu'il ne voulut pas remettre au P. *Routh* Jésuite son Confesseur. N'a-t-on pas lieu d'être

surpris, dit un Ecrivain, qu'un homme aussi éclairé, dans un moment où les nuages des passions n'offusquent plus l'esprit, n'ait pu prendre sur lui de sacrifier à la Religion alarmée, des additions à un Livre scandaleux, & se soit chargé devant Dieu des suites terribles, que pouvoit avoir la décision des amis, auxquels il les confioit ? Il reçut cependant les Sacremens avec édification, & il promit que si Dieu lui rendoit la santé, il feroit publiquement aux Pâques prochaines ses dévotions dans sa paroisse. Il avoua (à ce que dit son Confesseur dans une lettre à M. Gualterio Nonce de France) que ce qui l'avoit jeté dans des écarts au sujet de la Religion, étoit *le goût du neuf, le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés, l'envie de plaire aux personnes qui donnent le ton à l'estime publique, &c.* Les amis de M. de M. se sont inscrits en faux contre cet aveu; mais s'il ne l'a pas fait, il devoit le faire. Car si les Incrédules examinoient bien pourquoi ils ont cessé de croire, la plupart trouveroient que leur Incrédulité n'est pas aussi Philosophique, aussi exempte de toute passion qu'ils le pensent ou du moins qu'ils le disent.

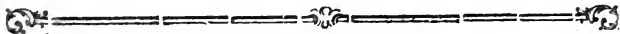
Toutefois en détestant les principes du Président de *Montesquieu*, nous rendons justice aux qualités qui le distinguoient dans la société. Sa façon de vivre & de penser dans le monde étoit digne de sa naissance. Il plaisoit aux Grands, & il ne dédaignoit pas les petits. Son commerce étoit enchanteur, & ce qui vaut encore mieux, il étoit très-sûr. Les malheureux pouvoient compter sur son crédit & les indigens sur sa bourse. Il ne se déshonora ni par des querelles scandaleuses ni par les travers de cette Philosophie altière & dédaigneuse qui ramène tout à soi. Il fut être homme, Magistrat & citoyen.

Au reste M. de V. est si accoutumé à se contredire, qu'il n'est pas étonnant qu'il nous ait reproché d'avoir cité M. de *Montesquieu* parmi les Incrédules. A-t-il oublié que dans son *Discours sur les contradictions de ce monde* il l'avoit dénoncé dès 1744, c'est-à-dire, du vivant de l'Auteur, comme un impie ? qu'il a répété & envenimé plusieurs fois les traits hardis de l'Auteur des *Lettres Persannes* ; qu'il a dit dernièrement que ces traits étoient plus scandaleux

que les blasphêmes qui conduisirent en 1766 le Chevalier de la *Barre* sur l'échaffaud ? Non content de développer malignement pendant la vie de M. de *Montesquieu* sa façon de penser sur la Religion, il l'a critiqué durement après sa mort.

Il a dit que l'*Esprit des Loix* n'étoit qu'un recueil d'épigrammes ; il a trouvé du ridicule dans le titre & une foule de paradoxes & d'erreurs dans le corps de l'Ouvrage. Lui sied-il bien après cela de nous faire des reproches à nous, qui en avons parlé avec plus de modération & par de meilleurs motifs ? si M. de *Montesquieu* vivoit, il sentiroit quelles vues ont inspiré les deux critiques ; & ayant toujours pensé que M. de V. étoit un *bel esprit* & non un *bon esprit*, il le penseroit plus que jamais.

N. B. Voyez ce que M. de V. a dit de M. de *Montesquieu* dans son *Discours sur les contradictions de ce monde* ; dans son *supplément au siècle de Louis XIV* ; dans la *liste des Ecrivains de ce siècle* ; dans sa *lettre à l'Abbé d'Olivet*, écrite en 1767 ; dans sa *relation de la mort du Chevalier de la Barre*, imprimée en 1768 & dans vingt autres endroits ; & décidés après cela lequel de lui ou de nous a le plus manqué de respect à la mémoire du célèbre Président.



M O Y S E.

§. I.

Y a-t-il eu un Moïse ?

M. de V. dans sa *Philosophie de l'Histoire* fait tous ses efforts pour prouver que *Moïse* n'est autre chose que *Bacchus*, & que son histoire n'est que celle de ce Dieu défigurée & reproduite sous un autre nom. Pour pouvoir juger ce procès, il faut voir les titres & entendre les raisons de part & d'autre ; les Juifs s'expriment ainsi : » *Moïse* est » né parmi nous ; nos Peres ont vu ce grand Homme ; ils » ont connu ceux dont il a reçu la naissance ; ses vertus » héroïques ont attiré sur lui la bénédiction du ciel ; Dieu » l'a choisi pour être le Chef de sa nation ; ils ont été

» témoins de ses miracles ; ils ont vu l'Egypte changer de
 » face à sa volonté , la terre & la mer obéir à ses ordres ;
 » c'est lui qui les a délivrés ; il les a conduits pendant
 » quarante ans dans le désert ; c'est lui qui nous a donné
 » des loix ; ce sont ces loix que nous suivons encore ; il a
 » établi l'Arche de l'alliance qui étoit le sanctuaire de notre
 » Religion & qui a donné la forme à notre culte ; culte
 » qui s'est maintenu parmi nous sans interruption ; les
 » Egyptiens eux-mêmes témoins des prodiges qu'il a opé-
 » rés , ne les ont jamais désavoués : ils ont eu nos Livres
 » entre leurs mains , qui portent témoignage contre leur
 » injustice & leur endurcissement ; qui racontent les châ-
 » timens que Dieu leur a fait éprouver ; & malgré cela
 » ils ne se sont jamais plains d'être accusés fausement. A
 » une première génération de deux millions de personnes
 » en a succédé une autre qui a conversé avec ce Législa-
 » teur , qui a obéi à ses ordres , qui l'a vu se choisir un
 » successeur & enfin disparaître du milieu de son peuple :
 » la nation a obéi à ce successeur , & c'est lui qui nous
 » a mis en possession de la terre que nous avons habitée
 » pendant seize siècles. Les Livres de *Moyse* ont été écrits
 » en présence de la nation & nous ont été transmis d'âge
 » en âge sans que jamais personne ait osé se les attribuer ;
 » ces Livres ont toujours été l'objet de notre foi , la règle
 » de nos mœurs & le fondement de nos espérances ; ils
 » disent encore que les nations voisines ont connu *Moyse* ;
 » que leurs plus anciens Auteurs en ont parlé ; » & en
 effet les anciens Perses , au rapport de Monsieur *Hide* ,
 connoissoient *Moyse* , ils l'appelloient le *Berger roussseau*.
 Voilà une partie des titres que les Juifs nous montrent :
 examinons présentement ceux de l'Auteur.

Ses titres se réduisent à des raisonnemens qui ne prou-
 vent rien. Il prétend que *Bacchus* & ses orgies étoient
 célébrés par les Grecs avant qu'ils eussent pû connoître les
 Livres de *Moyse* ; & qu'ils n'ont pas pû prendre l'idée de
Bacchus sur les Livres Juifs qu'ils n'entendoient pas ; &
 que dans les vers attribués à l'ancien *Orphée* on y célèbre
 les conquêtes & les bienfaits de ce demi-Dieu. Je ne fais
 pas comment le Public a trouvé ce raisonnement ; quant
 à moi , il me paroît de la plus grande foiblesse,

En effet ; est-ce sur l'histoire de *Moyse* que les fables de *Bacchus* & d'*Hercule* ont été prises ? Est-ce sur quel-
qu'autre histoire ? Personne ne le fait. Y a-t-il eu un *Bacchus* & un *Hercule* conquérants , dont les Grecs grands amateurs du merveilleux , aient embelli l'histoire ? Cela peut être sans avoir vu les Livres Juifs ; ils auront pu aisément inventer ou embellir l'histoire de *Bacchus* & d'*Hercule*. *Orphée* qui vivoit cinq cens ans après *Moyse* , & les autres Grecs ont-ils appris les grandes choses opérées par le ministère de ce Législateur ? cela est très-présumable ; & ne voulant pas en faire honneur aux Juifs avec lesquels ils n'avoient aucun commerce ; ils auront défiguré ces faits , comme cela leur étoit fort ordinaire ; & ils les auront ensuite attribués à des hommes qu'ils avoient divinisé ; cela est très-possible.

Voilà tout ce qu'on fait sur la ressemblance de *Moyse* avec *Bacchus* , & tout ce qu'on peut conjecturer de plus raisonnable ; mais dans tout cela , y a-t-il quelque chose qui puisse affoiblir l'histoire de *Moyse* ? Ajoutez qu'il est faux que l'Orient & l'Occident aient jamais retenti des orgies de *Bacchus*. L'Orient & l'Occident ne connoissoient ni *Bacchus* ni les orgies , pas même le terme ; ces sottises n'étoient connues que dans la Grece , & tout au plus dans quelques Provinces voisines ; encore *Bacchus* prenoit-il une autre forme ; si elles furent connues dans la suite à Rome , ce fut à l'imitation des Grecs. Il paroît que *Bacchus* est un être imaginaire , ou que ce n'est qu'*Adonis* époux de *Venus* ; les Egyptiens les adoroient sous les noms d'*Isis* & *Osiris* , les Phéniciens sous les noms d'*Adonis* & *Venus* ; voici comme en parle le Poëte *Aufonne*.

*Orgia me Bacchum canit ; Osirim
Ægyptus ; vocat Arabica gens Adonacum.*

Je suis *Bacchus* dans les Orgies ;
En Egypte je suis *Osiris* ,
Les Arabes me nomment *Adonis*.

Macrobe nous dit que les Babyloniens & les Assyriens célébroient aussi le culte d'*Adonis* & les lamentations de *Proserpine*.

Suivons notre Philosophe : *aucun Auteur Grec n'a cité Moïse avant Longin*. Voilà qui est d'une fausseté évidente ; car *Diodore de Sicile*, qui vivoit sous *Jules César*, par conséquent trois cens ans avant *Longin*, nous dit que *Moïse* s'appliqua à la guerre avec beaucoup de prudence , & obligea les jeunes gens de sa nation à en faire les exercices , & à en supporter les fatigues ; qu'il entreprit plusieurs guerres contre les nations voisines , & laissa aux Juifs un fort beau pays. Ce même *Diodore de Sicile* parle de *Moïse* en ces termes : *Moïse Législateur des Juifs assura que Dieu qu'il appelle Iao lui avoit dicté ses loix*. *Artapane* en a parlé mille ans avant *Longin* , & les Ouvrages de cet Egyptien se lisoient dans la chronique d'Alexandrie.

D'ailleurs , que prouveroit le silence des Grecs qui , pleins de mépris pour les autres peuples qu'ils regardoient comme des barbares , ne s'occupoient que de leurs affaires ? Ne savons nous pas que lorsqu'ils ont écrit l'histoire des autres peuples , le plus souvent ils nous ont conté des fables ? S'ils n'ont pas parlé de *Moïse* , je ne vois pas non plus qu'ils nous aient parlé des Législateurs qui ont pû paroître chez les Scythes , les Sarmates & les Colchiens , dont ils étoient plus voisins que des Juifs.

§. I I.

Examen de la première révélation faite à Moïse.

I. Nous venons de voir qu'il y a eu un *Moïse* Auteur du *Pentateuque* & Législateur des Hébreux. La tradition des Païens & des Chrétiens l'attestent sans variation. (*) Ce Livre seul m'instruit solidement sur la nature de Dieu , sur l'origine du monde , sur l'état actuel de l'homme. Il éclaircit ces abîmes impénétrables à tous les génies. Il remplit nos desirs , nos besoins : première indice de la révélation. Ce Livre est un monument des plus importants pour le Peuple qui l'a conservé. Il contient tout ce que

[*] Voyez les Ouvrages de *Josèphe* ; M. de V. dit qu'il ne cite aucun Auteur qui parle de *Moïse* ; qu'on l'ouvre & on verra le contraire.

ce Peuple a de plus cher , son origine , sa Religion , sa police , ses privileges , ses droits & ses espérances. Aussi a-t-il été également connu & respecté de toute la Nation dans tous les temps.

II. Ce Livre n'a pû être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs ; ni par les Juifs , qui dans tous les temps l'ont regardé comme l'ouvrage de *Moyse*. Sept cens ans avant JESUS-CHRIST les Samaritains divisés d'avec les Juifs , le conservoient avec la vénération qu'ils avoient pour son Auteur. Ces deux Peuples toujours discords , ne s'accordent que sur l'origine & l'ancienneté de ce Livre. Trois cens ans avant le Christianisme , *Ptolomée* , Roi d'Egypte , en fait faire à grand frais , une version de l'Hébreu en Grec ; version authentique , qui suppose non-seulement l'original préexistant , mais l'aveu de toute la Nation. L'histoire de *Juda* & d'*Israël*, Schismatiques , atteste qu'il n'a point été supposé dans les siècles suivans ; il est donc antérieur aux Rois , aux Juges ; il est donc de *Moyse*.

III.*Ce Livre n'a pû être falsifié ni altéré. Qui l'auroit osé , après les menaces de l'Auteur ? Tout l'ouvrage est tellement lié , que l'altérer dans quelques points , c'eût été dénaturer le *Pentateuque*. Il annonce des faits à venir , & ces faits arrivés & inscrits dans des actes publics le confirment , & attestent également sa vérité & son antiquité. Tous les Livres suivans , qu'on peut regarder comme les archives de la Nation Juive , le citent & le célèbrent. Le second temple ramene au premier , bâti par *Salomon*. La paix , les richesses dont jouit ce Prince , sont les fruits des conquêtes de ce Peuple , sous *David* , sous *Saül* , sous les *Juges* , jusqu'à *Josué* , jusqu'à la sortie d'Egypte. Il en sort & on se souvient comme il y est entré. Les douze Patriarches paroissent , & toutes ces branches vont aboutir à un tronc commun , à *Abraham*. Les *Machabées* , les Rois , les Prophètes , tous rappellent la loi & les récits de *Moyse*. Toute l'histoire des Juifs sert donc de certificat solennel à l'intégrité du premier Historien du monde. Écrits , chants sacrés , événemens , témoignages , tout la constate.

D'ailleurs que d'obstacles invincibles , à la falsification de ce Livre ! Une providence supérieure ménage jusqu'au

Messie une suite de faits qui en montre la pureté. Après *Josué*, l'état des Juifs n'est qu'un cercle de captivité & de liberté. On y voit l'exécution des menaces de *Moyse*. Au lieu de haïr & de supprimer cette histoire de leurs malheurs, elle est l'objet de leur confiance. Peu-à-peu les divisions éclatent ; *Israël* ou *Juda* auroit divulgué l'attentat ; cependant, ni les tribus séparées, ni les Rois ennemis, ni les Samaritains irréconciliables, n'y font jamais aucune altération. Tous gardent ce Livre & y vont puiser, comme dans un dépôt pur & sacré, les grands événemens qui les intéressoient si particulièrement. La Manne, la Verge d'*Aaron*, les Tables de l'Alliance, l'Agneau Pascal, n'eussent-ils pas servi de témoignage contre quiconque eut osé, ou douter des faits, ou altérer le Livre, dans lequel ils étoient consignés ? (Voyez PENTATEUQUE.)

Mais, dit l'Incrédule, sous *Josias*, *Ammon* & *Manassés*, le Livre de *Moyse* avoit disparu. Le Prêtre *Helcias* en le ressuscitant, y mit ce qu'il voulut.

RÉPONSE. *Helcias* retrouva seulement l'ancien original facié, mais les copies qui étoient entre les mains du Peuple eussent mis au grand jour son infidélité, s'il eut été assez téméraire pour hasarder cet attentat ; il n'est pas douteux que les Livres de *Moyse* étoient communs, & répandus avant le regne de *Josias*. Ils sont cités dans le IV.^e Livre des Rois, (chapitre 14.) à l'occasion des meurtriers du pere d'*Amasias*. Il est sans cesse parlé dans *Salomon* & dans *David* de la loi du Seigneur ; or cette loi n'étoit autre chose que celle que les Juifs tenoient de *Moyse*.

Les Impies ont beau dire que *Moyse* ne pouvoit pas écrire dans un désert. Comment prouvent-ils cette assertion ? Connoissent-ils l'antiquité des Arts ? Celui de l'écriture est plus ancien qu'ils ne pensent. L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ramasse envain des contradictions apparentes, pour prouver que *Moyse* n'est pas l'Auteur du *Pentateuque*. Les objections qu'il fait peuvent se résoudre facilement, en avouant qu'il y a quelques endroits ajoutés ou changés dans le Texte, comme la mort & la sépulture de *Moyse* rapportées dans le dernier chapitre du *Deutéronome* ; comme le nom & la position de quelques Villes, &c. &c.

» On veut trouver dans le *Pentateuque* ; dit l'Auteur
 » du *Journal de Trevoux* , (*Journal de Janvier 1765* , pag.
 » 215.) des anachronismes ; mais on oublie que *Moyse*
 » n'étoit pas moins le Prophète que le Législateur de son
 » Peuple. On critique l'anticipation des noms , qui ne fu-
 » rent donnés aux Villes qu'après la mort de *Moyse* ; mais
 » outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédic-
 » tion , comme *Cyrus* le fut par son nom deux siècles
 » environ avant sa naissance , seroit-il contre la pureté &
 » l'intégrité du Texte , que les reviseurs & les copistes ,
 » pour le rendre plus intelligible , eussent remplacé par des
 » noms plus connus , les noms donnés anciennement aux
 » Villes dans le *Pentateuque* ? On voudroit qu'une Religion
 » céleste dans son origine , son objet & sa fin , ne fit point
 » venir à l'appui de ses loix , des récompenses & des
 » châtimens temporels ; mais le génie du Peuple , la nature
 » du Gouvernement Théocratique , dont *Moyse* étoit le
 » Ministre , n'exigeoit-il pas ces ressorts , pour contenir
 » un Peuple dont les révoltes réitérées , nous prouvent
 » assez la grossièreté & l'inconstance ? Ce que nous lisons
 » de la vie de ses Patriarches nous apprend , que ce
 » Peuple n'a pu ignorer les promesses de sa Religion pour
 » l'autre vie , consignées dans le dépôt des Saintes Ecri-
 » tures ; & sa conduite nous démontre , que cette croyance
 » n'étoit pas un frein pour la dureté de son caractère. »
 (Voyez la *Défense de la Religion* , par M. François.)

Les Incrédules insistent & disent que si le Prêtre *Helcias*
 ne ressuscita pas le *Pentateuque* , ce Livre périt ou fut
 oublié dans la captivité. *Esdras* & *Néhémie* saisirent ce
 temps d'ignorance pour donner une fable à ce Peuple supersti-
 tieux.

RÉPONSE. Les Juifs même captifs savoient & gardoient
 scrupuleusement la Loi. Ils étoient instruits par *Exéchiel* ,
Jérémie , *Daniel* & *Baruch* , qui citoient ce Livre sans cesse.
 Un faussaire auroit-il pu , en changeant le *Pentateuque* ,
 changer tous les Livres où il étoit cité , & y insérer les
 Prophéties accomplies depuis ? La rigueur & la sévérité
 d'*Esdras* n'eussent-elles pas porté quelques mécontents à
 lui reprocher son innovation ? Les Samaritains eussent-ils

toujours gardé le silence? *Esdra*s eut-il osé , en vertu de la loi de *Moyse* , ôter les terres aux usurpateurs , & chasser les femmes étrangères? Enfin , qu'auroient dit les Prophetes *Aggée* , *Zacharie* , *Malachie* , à la vue de ces nouveautés?

IV. *Moyse* a pu être instruit de tout ce qu'il raconte. Cet Historien a pu percer dans le cahos de 2433 ans , qui l'avoient précédé , & puiser dans des sources pures & lumineuses. La longue vie des hommes offroit un petit nombre de générations écoulées , & le rapprochoit du berceau du monde. *Amram* son pere avoit vécu avec *Lévi* , son aïeul ; *Lévi* , avec *Isaac* ; *Isaac* , avec *Sem* , fils de *Noé* ; *Noé* , avec *Mathusala* , durant six cens ans ; & celui-ci plus de deux cens ans avec *Adam*. Tout ne rouloit donc que sur six têtes , & paroïssoit encore récent. Notre ignorance vient du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Les petits enfans étoient instruits autrefois par les trisaïeux. Il étoit encore plus aisé à *Moyse* de savoir ce qui étoit arrivé depuis le déluge. Les vieillards de son temps avoient conversé avec *Jacob* , & *Jacob* avec *Abraham*. La mémoire de *Joséph* étoit fraîche en Egypte. Que de facilité pour recueillir les anciennes traditions du monde!

Une autre source de lumiere étoit les monumens , que les Patriarches avoient érigés des principaux événemens de leur vie. On monroit les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés ; les monts où ils avoient sacrifié , où Dieu leur étoit apparu , & les tombeaux où reposoient leurs cendres. Leur mémoire étoit célèbre dans tout l'Orient. Sans écriture on savoit ce que vouloit dire un tas de pierre , une colonne , &c. Enfin les noms significatifs des Patriarches avoient rapport à quelque trait singulier , qu'on expliquoit aux enfans. On conservoit dans la ligne des chefs de famille , des mémoires tracés , ou sur des écorces d'arbre , ou dans des chants usités dès les premiers temps.

Entrons maintenant dans le fond des instructions de *Moyse*. Elles renferment des faits & une morale ; & l'un & l'autre pour annoncer la révélation , doivent être conformes à la raison , à l'expérience & à la Religion naturelle.

Car le Dieu de la nature doit être le même que celui de la révélation.

§ III.

Examen des faits que Moyse raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.

I. Tout l'univers, le cours des Astres, les changemens des Saisons, les progrès de la Société, des Sciences & des Arts prouvent la création du monde depuis un certain nombre de siècles.

II. L'œuvre des six jours terminée par un septième jour de repos, est attestée par les six jours de la semaine, en usage chez les Nations les plus anciennes. La sanctification du septième jour distinguoit le Peuple Juif. Elle réfutoit l'éternité du monde, & le culte des sept planettes ou de l'armée des cieux.

III. La distinction de la lumière d'avec le soleil, confondoit les Idolâtres qui adoroient le soleil comme l'auteur de tout. L'expérience démontre cette distinction. La lumière est indépendante du soleil; elle ne reçoit des astres que ses déterminations diverses. L'air subsiste avant le son, & la lumière avant l'impulsion du soleil.

IV. L'usage des astres est de régler les fêtes, les travaux, & de fixer les jours, les mois & les ans. Tel fut le calendrier de tous les Peuples.

V. La multiplication des espèces par les germes contenus dans leur principe, même avant l'action du soleil ou l'industrie des hommes, est sensible. Tout fut fait; & rien dans le monde matériel, n'est créé de nouveau; & ainsi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux espèces, dont il a créé & béni, dès le commencement, les germes destinés à en produire d'autres.

VI. L'homme pour qui tout est fait, en est le souverain. En général, il est Géometre, Mécanicien, Astronome, Navigateur, Architecte, Roi. Sa double composition, & son origine ont été connues dans tous les temps, & célébrées par les premiers Poètes Païens; les hommages envers le premier Être, pratiqués par les vœux, l'abstinence,

les obligations , ou sacrifices , se sont trouvés chez toutes les Nations.

VII. La chute de l'homme & son bannissement du lieu de félicité , peuvent seul être le dénouement de ces mystères , qui nous font voir alternativement , dans la nature humaine , des prodiges de grandeur & de misère. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai : il se dégrade : il en porte la peine. Mais après le péché les sacrifices devinrent nécessaires. Dieu voulut bien agréer le sang des animaux à la place de celui du coupable : ce rachat ne fut cependant reçu qu'en vue de la victime future , qui devoit satisfaire pour tous. Point de Peuple qui n'ait offert des sacrifices. Témoignage éclatant & public de dépendance , de confiance envers la divinité. De-là encore , le respect pour les vieillards , pour les morts , les repas communs , les fêtes ; autant de pratiques traditionnelles inspirées aux premiers hommes avec la Religion naturelle & transmises à leurs descendants ; autant de preuves d'une origine commune , d'une règle passée reçue. Il n'y a que l'Idolâtrie , qui ait corrompu cette source pure.

VIII. Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme , *Moyse* raconte les progrès de la malice de son cœur , dans *Cain* , *Lamech* , *Nemrod* , enfin dans tous les hommes. Le déluge purge la terre & sert de leçon terrible aux siècles futurs. L'antiquité païenne en a conservé la mémoire , & les attestations en sont publiques , comme la vie des hommes raccourcie , la variété des saisons & les météores dont *Moyse* ne parle qu'après le déluge. Le *Deucalion* sauvé du naufrage & repeuplant la terre signifie , en langue orientale , *l'affoiblissement du soleil* ; les corps marins , les coquillages trouvés jusques sur les montagnes les plus éloignées des mers , prouvent & ce déluge & le déplacement des eaux. Enfin , il falloit que *Moyse* fut bien instruit des dimensions de l'Arche si bien proportionnée à ce qu'elle devoit contenir , que tous les calculateurs y ont trouvé les mesures géométriques.

IX. *Moyse* qui connoissoit si bien les titres Egyptiens ; ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au seul *Adam*. Il en fixe le berceau , les âges & les géné-

rations. Tous partent de Babel huit cens ans avant lui. Il ne s'embarasse point comme ils ont passé les mers , pour-quoi les uns sont blancs , les autres noirs. Or , l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar , au confluent du Tigre avec l'Euphrate , la beauté , la fertilité de ce Pays plat , l'Alphate & le Bithume naturels au sol , sont attestés par *Amien Marcellin* , qui suivoit l'Empereur *Julien* , & par *Pline* & *Ptolomée*. La Tour du ralliement , la confusion , l'origine des Langues , la dispersion des hommes , tout cela est connu & devance les histoires. De la Chaldée , tous , selon les desseins de Dieu , vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie unie par son langage , s'arrête & se fixe : ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient , les hommes & les arts , & se répand au Midi , à l'Occident & au Nord. Les trois premieres colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie , en Egypte & à la Chine. Tous conservent la premiere tradition , dont on reconnoît les traces dans les fables même qui l'ont altérée. Les autres colonies dispersées & séparées de toute société avec les premieres , tomberent dans un abrutissement & une barbarie , dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient , qui fut toujours le siège des sciences & des arts , d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde , comme l'histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de *Moyse*. La Géographie même est pour lui. Tout y est placé dans ses vraies positions locales. *Moyse* est bien plus exact qu'*Homere* & *Tite-Live* ; & 1500 ans avant *Auguste* , il ose raconter l'enfance du monde , & partager la terre entre les fils & petits fils de *Noé*. *Japhet* va au Nord de l'Asie , dans les Pays maritimes de l'Europe. *Cham* au Midi & dans l'Afrique ; c'est le *Hamon* des profanes. *Sem* reste en Asie , en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poètes dans le fatras de leurs fables.

Moyse place tous les autres dans leurs cantons , y assigne les peres des peuples divers , & les fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux , ou par révélation , ou par une tradition fidele. Il est donc le seul à consulter , comme le flambeau de l'érudition histo-

rique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténèbres. L'Écriture seule nous montre les lieux , les dates , les coutumes & les faits. Dans le récit de *Moyse* tout est lié & suivi. Dès la naissance du monde *Adam* est créé pour Dieu. Il sort de l'ordre : il est puni , mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée par ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles. Il lui donne une loi ; il lui confirme les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire , les fables Païennes , les histoires Egyptiennes , Chinoises , & celles même du Chevalier *Marsham*, copiste de *Manethon*, le plus infidèle des Auteurs , & jugez.

§ I V.

Examen de la morale de Moyse ; elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.

I. Quelle idée magnifique de Dieu ! il est , dit *Moyse* , infini , éternel , tout-puissant ; tout existe par lui , il conduit tout. On sent qu'un Dieu doit être tel. Comparez ces notions pures aux rêveries des hommes ; il restera évident que *Moyse* seul a connu le vrai Dieu. Quels devoirs prescrit-il aux mortels ? Aimer le Seigneur de tout son cœur : par un seul mot , voilà toutes les Idoles renversées. Le culte suprême est donc l'adoration , l'obéissance , la confiance. . . . Tout est renfermé dans l'amour : quoi de plus simple , de plus juste , de plus naturel au cœur humain ! Nulle autre Religion n'a appris à aimer Dieu. Que les autres préceptes , qui en dérivent , sont raisonnables ! Tels que ceux-ci : *Ne point prendre en vain son saint Nom ; lui rendre en certains temps des hommages publics* , &c. Le reste des loix qui concernent le prochain , n'est évidemment que le développement de la loi naturelle ; & une société fidèle au Décalogue seroit parfaite.

II. Que nous apprend-il sur l'origine des créatures ? Les Païens ne nous débitent que des chimères : ici , tout part de la volonté puissante d'un Dieu qui fait tout à son gré.

Il veut; déjà la terre & le ciel sont, la lumière est faite, le soleil brille, la mer séparée est remplie de poissons, l'air est peuplé d'oiseaux, les animaux couvrent la surface de la terre, la nature dans l'étonnement attend un Maître. Le Créateur forme l'homme, à son image, tracée dans son ame qui n'est faite que pour Dieu. L'homme est heureux : il connoît son Dieu, il l'aime, & il aime en lui tous ses ouvrages; son corps est soumis à son esprit, qui y excite des mouvemens ou les arrête à sa volonté : maître des impressions extérieures, il les régit selon les regles de sa raison & de sa Religion; il reçoit une compagne : ces deux chefs sont heureux parce qu'ils sont dans l'ordre. Le souverain Être leur donne une loi sainte & aisée. *Adam* la viole, alors tout change en lui. Le châtiment suit la révolte; il faut mourir, & déjà il sent le coup porté à l'innocence de son ame. Son malheur retombe sur tous les descendans. Fils d'un pere coupable, ils partagent son sort. Nous sentons la punition & nous la portons. Sans cette dégradation de l'humanité, comment expliquer les contrariétés? Les recherches des Philosophes n'ont abouti qu'à des plaintes aveugles ou à un désespoir insensé. C'est qu'en connoissant nos maux, ils en ignorent les causes & les remèdes. *Moyse* éclaircit tout : la nature n'est plus maîtresse; elle n'est que malheureuse, parce qu'elle est criminelle; Dieu n'est plus injuste, mais miséricordieux.

Mais, dit l'Incrédule, peut-on être coupable avant l'usage de sa liberté?

RÉPONSE. Oui, comme on seroit innocent, si *Adam* étoit demeuré fidele. Nous naissons pécheurs en *Adam*; c'est une vérité dont le sentiment intérieur est la preuve. Le comment, Dieu nous l'a caché. Quelle différence de nous, avec *Adam* sortant des mains du Créateur! D'où viendroient donc nos maux? Du hazard? Du caprice de la nature? D'une métempsychose? D'un double principe? Pitoyable ressource! Reste donc le seul dénouement qu'en donne *Moyse*. *Adam* en recevant la défense, reçoit les menaces du châtiment qui suivroit sa rébellion. En désobéissant, il en sent l'exécution. Son crime & sa punition nous deviennent communs, par le pacte, ou le plan dont

le Créateur lui fit part ; savoir , que sa destinée seroit la nôtre , par une ressemblance d'inclinations & d'état attachées à son sang , par-tout où il couleroit. Tout est donc équitable ; & convenoit-il qu'*Adam* péchant , Dieu revoquât ou changeât ses décrets ?

Mais Dieu prévoyoit cette chute ; il pouvoit l'empêcher : étant si bon , comment n'a-t-il pas prévenu un mal qui entraînoit des suites si funestes ?

RÉPONSE. Rien ne prouve que Dieu ait dû empêcher la chute d'*Adam*. L'ayant créé libre & le maître du sort de sa postérité , c'étoit à ce chef si puissamment secouru & si foiblement tenté de diriger ses voies pour le bonheur de tous. La raison ne peut attaquer ce mystère , ni l'expliquer autrement ; elle doit se contenter dans les ressources , qu'elle trouve dans les miséricordes du Seigneur.

III. Dieu seul a pu inspirer à *Moyse* une loi si parfaite. Devant elle , dispaçoissent les *Solon* , les *Licurgue* . . . Le culte de Dieu & l'amour du prochain sont le fondement de cette loi. La Religion est supérieure à l'Etat. Elle en fait le soutien , en réglant les mœurs , en dirigeant la police ; en un mot , elle commande toutes les vertus & elle condamne tous les vices. Tant que la République Juive a subsisté , il n'a été besoin d'y rien ajouter , ni d'en retrancher. Tous les changemens survenus au Gouvernement étoient prévus : caractère unique , témoignage de révélation , qu'on ne reconnoît pas dans les fables d'Athènes , de Lacédémone & de Rome.

A quoi bon cette distinction des viandes , ces purifications , ces sacrifices si multipliés ?

RÉPONSE. Le caractère des Hébreux , les coutumes des Peuples voisins , les vues du Législateur rendoient ces loix nécessaires ; une sagesse supérieure mettoit cette barrière à l'Idolâtrie , conservoit la pureté des mœurs de Juda ; elle offroit mille moyens de sanctification.

Moyse tenoit donc ces pratiques des Nations voisines & non d'aucune révélation ?

RÉPONSE. Ce que ces pratiques avoient de commun avec celles des autres Nations , comme l'offrande des fruits , les sacrifices , les libations , les lieux sacrés , les fêtes , &c.

leur avoit été enseigné par la tradition. Cette tradition s'étoit perpétuée même chez les Idolâtres, où on conservoit soigneusement ces restes précieux de la Religion naturelle. Mais le détail des loix, de la morale, des cérémonies, du culte, étoit dirigé par une révélation, ou une inspiration spéciale. Le tout tendoit à préserver les Hébreux de l'Idolâtrie & à leur présenter des ombres du Libérateur promis.

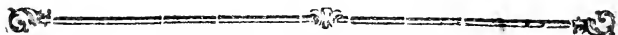
Quelle loi, qui n'offre que des promesses & des menaces temporelles ?

RÉPONSE. Des hommes grossiers doivent être frappés par les sens, pour être retenus dans le devoir. L'exécution de ces promesses & de ces menaces attestent la fidélité, la volonté, la puissance de l'Être suprême. Cependant les Hébreux y découvrent aussi les biens & les maux : invisibles ils y voient l'annonce d'une vie future ; & l'attente du Messie disoit tout.

Pourquoi confiner la révélation dans un coin de la terre ; & supposer tout l'Univers dans les ténèbres ?

RÉPONSE. Les autres Peuples avoient la Religion naturelle. En l'oubliant ou en la corrompant, ils se rendoient indignes des faveurs particulières de la Providence. D'ailleurs la révélation faite aux Hébreux se manifestoit aux Nations, témoins des merveilles opérées en faveur du Peuple choisi. Il ne tenoit qu'à elles de participer aux bénédictions de la loi. La nation Juive étoit célèbre ; elle habitoit le centre des trois continens ; lieu fréquenté de toutes parts. Ce Peuple reçoit les promesses ; sédentaire, il les conserve ; dispersé, il en administre par-tout les preuves ; & en cessant de faire corps, il demeure pour témoin de l'accomplissement de tous les oracles de la divinité. (Voyez le § 1. de l'article MIRACLES, & MER ROUGE.)





MYSTERES.

Raisons que le P. Bourdaloue donne pour les croire.

JE permets à l'impie, dit le P. Bourdaloue dans ses Pen-
sées, de former sur les Mysteres de la Religion toutes les
difficultés qu'il lui plaira, de les grossir & de les exagérer.
J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises
plaisanteries ; je les laisserai passer & là-dessus je n'entre-
prendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec
ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il
me redise ce qu'il a dit cent fois : *Hé ! qu'est-ce qu'un seul
Dieu en trois Personnes ? & qu'est-ce que les trois Personnes
dans un seul Dieu ? Hé ! qui peut s'imaginer un Dieu tout
esprit de sa nature comme Dieu, mais revêtu de notre chair
& homme comme nous ? Quoi ! ce Dieu qu'on me dit être d'une
puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinies, je me figu-
rerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature
semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu
dans la misère & dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans
l'opprobre & dans l'ignominie de la Croix ! tout cela est-il
digne de lui ? tout cela est-il croyable ?* Tel est le langage de l'impie.

Mais que ce même Mystere, que ce grand Mystere,
& que tous les Mysteres particuliers qui y ont rapport &
qui font le corps de la Religion, aient été prêchés aux Gentils,
& sur-tout qu'en vertu de cette prédication ils aient été crus
dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin
comme lui, soit assez aveugle & assez dépourvu de con-
naissance, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi
j'avance, & pour mettre ma preuve dans tout son jour &
toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations
suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte
la certitude & l'évidence.

I. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont
été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés,

en y prêchant la loi Chrétienne. On les a expliqués aux Peuples, & on les a instruits. Les Peuples dociles & soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, & telle a été l'origine & la naissance du Christianisme.

II. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur & inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hazard, & plus crédules que les autres : mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les Prédicateurs, qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le portèrent, selon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les Nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit par-tout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprètes. Des troupes de Profélites vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de JESUS-CHRIST. Les Disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés ; les Villes, les Provinces, les Royaumes en furent remplis, & c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses & de florissantes Chrétientés.

III. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus seulement par le simple Peuple, par des Sauvages & des Barbares, par des esprits grossiers & ignorans, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages que les Peres nous ont laissés comme de sensibles monumens de la Religion. A considérer précisément ces saints Docteurs, en qualité de Savans, en qualité d'Ecrivains & d'Auteurs, il faut n'avoir ni goût ni discernement, pour ne point admirer l'étendue de leur Doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leur pensées, la force de leurs raisonnemens, la sagesse & la sainteté de leur Morale, la beauté & l'énergie de leurs expressions, leurs tours mâles, éloquens & pathétiques, ou ingénieux & spirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fut aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

IV. Que ces Myſteres , qu'il prétend incroyables , ont été crus , non point ſur des préjugés de la naiſſance & de l'éducation , mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation & de la naiſſance. Pendant une longue ſuite d'années qu'étoit-ce que le grand nombre de Chrétiens ? Des Gentils , nés dans le Paganisme , élevés dans l'Idolâtrie. Afin de les ſoumettre à la foi , il avoit fallu détruire toutes leurs préventions , & leur arracher du cœur des erreurs & des principes de Religion directement oppoſés aux Myſteres qu'on leur enſeignoit. Or , qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile , & quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fauſſes divinités , & attachés à leurs anciennes obſervances & à leurs pratiques ? C'eſt cependant ce qui eſt arrivé. Les Païens ſe ſont convertis , les Idolâtres ont renoncé au culte des idoles ; leurs Prêtres , leurs Sages ont eu beau ſe récrier , raifonner , diſputer , la loi nouvelle a prévalu ; & comme le jour diſſipe les ténèbres , elle a effacé des eſprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

V. Que ces Myſteres , qu'il prétend incroyables , ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature , malgré toutes les révoltes de la raiſon & des ſens ; car quelque raiſonnables en eux-mêmes & quelque certains que ſoient ces Myſteres , il faut après tout convenir que ce ſont des Myſteres obſcurs , des Myſteres tellement cachés ſous le voile , que notre raiſon n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes , & que ſouvent même , toute ſubtile qu'elle peut être , elle ſe trouve obligée de reconnoître ſon inſuffiſance & la foibleſſe de ſes lumieres. Or , nous ſentons aſſez qu'il n'eſt rien à quoi elle répugne davantage , qu'à ſ'humilier alors & à ſe ſoumettre , en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révolte des ſens ; car ſur ces Myſteres qui humilient & qui captivent la raiſon , eſt fondée une Morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de réſiſtance des vérités qui ſ'accommodent à nos inclinations & à nos paſſions , des vérités au moins indifférentes , & qui dans leurs conſéquences n'ont rien de pénible , ni de gênant ; mais des vérités , en vertu deſquelles on doit ſe haïr ſois

même, réprimer ses desirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, & se revêtir de toute la mortification Evangélique: c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, & sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, & en avoir eu des preuves bien convaincantes.

VI. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme & si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses regles & son esprit, ou pour la défendre & la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On fait les rudes combats que les Chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On fait combien de sang ils ont versé; & comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manieres, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices & de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres & d'ignominies, tant de calamités & de misere? Pourquoi, au milieu de tout cela s'estimoient-ils heureux, & rendoient-ils des actions de graces à Dieu qui leur inspiroit ce courage & cette patience inaltérables? C'est qu'ils avoient les Mysteres de notre foi si profondement gravés dans l'ame, & qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

VII. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cens ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de JESUS-CHRIST, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle. Toutes les Puissances humaines se sont liguées, & ont conjuré sa ruine. La superstition & le libertinage l'ont combattue de toutes

leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux & courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts , tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire , n'a pu l'ébranler & l'a plutôt affermie , de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges & de temps qui auroient dû l'affoiblir , elle est toujours la même ; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire , qu'elle leur propose toujours la même doctrine , & les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie , de la foiblesse de ceux qui en furent les premiers Apôtres , de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises & cent autres particularités très-remarquables. Car ce n'est point par le fer , comme d'autres Religions ; ce n'est ni par la violence des armes , ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir , que la foi de nos Mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus & sans rien ajouter , j'en reviens à mon raisonnement contre l'empie.

Je dis : s'il est vrai que nos Mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance , & que d'ailleurs il ne puisse nier , comme il ne le peut en effet , qu'on les a crus si unanimement , si généralement , si promptement , si fortement , si constamment , chez toutes les Nations , dans tous les états & dans toutes les professions ; parmi les Sages , les Philosophes , les Savans , parmi les Païens , les Idolâtres , les Sauvages , les Barbares ; dans les cours des Princes , dans les Villes , dans les Campagnes , par-tout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union & l'accord si parfait de ces choses , je veux dire , de ces Mystères , selon lui absolument incroyables , & de ces Mystères toutefois , selon la notoriété du fait la plus évidente & la plus incontestable , reçus & crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ? Il faut donc qu'il avoue malgré lui , qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un Agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage , & qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles
de

de la providence. Il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la Religion retournent contre lui, & comment ses exagérations & ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des Mysteres tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la relève & plus il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse & la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, & qui a bien su la vaincre & la surmonter.

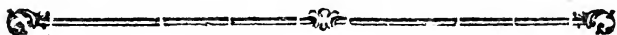
P A I E N S.

Du salut des Païens.

M. de V. ouvre le Ciel à tous les hommes. Cette opinion n'est pas nouvelle, & il n'est ici, comme dans bien d'autres choses, que l'écho des Impies ou des Hérétiques. *Zuingle* avoit dit avant lui dans une Epître à François I. en parlant du Paradis: » Là vous verrez *Hercule*, *Thésée*, » *Socrate*, *Aristide*, *Antigonus*, *Numa*, *Camille*, les *Catons*, » les *Scipions*. Vous y verrez vos prédécesseurs & tous vos » Ancêtres, qui sont sortis de ce monde dans la foi. Enfin, » il n'y aura aucun homme de bien, aucun esprit saint, » aucune ame fidele, que vous ne voyiez-là avec Dieu. » Que peut-on penser de plus beau, de plus agréable, » de plus glorieux que ce spectacle! »

Une opinion si singuliere ne pouvoit manquer d'attirer des censures à *Zuingle*; celle de M. *Bossuet* est vive: » Qui » jamais s'étoit avisé, dit-il, de mettre ainsi JESUS-CHRIST » pêle-mêle avec les Saints; & à la suite des Patriarches, » des Prophetes, des Apôtres, & du Sauveur même, » jusqu'à *Numa*, le Pere de l'Idolâtrie Romaine, jusqu'à » *Caton* qui se tua lui-même comme un furieux, & non- » seulement tant d'adorateurs des fausses Divinités, mais » encore jusqu'aux Dieux & jusqu'aux Héros, un *Hercule*, » un *Thésée* qu'ils ont adoré? Je ne sai pourquoi il n'y a

» pas mis *Apollon* ou *Bacchus*, & *Jupiter* même; & s'il en
 » a été détourné par les infamies que les Poètes leur attri-
 » buent, celles d'*Hercule* étoient-elles moindres? » (*Histoire des variations*, tome I, livre second.) Nous n'ajoute-
 rons rien à ces réflexions du grand *Bossuet*; elles disent tout.
 En vain on voudroit accorder à la raison & à la Philosophie
 les mêmes privilèges qu'à la foi. On ne conciliera jamais
 un pareil système avec l'Évangile. Il y aura dans ce monde
 des honneurs & de la fumée pour les Philosophes, comme
 il y en a eu pour les Païens qu'ils veulent sauver; mais la
 gloire éternelle n'est que pour les Disciples de JESUS-CHRIST,
 & pour ceux qui ont porté la croix avec lui.



P A S C A L.

Apologie de cet Auteur.

ON fait avec quel acharnement M. de V. a attaqué ce
 génie éloquent; mais si la colere sert un Poète, elle nuit
 toujours à un Philosophe. M. de V. ne s'est pas contenté
 de rabaisier ses raisonnemens, il a voulu affoiblir l'idée
 qu'on avoit de son esprit. *Bayle* dont M. de V. est l'écho
 en tant de choses, ne pensoit certainement pas comme lui.
 Il avouoit que cet *Ecrivain étoit un des plus grands Géomé-
 tres, des plus subtils Métaphysiciens, & des Esprits les plus
 pénétrants qui aient jamais été au monde.*

Les Incrédules pourront dire, à la vérité de *M. Pascal*,
 qu'il avoit sur les yeux le bandeau de la foi; mais il voyoit
 à travers son bandeau. Il voyoit les difficultés aussi-bien
 que les preuves; on le sent dans ses pensées. On y trouve,
 quand on fait bien lire, le germe de tout ce qui se peut
 dire pour ou contre la Religion, & ce petit recueil est un
 gros volume pour les Lecteurs intelligens. C'est le juge-
 ment qu'en porte M. l'Abbé *Trublet*, & il est confirmé par
 les approbations dont plusieurs Evêques & plusieurs Sa-
 vans honorerent ce Livre.

M. de *Choiseul* Evêque de Comminges, dit dans la sienne,
 que ces *Pensées* de *M. Pascal* font voir la beauté de son

*génie , sa solide piété & sa profonde érudition. » Je savois
 » assez avec tous les honnêtes gens, dit un autre Appro-
 » bateur, ce que pouvoit ce rare esprit en tant d'autres
 » matieres , & sur-tout dans ses Lettres, qui ont surpris
 » & étonné tout le monde ; mais qu'il dût nous laisser une
 » méthode si naturelle pour montrer , défendre & appuyer
 » l'excellence & la grandeur de notre Religion, c'est ce
 » que je n'eusse pas pensé , si je n'en eusse vu les preuves
 » très-évidentes dans cet Ouvrage. »*

*Ce dernier écrit , dit M. de Tillemont , a surpassé ce que
 j'attendois d'un esprit que je croyois le plus grand qui eut paru
 en notre siècle.... Je ne vois que saint Augustin qu'on puisse
 lui comparer.... On voit ici un homme qui , embrassant le sujet
 le plus vaste & le plus élevé qui soit au monde , paroît en-
 core s'élever au-dessus de sa matiere , & se jouer d'un fardeau
 qui étonneroit & accableroit tous les autres. De tels suffrages
 doivent sans doute contrebalancer les critiques de M. de V.*

Une des pensées de *Pascal* qui lui a fait le plus de
 peine , est celle dans laquelle ce sublime Auteur veut prou-
 ver qu'il est *plus avantageux de croire que de ne pas croire ce
 qu'enseigne la Religion Chrétienne.* (Voyez-en le développe-
 ment à l'article FOI. § III.) Il prétend que l'intérêt qu'on
 a de croire une chose n'est pas une preuve de l'existence
 de cette chose , & que ce raisonnement ne *serviroit qu'à
 faire des Athées , si la voix de toute la nature ne nous crioit ,
 qu'il y a un Dieu avec autant de force , que ses subtilités ont
 de faiblesse.* Mais comment feroit-on des Athées en prou-
 vant qu'on court de grands risques à l'être , & aucun à ne
 l'être pas. M. de V. fait-il que M. *Locke* , qu'il regarde
 comme le premier raisonneur de l'Europe , a adopté le
 raisonnement de *Pascal* ?

» Quiconque voudra convenir, dit le Philosophe An-
 » glois dans son *Traité de l'Entendement humain* , qu'un
 » bonheur infini peut être une suite de la bonne vie qu'on
 » aura menée , ou qu'un état opposé peut être le châtiment
 » d'une conduite déréglée , doit nécessairement avouer
 » qu'il juge très-mal , s'il ne conclut pas de-là qu'une
 » bonne vie jointe à l'attente d'une éternelle félicité qui
 » peut arriver, est préférable à une mauvaise vie , accom-

» pagnée de la crainte de cette affreuse misere , dans la-
 » quelle il est fort possible , que le méchant se trouve un
 » jour enveloppé , ou pour le moins de l'espérance incer-
 » taine d'être anéanti. » Voyez le développement de ce
 passage , dans le paragraphe du chapitre de l'*Entendement*
humain , qui a pour titre : *Préférer le vice à la vertu , c'est*
visiblement mal juger.

Il n'est pas douteux que cet argument contribua beau-
 coup à soutenir M. *Pascal* dans les saintes dispositions qui
 l'animerent pendant les dernières années de sa vie. Cet admi-
 rable génie , éclairé des lumieres de la foi , disoit souvent
 que Dieu » étoit bien plus reconnoissable lorsqu'il étoit
 » invisible , que non pas lorsqu'il s'est rendu visible. Enfin
 » lorsqu'il a voulu accomplir la promesse qu'il avoit faite
 » à ses Apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son
 » dernier avènement , il a choisi d'y demeurer dans le plus
 » étrange & le plus obscur secret de tous , qui sont les
 » especes de l'Eucharistie. . . . C'est-là le dernier secret où
 » il peut être. . . . Toutes choses sont des voiles qui cou-
 » vrent Dieu ; les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. . .
 » Rendons-lui des graces infinies , de ce que s'étant caché
 » en toutes choses pour les autres , il s'est découvert
 » en toutes choses & en tant de manieres pour nous. »

A l'occasion de l'état mourant où il étoit toujours , il
 disoit que » la mort est horrible sans JESUS-CHRIST , mais
 » qu'avec JESUS-CHRIST elle est aimable , sainte , & la
 » joie du fidele ; qu'à la vérité si nous étions innocens ,
 » l'horreur de la mort seroit raisonnable ; mais qu'il étoit
 » juste à présent de l'aimer , parce qu'elle ôte au pécheur
 » sa liberté malheureuse de pécher , & qu'en finissant en
 » nous une vie de péchés & de miseres , elle nous met dans
 » la liberté d'aller à JESUS-CHRIST , de voir Dieu , de
 » l'adorer , le bénir & l'aimer éternellement. » On voit
 une expression fidele de ses sentimens dans la belle priere
 qu'il faisoit à Dieu dans sa maladie. Elle est imprimée avec
 ses *Penfées*. En voici un fragment qui peut donner une idée
 de tout le reste. » Faites-moi la grace , Seigneur , de join-
 » dre vos consolations à mes souffrances , afin que je souffre
 » en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des dou-

» leurs ; car c'est la récompense des Saints : mais je de-
» mande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature,
» sans les consolations de votre Esprit : car c'est la malé-
» diction des Juifs & des Païens. Je ne demande pas d'avoir
» une plénitude de consolation sans aucune souffrance ;
» car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi
» d'être dans une plénitude de maux sans consolations
» car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Sei-
» gneur , de ressentir tout ensemble & les douleurs de la
» nature pour mes péchés , & les consolations de votre
» Esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du
» Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans
» consolations ; mais que je sente des douleurs & de la con-
» solation tout ensemble , pour arriver enfin à ne sentir
» plus que vos consolations sans aucune douleur. Car ,
» Seigneur , vous avez laissé languir le monde dans les
» souffrances naturelles sans consolation , avant la venue de
» votre Fils unique : vous consolez maintenant , & vous
» adoucissez les souffrances de vos fideles par la grace de
» votre Fils unique ; vous comblez d'une béatitude toute
» pure , vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce
» sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez
» vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier : faites-moi
» passer par le second , pour arriver au troisieme. »

Voilà quels étoient les sentimens de ce grand Homme ;
quelque temps avant sa mort. Ce sont sans doute ces senti-
mens , qui ont fait dire à quelques Incrédules que la *mé-
lancolie égara sur la fin la raison de Pascal*. Que la raison
de ces impies s'égare de même & nous leur pardonnerons
tout le mal que leur prétendu bon sens a voulu faire à la
Religion !





P A U L.

Réponses à quelques questions de M. de V.

Paul étoit-il Citoyen Romain , comme il s'en vante ? *Tarsis sa Patrie , ne fut Colonie Romaine que cent ans après lui.*

En accordant ce point d'histoire à M. de V. ne peut-on pas dire avec Dom Calmet , que le privilege de Citoyen Romain n'appartenoit pas à l'Apôtre saint Paul , simplement comme Bourgeois de *Tarsis* , mais par quelque droit particulier , que son pere ou ses aïeux avoient acquis. Mais il y a grande apparence que *Tarsis* étoit Colonie Romaine avant le temps que dit M. de V. *César* lui accorda le droit de Bourgeoisie lorsqu'il eut remporté la victoire sur ses Compétiteurs , pour la récompenser de ce qu'elle avoit suivi son parti. On ne remarque dans les médailles aucune trace de cette qualité de Colonie Romaine avant *Caracalla* ; c'est ce que disent nos Adversaires : mais ont-ils toutes les médailles frappées avant ce temps-là ? Ce qu'il y a de sûr , c'est que c'étoit une ville libre du temps de saint Paul , & que par conséquent elle avoit des privileges particuliers.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la Société naissante des Chrétiens , que parce que Gamaliel dont il avoit été le Disciple lui refusa sa fille en mariage ?

Non sans doute , puisque cette accusation ne se trouve que dans les Actes des Apôtres , forgés par les Ebionites. M. de V. voudroit-il être jugé d'après les anecdotes rapportées dans la *Voltairemanie* ? Encore l'Auteur de ce Libelle étoit contemporain , homme d'esprit & bien instruit ; au lieu que les Ebionites étoient des fanatiques insensés , qui n'avoient pu voir saint Paul.

Est-il vrai que sainte Thecle vint trouver saint Paul déguisée en homme ?

Ce conte est un mensonge absurde qui n'est rapporté que dans un Livre apocryphe , intitulé : les *Actes de Paul & de Thecle*. Cet ouvrage fut fabriqué par un certain Prêtre d'Asie , qui crut devoir joindre aux Actes des Apôtres ,

Écrits par saint *Luc*, les voyages de saint *Paul*, de sainte *Thecle*, & l'histoire du prétendu baptême conféré à un *Lion*. *Tertullien* raconte que ce même Docteur convaincu par saint *Jean* l'Évangéliste, d'avoir altéré la vérité, s'en excusoit, en disant qu'il l'avoit fait par un motif d'amour pour saint *Paul*; mais cette excuse ne l'empêcha pas d'être dégradé.

Saint *Paul* avoit-il le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torfes ?

Ce portrait est fait à plaisir. Il est vrai que les fideles avoient eu soin de faire peindre les Apôtres. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de saint *Pierre* & de saint *Paul*, & de JESUS-CHRIST même. Saint *Paul* avoit à la vérité la tête chauve, le nez aquilin & la taille petite; mais le reste du portrait est une satire indigne, qui n'est fondée sur aucune tradition respectable. Quant à quelques autres traits de la vie du saint Apôtre, que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* défigure en altérant les passages des Livres Saints, nous renvoyons aux Actes & aux Epîtres de saint *Paul*. Le Lecteur Chrétien ne pourra que gagner, en puisant les faits dans la source pure qui les contient. Nous finissons cet article par l'éloge qu'un Ecrivain célèbre fait de saint *Paul*.

Cet Apôtre est le plus grand Apologiste de l'Évangile, & ses Lettres feront à jamais la consolation & la règle des Enfans de Dieu. Par-tout elles développent les principes intimes de la Religion; elles en éclaircissent les mystères; elles en découvrent la divinité; elles en justifient la morale. C'est une Théologie complète, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vue, il s'élevoit jusqu'aux premières vérités. De-là toutes leurs suites, toutes leurs branches se montroient à lui, rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci,

leur universalité , pour ainsi dire , & leur fécondité se font admirer particulièrement dans son Epître aux Romains ; trésor inépuisable d'idées grandes , saintes , augustes , & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses Ministres. Dans ce seul écrit , que de vérités , que de lumieres , que d'instructions ! Sur-tout que les merveilleuses opérations de la grace y sont doctement exposées ! Rien ne nous importoit plus d'en connoître la nécessité , la gratuité , la force ; & saint *Paul* est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprète des mysteres d'en haut.

Avec lui tout homme apprend , qu'il ne peut rien de lui-même , & que sa corruption , sa foiblesse , ont besoin de remedes & de secours assidus ; qu'il ne peut aller à Dieu , si Dieu ne le prévient , ne l'appelle & ne l'attire ; qu'il n'y a qu'abyme de miséricorde & d'amour dans le choix des Elus , vases préparés pour la gloire : justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colere , préparés pour la perdition. C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Père dans la personne du Fils ; qui nous a montré l'Evangile interprète des prédictions ; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne alliance , tous les traits commencés de la nouvelle ; qui nous a fait sentir la dignité de notre Être , par la dignité du prix dont il est racheté ; le mérite de notre foi , par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante ; la grandeur de nos espérances , par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous ; l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à son Verbe , par le souffle de l'Esprit , qui n'est lui-même que charité : notions majestueuses répandues par-tout dans nos Ecritures , mais j'ose le dire , nulle part si vivement exprimées que dans St. *Paul*.

Pour son cœur , c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plu à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de confiance , plus de vérité , plus de candeur , ni mieux allié le zèle intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande & héroïque , ses intérêts propres ne lui font rien ; il n'est attentif , il n'est sensible qu'à celui de ses freres , & au progrès de la foi, L'amour jaloux qu'il a pour elle ,
est

est comme un feu dévorant qu'il ne sauroit contenir.

Ses prédications , ses écrits , ses voyages , ses souffrances , ses longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le règne par - tout. Il porte tous les fideles , tous les hommes dans son cœur. Il est le Père , le Tuteur , & le Nourricier de tous. Il se rend foible avec les foibles , pour gagner les foibles. Il vit avec les Juifs comme un d'entr'eux pour les gagner à JESUS-CHRIST ; avec ceux qui étoient sous la loi , comme s'il y avoit été sujet lui-même ; avec ceux qui n'avoient point de loi , comme s'il n'en avoit point eu. Il console , il corrige , il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire , il s'écrie dans un pieux excès , qu'il voudroit être *Anathème pour le salut d'Israël*. Tant étoit pur le désintéressement de son amour. Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserrent si souvent le nôtre !

Il faut avouer que son style est sans élégance , au moins étudiée ; qu'il est même souvent défectueux , quant à la pureté du langage , & aux règles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingénuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux , qui n'y seroient pas , si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embellissemens.



P E N T A T E U Q U E.

Nouvelles preuves que ce Livre est de Moÿse.

U Ne des preuves les plus fortes de l'authenticité du *Pentateuque* , c'est que chaque Livre en est cité par les Ecrivains sacrés postérieurs à *Moÿse*. Il est vrai que la *Genèse* est citée en termes exprès plus rarement que les quatre autres livres du *Pentateuque* ; mais toute l'Ecriture Sainte la suppose , & les principaux points de l'Histoire qu'elle contient , y sont souvent rapportés. Ce qui est dit dans le Livre des *Paralipomenes* de l'impôt que *Moÿse* serviteur de Dieu avoit abandonné dans le désert sur Israël , est pris de

l'Exode & des *Nombres*. Les cérémonies de la Pâque, dont il est parlé dans le Livre d'*Esdra*s (a), sont tirées de *l'Exode* (b) & du *Lévitique* (c). Ce qui est dit encore dans *Esdra*s (d) touchant la fête des Tabernacles, est pris du *Lévitique* (e). Les Pseaumes LXXVII. LXXVIII. CV. CVI. CXXXV. & CXXXVI. contiennent un abrégé de toute l'histoire du *Pentateuque*, qui est visiblement tiré du *Pentateuque* même. Enfin le *Deuteronome* est plus souvent allégué qu'aucun des autres Livres de *Moyse*, parce qu'étant un abrégé de toute la Loi, composé pour l'usage de tout le peuple d'Israël, il étoit plus naturel de le citer que les autres. Le commencement de ce Livre fait voir que *Moyse* en étoit l'Auteur; car selon la coutume des Anciens, qui mettoient au commencement des ouvrages les noms des Auteurs, celui du Législateur des Hébreux paroît à la tête du *Deuteronome* en ces termes : *Ce sont ici les paroles que Moyse dit à tout l'Israël, & plus bas, Moyse donc commença à déclarer cette loi* (f); après quoi, *Moyse* est nommé encore de temps en temps dans la suite, comme l'Auteur de ce qui est contenu dans ce Livre (g). Il est aussi cité sous ce nom dans les autres Livres de l'Écriture, comme dans *Josué*, où il est dit que *Josué* bâtit un autel à l'Éternel, comme *Moyse*, serviteur de l'Éternel, l'avoit commandé aux enfans d'Israël, ainsi qu'il est écrit au Livre de la Loi de *Moyse*; (h) c'est-à-dire dans le *Deuteronome* (i). Ces paroles du *Deuteronome*, on ne fera point mourir les peres pour les enfans &c. (k) sont alléguées dans les *Rois* (l) comme prises du Livre de la Loi de *Moyse*. Dans *Néhémie* il est ordonné que les *Hammonites* & les *Moabites* seront exclus

(a) *Esdra*. VI. 19. 20.

(b) *Exod.* XII. 1. 2.

(c) *Lévit.* XXVI. 5.

(d) *Esd.* III. 4.

(e) *Levit.* XXIII. 34.

(f) *Deut.* I. 1. 5.

(g) *Voy. Deut.* IV. 8. XXXI. 9. 22. 24.

(h) *Jos.* VIII. 30. 31.

(i) *Deut.* XXVII. 5.

(k) *Deut.* XXIV. 16.

(l) 4. *Rois* XIV. 6.

de l'assemblée de Dieu (m) ; c'est une ordonnance , renouvelée sur celle de Moÿse dans le *Deuteronome* (n). Nous supprimons quantité d'autres exemples pour éviter la longueur. A quoi bon les accumuler ? Ceux que nous venons d'indiquer , suffisent de reste pour convaincre toute personne impartiale que le *Deuteronome* est de Moÿse ; d'où il s'en suit , comme nous l'avons observé , que les quatre autres Livres de la Loi en sont aussi.

D'ailleurs il est démontré que le *Pentateuque* des Samaritains leur a été transmis par les dix Tribus d'Israël , après le transport de celles-ci dans le Royaume d'Assyrie. (Voyez sur cela les *nouveaux éclaircissmens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains* , par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur , en un volume in-8.^e à Paris chez Nyon 1760.) Or si le *Pentateuque* existoit alors , que de conclusions avantageuses les croyans n'en tireront-ils pas contre les Incrédules ! Que deviendra d'abord l'accusation formée contre les Livres de Moÿse ? Comment les dira-t-on encore supposés ? Sous quelle époque placera-t-on leurs fabricateurs ? Ces Livres étant antérieurs chez les Samaritains , au temps où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone , ils n'ont pas *Esdra*s pour Auteur , ou pour Correcteur , comme M. de V. l'insinue. Possédés & conservés soigneusement par les dix Tribus , leur origine doit remonter au-delà du schisme qui sépara les deux maisons d'Israël. De la date de cet événement , pour remonter jusqu'à Moÿse , il ne reste qu'un espace de quatre cens ans. Seroit-ce donc dans l'espace de ces quatre siècles , qu'il faudroit chercher l'imposteur , qu'on prétend avoir forgé le *Pentateuque* sous le nom du Législateur des Hébreux ? Cette prétention est si peu soutenable , qu'on ne sache pas , qu'aucun Incrédule l'ait encore formée.

En effet , de deux choses l'une : ou la fabrication du *Pentateuque* étoit ancienne , au temps du schisme des dix Tribus , ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas , est-il vraisemblable que les Hébreux voisins , comme ils l'étoient

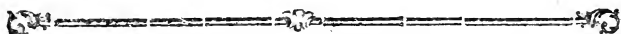
(m) *Néhem.* XII. 1.

(n) *Deut.* XXIII. 3.

du temps de *Moyse* , eussent reconnus pour son ouvrage des Livres supposés , où se trouvoient consignés leur histoire pleine de faits ignominieux pour la Nation , leurs généalogies , leur culte , leur législation ?

Dans le second cas ; déterminé à changer la Police & la Religion dans le nouveau Royaume d'Israël , le perfide & rusé *Jéroboam* eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus , sur la fabrication récente d'une production , qui mettoit les plus grands obstacles à ses desseins ?

En quelqu'autre temps qu'on veuille mettre la corruption prétendue de ces saints Livres , la ressemblance parfaite , pour tout ce qui est essentiel entre l'exemplaire Juif & le Samaritain , les défend réciproquement d'un si injurieux soupçon. La version des Septante leur prête un nouveau secours , par sa conformité avec l'une & avec l'autre. Voyez l'article MOYSE.



P E R S É C U T I O N.

Doit-on punir les Impies dogmatisans ?

M. de V. s'éleve fortement , dans son article *Persecution* , contre ces hommes , dont l'orgueil blessé & le fanatisme en fureur irritent le Prince ou le Magistrat , & le portent à punir des innocens , qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux. Mais quels sont les hommes , qui ont voulu faire punir les pensées des autres , lorsque ces pensées n'ont pas été déposées dans la conversation , ou dans des écrits publics ? Il y a tel ouvrage qui peut être un crime aussi dangereux pour la Société que le vol & l'assassinat ; telles sont les productions , où l'on enseigne le matérialisme , c'est-à-dire , un Athéisme radouci. Car si l'homme n'est que matière , & si son ame meurt avec son corps , il n'y a aucun rapport entre Dieu & lui , & il est alors indifférent que l'Être suprême existe ou n'existe pas.

Il est donc question de savoir , s'il est permis de réprimer par des châtimens exemplaires les Auteurs de ces

fortes d'ouvrages, qui troublent la Société, en détruisant les principes d'une morale qui sont les fondemens de cette Société. Il me semble qu'il n'y aura qu'une réponse à ce sujet ; & si le glaive, le feu, & le gibet paroissent une punition très-violente, qu'on prenne des moyens aussi efficaces, quoique moins effrayans, pour les empêcher de dogmatiser. Qu'on les enferme & qu'on les dérobe aux yeux de ce monde, qu'ils voudroient bouleverser par leurs écrits. C'est une contradiction singulière qu'on condamne au bucher de jeunes libertins qui, séduits par des écrits impies, auront outragé publiquement la Religion ; tandis que les Auteurs des ouvrages qui les ont séduits, ont la liberté de semer de nouveaux poisons, qui peut-être fermenteront encore dans des cerveaux foibles.

Un moyen peut-être plus sûr de leur imposer silence, seroit de les donner en spectacle au Peuple ; de les promener, par exemple, sur la monture de *Balaam* avec leurs écrits au dos, & un favoyard au devant de leur coursier, qui annonceroit leur gloire avec un cornet à bouquin. Ce moyen seroit d'autant plus juste, qu'il auroit une sorte de rapport avec celui que les Impies emploient communément contre la Religion. Ils l'attaquent par le ridicule ; il seroit donc assez naturel de les punir par l'ignominie. D'ailleurs, il y a peut-être de leur part plus de vanité que de malice, & plus d'envie de faire du bruit que du mal. Ce sont des Charlatans présomptueux, qui parleroient pour la Religion, s'ils croyoient attrouper la multitude. Ils ne veulent que faire parler d'eux ; de-là le nom de nouveaux *Hérostrates*, qu'on leur a si justement donné.

L'Auteur de l'article *Athéisme* dans l'*Encyclopédie*, pense comme nous sur le droit & l'obligation de réprimer les Athées, les Matérialistes, & même ceux qui, sans nier l'existence d'une Divinité, rendent cette existence inutile, en niant sa providence, &c. » L'Athéisme, dit-il, publiquement professé, est punissable, suivant le droit naturel. On ne peut que désapprouver hautement quantité de procédures barbares & d'exécutions inhumaines, que le simple soupçon ou le prétexte d'Athéisme ont occasionnées. Mais d'un autre côté, l'homme le plus tolé-

» rant ne disconviendra pas , que le Magistrat n'ait droit
 » de réprimer ceux qui osent professer l'Athéisme , & même
 » de les faire périr , s'il ne peut autrement en délivrer la
 » Société. »

En effet , les Partisans de la tolérance la plus étendue ;
 ont toujours excepté les Athées déclarés. » Si le Magistrat ,
 » continue l'Auteur de l'article *Encyclopédique* , peut punir
 » ceux qui font du tort à une seule personne , il a sans
 » doute autant de droit de punir ceux qui en font à une
 » Société , en niant qu'il y ait un Dieu , ou qu'il se mêle
 » de la conduite du genre humain , pour récompenser ceux
 » qui travaillent au bien commun , & pour châtier ceux
 » qui l'attaquent. »

Écoutez encore M. *Rousseau* de Geneve. *Il faut honorer
 la Divinité & ne la venger jamais* , dit *Montesquieu* ; » il a
 » raison. Cependant les ridicules outrageants , les impiétés
 » grossières , les blasphêmes contre la Religion sont pu-
 » nissables ; pourquoi ? Parce qu'alors on n'attaque pas seu-
 » lement la Religion , mais ceux qui la professent ; on les
 » insulte , on les outrage dans leur culte , on marque un
 » mépris révoltant pour ce qu'ils respectent , & par consé-
 » quent pour eux. De tels outrages doivent être punis par
 » les Loix , parce qu'ils retombent sur les hommes , &
 » que les hommes ont droit de s'en ressentir. » Ainsi en
 ajoutant ces raisons de M. *Rousseau* à celles que nous
 avons déduites ci-devant , il résulte que tous les motifs
 se réuniront pour porter les hommes en place à réprimer
 l'Incrédulité qui dogmatise insolemment , & dont les leçons
 perverses finissent par conduire à la roue ou au bucher.
 C'est ce qu'on a vu en 1766 à Toulouse & à Abbeville.
 Les Incrédules eussent-ils fait quelque bien , ce que nous
 n'avons garde de penser , ce bien passager égaleroit-il la
 honte durable dont les effets funestes de leurs écrits ont
 couvert de familles honnêtes , & les chagrins terribles dont
 elles ont été accablées ?



PHARISIENS.

Justice des reproches que JESUS-CHRIST leur faisoit.

M. de V. veut excuser la scélératesse de la condamnation de JESUS-CHRIST faite à l'instigation des Prêtres , parce que le Sauveur usant des droits de son ministère divin , les appelloit *rares de vipères , hypocrites , sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi vous (dit-il dans son sermon du Rabin Akib) alloit continuellement par les rues de Rome appeler le Pape & les Cardinaux *vipères & sépulcres*, le souffriroit-on ? mais la différence est très-grande ; tâchons de la faire sentir.

La corruption extraordinaire du Peuple Juif , & les précautions de la sagesse de Dieu pour sa conversion , peuvent servir de clef pour rendre raison de la dureté salutaire avec laquelle JESUS-CHRIST parloit quelquefois aux Juifs & aux Pharisiens , guides infidèles de ce Peuple. On seroit moins surpris en effet de voir celui qui étoit la douceur même s'exprimer quelquefois en termes si rudes & en apparence si outrageans, si l'on faisoit réflexion qu'il s'agissoit de frapper les derniers coups. Il n'y avoit plus rien à ménager avec un Peuple , qui avoit abusé de tous les soins & de toutes les précautions de la bonté de Dieu pour sa conversion.

I. Ils avoient les oracles des Prophètes , où étoient marqués tous les caractères du Messie , & ils ne contestoient pas même que la plupart de ces caractères convinssent à JESUS-CHRIST.

II. Le Précurseur étoit venu avec l'esprit & le caractère marqués par les mêmes oracles. Il leur avoit prêché la pénitence & leur avoit annoncé l'arrivée prochaine du Messie.

III. JESUS vint dans le temps où ils faisoient profession d'attendre le Messie & avec tous les caractères extérieurs

& intérieurs, sous lesquels il avoit été désigné. Il rejettent également le Ministre & le Maître, & ils font de l'un & de l'autre l'objet de leurs calomnies. Certainement bien loin d'être surpris de la force & de la sévérité avec laquelle JESUS-CHRIST parloit à un Peuple ainsi disposé & aux corrupteurs de ce Peuple, on trouvera au contraire dans ce langage plus de bonté que d'indignation.

Les changemens arrivés dans les mœurs du Peuple Juif, venoient en partie des Pharisiens, qui les animoient contre le Sauveur envoyé pour l'instruire. Ils avoient étouffé la loi sous une foule de pratiques superstitieuses, qu'il est nécessaire de faire connoître pour justifier les reproches de JESUS-CHRIST. Les principales étoient: I. Leurs fréquentes & scrupuleuses ablutions. Il n'y a rien que de fort ordinaire & de fort raisonnable à se laver les mains avant le repas. Mais les Pharisiens en faisoient un devoir religieux, & en regardoient la négligence comme un crime capital.

II. Leurs longues prières qu'ils affectoient de faire dans des lieux publics, pour en imposer au Peuple.

III. Ils se croyoient souillés par le commerce ou l'attouchement de ce qu'ils appelloient les pécheurs. C'est un des devoirs de la piété de témoigner une sainte horreur pour le vice; la prudence chrétienne veut aussi qu'on évite, autant qu'il se peut, le commerce des méchans. Mais ce que JESUS-CHRIST blâmoit dans cette aversion, c'est qu'elle partoît d'un mépris superbe & cruel pour le commun des hommes, & de la haute opinion qu'ils avoient de leur propre sainteté.

IV. Leurs jeûnes fréquens. On ne disconvient pas que le jeûne ne soit une aide à la piété, & une marque d'humiliation agréable à Dieu, quand elle part d'un cœur en effet humilié. Mais le Pharisien en perdoit tout le fruit par son ostentation. Il changeoit l'idée qu'on doit avoir du jeûne, en prenant pour la vertu même, ce qui n'est qu'un secours pour la pratique de la vertu. C'est comme si un enfant tiroit vanité de ce qu'il a besoin qu'on le porte, ou, un vieillard de ce qu'il ne sauroit marcher sans appui.

V. Leur affectation à payer la dixme des moindres choses & au de-là de ce qu'exigeoit la Loi. JESUS-CHRIST

ne les blâme pas de ce qu'ils remplissoient ce devoir que la loi ordonnoit , mais de ce qu'il sembloit qu'ils prétendissent compenser par cette exactitude l'omission & la violation des devoirs les plus essentiels.

VI. Une observation si scrupuleuse du sabbat , qu'ils n'auroient pas voulu qu'on se garantît de la faim ce jour là en froissant des épis de blé , ou qu'on soulageât un malade.

VII. Ils portoient des Phylactères plus larges & de plus longues franges que les autres. Ces Phylactères étoient des bandes de parchemin , où étoient écrits une trentaine de passages tirés de *l'Exode* & du *Deuteronome* , & que les Juifs portoient au bras gauche & à la tête en souvenir de la Loi. Ces dehors de Religion & de piété des Pharisiens leur avoient tellement gagné la confiance & l'affection du Peuple , qu'ils en étoient absolument les maîtres.

Ces dispositions du Peuple en faveur des Pharisiens obligèrent les Grands à les ménager. Ainsi aimés du Peuple & redoutés des premiers de l'État , ils avoient un pouvoir d'autant plus dangereux , qu'ils avoient le cœur très-mauvais. On peut juger , par ce que nous avons dit d'après les Historiens , si les Anathêmes fréquens , que JESUS-CHRIST a lancés contre eux , & les portraits qu'il en fait sont trop chargés & s'il a tort de les représenter comme des monstres d'orgueil , des hypocrites qui sous le voile de la sainteté cachaient les âmes les plus noires , & des impies qui anéantissoient la loi de Dieu par leurs traditions. Étoit-il possible que JESUS-CHRIST remplît sa divine mission sans obstacle avec des hommes d'un tel caractère ? Et doit-on être étonné que la vue des maux qu'ils faisoient & des biens qu'ils empêchoient , ait excité le zèle de l'Homme-Dieu ?





P H I L O S O P H E.

*Examen du portrait que M. de V. fait du
Philosophe.*

LE Philosophe, tel que le peint M. de V., est un homme admirable. Il enseigne la morale & il la pratique, mais comment le prouve-t-il ? Par l'exemple d'un homme qui vivoit il y a deux mille ans ; par celui de *Confucius* ; mais pour un Philosophe sage & modéré, tel que celui-là, combien en trouve-t-on de libertins, de débauchés, de séditieux & de sujets rebelles.

Voici quelques exemples, sur lesquels M. de V. auroit pu dire un mot dans son article *Philosophe*. Sous *Vespasien*, *Helvidius* le Stoïcien, & *Démétrius* le Cynique soulevoient le Peuple contre ce Prince, qui fut obligé de faire mourir le premier & d'exiler l'autre. Sous *Domitien*, *Apollone* de Tyane, Philosophe Pythagoricien ou Stoïcien, suscitoit de tout son pouvoir, des ennemis à l'Empereur. Sous *Marc-Aurèle* les Philosophes animoient le Gouvernement à persécuter les Chrétiens ; & ce fut alors que *Crescent* fit périr saint *Justin*. Ces gens-là, (les Philosophes,) dit M. de *Tillemont*, faisoient gloire de ne respecter pas même les dignités les plus éminentes, mais de crier & d'aboyer contre tout le monde.

Etoit-ce encore des esprits bien pacifiques que *Critias* & *Alcibiade*, deux des premiers disciples de *Socrate* ? L'un, dit *Xénophon*, étoit le plus avare & le plus violent ; l'autre le plus entreprenant & le plus impétueux de tous les hommes.

On feroit assurément un très-gros Livre des querelles, des fripponneries, des violences de ceux qui prirent en divers temps le nom de Philosophe & qui cachèrent leurs vices & leur inutilité sous le manteau de la sagesse. On n'oublieroit ni *Diogène*, qui mordoit quand on n'avoit rien à lui donner ; ni *Sénèque*, qui écrivit une satyre contre

son Prince , & qui de plus fut concussionnaire & usurier en prêchant le mépris des richesses ; ni ces Philosophes dont parle *Tatien* , lesquels se haïssoient les uns les autres , se déchiroient mutuellement , s'arrachotent les postes de faveur , &c. Nous ne parlons point du libertinage des mœurs , qui feroit un chapitre très-long dans l'histoire de ces graves personnages.

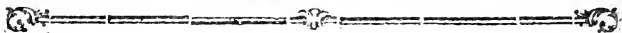
Si M. de V. prend uniquement pour Philosophes les Athées , les Déistes , les Épicuriens , les Spinosistes , les Matérialistes , &c ; pronvera-t-il que tous ces Impies ont eu de la modération , de la tranquillité , des inclinations vertueuses ? D'abord il faudroit retrancher du catalogue un *Timon* le Pyrrhonien , qui calomnioit les gens sans scrupule ; un *Lucien* , qui étendoit ses satyres jusqu'aux Dieux ; un *Toland* , qui ne cherchoit qu'à brouiller & à s'envelopper dans les disputes ; un *Vanini* , qui soulevoit les esprits par des paradoxes , & qui d'ailleurs étoit ou scélérat par les mœurs , &c.

D'ailleurs n'est-ce pas être un mal-honnête homme & un mauvais Citoyen , que de répandre une doctrine qui détruit la Religion , les Loix , la subordination ? Quand *Diagoras* nia l'existence de la Divinité , ne le regarda-t-on pas comme une peste publique ? En Angleterre même , n'a-t-on pas recherché & poursuivi comme des séditieux , ce *Toland* sans probité , comme dit *Collins* , & ce *Wolston* , qui inondoit le Public de papiers contre JESUS-CHRIST , &c. ? Et combien de querelles les systèmes d'*Épicure* , de *Spinoza* , & de tous nos Incrédules modernes n'ont-ils point causées ? Enfin quand il se seroit trouvé quelques Impies irréprochables dans leur conduite , bons Sujets , bons Citoyens , qu'est-ce que cela prouveroit ? Le Christianisme n'a-t-il pas produit un nombre infiniment plus grand d'hommes plus vertueux , plus tranquilles , plus utiles à la Société , que ne peuvent l'être les Philosophes même les plus sages ? Les Incrédules font encore une poignée de gens & ils ne couvrent pas encore le globe , comme ils se l'imaginent avec leur modestie ordinaire. Il faudroit supposer leur Nation aussi répandue , aussi nombreuse que l'est celle des Chrétiens. On estimeroit alors au juste quelle seroit la face du monde

avec une doctrine , qui ne laisse ni crainte , ni espérance ; ni vrais principes sur le bien & le mal. Le résultat de cet examen ne seroit certainement pas à l'avantage de la Philosophie.

Nous n'incidenterons pas sur les autres points de l'article *Philosophe*. On y fait une belle apologie de *Bayle*, pour laquelle nous renvoyons à son Article. On peut voir sur les autres objets , les articles INCRÉDULITÉ, ESPRITS-FORTS, &c.

Que faut-il aujourd'hui pour avoir le nom de Philosophe ? l'impiété de *Diagoras* & l'effronterie de *Diogene*. Qui-conque se croit sage & le dit est sûr de le persuader. Il faut seulement qu'il trouve mauvais ce qu'on avoit cru bon jusqu'à présent ; qu'il fronde les vérités anciennes pour y substituer des paradoxes nouveaux ou rajeunis ; qu'il annonce comme des découvertes des idées triviales parées du vernis Philosophique, &c. A coup sûr un tel homme , avec quelques femmes & quelques sots , auroit bientôt autant de réputation que les *** ou les *** &c. &c.



P I E R R E.

Examen de cet Article.

C'E n'est pas d'aujourd'hui que M. de V. a déclamé contre les Papes. Qu'on lise les premières éditions de sa *Henriade* , on y trouvera les premiers fruits de sa colere contre les Pontifes Romains ; qu'on ouvre ses *Annales de l'Empire* , on y verra ce qui suit sur le Pape *Pie V.* , canonisé il y a environ quarante ans. » *Pie V.* (*Ghisleri* Dominicain) 1566. » On lui reprocha d'avoir donné trop de dignités à *Jacques Buon-Compagno* , son bâtard (*) en faveur duquel il ne » démembra pourtant pas l'Etat Ecclésiastique , comme » ses Prédécesseurs. »

(*) Cette calomnie est répétée dans le *Catéchisme d'un honnête-homme* par M. de V. : catéchisme qui certainement n'est pas celui d'un Chrétien. Comment un homme un peu instruit peut-il tomber dans des erreurs si graves ?

Consultez tous les Historiens , & ils déposeront tous contre le calomniateur. Vous trouverez partout l'éloge des vertus de ce Pontife, de sa tempérance , de ses travaux , de son zèle , de son assiduité à la prière. Il procuroit aux pauvres des secours abondans, leur lavoit les pieds , embrassoit les Léproux , les exhortoit à la patience. Il chérissoit les Savans , & les élevoit aux dignités ; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils joignoient la piété à la science. Un tel Pape pouvoit-il avoir des bâtards ?

Après un mensonge si noir & si affreux, il est inutile de répondre aux blasphêmes calomnieux , dont cet article *Pierre* est rempli. L'Auteur ne veut pas que saint *Pierre* ait été à Rome ; mais il est certain par toute l'antiquité qu'il est venu dans cette Ville , & qu'il y a souffert le martyre. C'est un point qu'une infinité de Controversistes ont traité , & sur lequel on ne revient plus. Il est très-faux qu'on n'ait aucune preuve des voyages du Prince des Apôtres ; on a toute la Tradition » Nous avons, dit l'Auteur , une lettre » sous son nom , dans laquelle il dit qu'il est à Babylone ; » des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone » on devoit entendre Rome. Ainsi supposé qu'il l'eût datée » de Rome , on auroit pu conclure que la lettre auroit » été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles » conséquences , & c'est ainsi que le monde a été gouverné. » Ne diroit-on pas , en lisant cette plaisanterie , qu'on n'a d'autre raison de croire que saint *Pierre* a été à Rome que la lettre datée de Babylone ? mais encore une fois tous les anciens Pères sont d'accord , qu'il gouverna quelque temps l'Eglise de Rome & qu'il la consacra par son martyre.

Il est certain par l'Ecriture que saint *Pierre* étoit le premier des Apôtres Saint *Matthieu* le marque précisément dans le chapitre 10 de son Evangile. Voici, dit-il, le nom des douze Apôtres ; le premier est *Simon* , appelé *Pierre*. Tous les Apôtres étoient égaux en puissance , comme saint *Cyprien* & saint *Jérôme* le disent ; mais il en faut excepter la primauté qui appartenoit à saint *Pierre*.

Cette primauté dans l'Eglise a passé à l'Evêque de la Ville de Rome , dont l'Eglise étoit fondée par saint *Pierre*.

Tous les anciens l'ont reconnu pour la première Eglise du monde, & les Grecs ne lui contestent pas ce rang d'honneur. Car quoiqu'ils aient voulu égaler l'Eglise & l'Evêque de Constantinople à l'Evêque & à l'Eglise de Rome, dans les privilèges & prérogatives, ils reconnoissent néanmoins la primauté de l'Evêque de Rome.

Quant à la personne de Pierre, dit M. de V., il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite. On lui a souvent résisté en face, à lui & à ses Successeurs. Mais premièrement plusieurs Savans ont prétendu que le Céphas auquel saint Paul résista, n'étoit pas saint Pierre, mais un des soixante-douze disciples, & ce sentiment est encore soutenu aujourd'hui par quelques Théologiens. Saint Clément d'Alexandrie, Dorothee, quelques personnes du temps de saint Jérôme, l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, & quelques autres Commentateurs plus récents, ont été de ce sentiment. En second lieu, quand ce Céphas auroit été saint Pierre, ce n'est pas une raison pour l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* d'insulter à la mémoire de ce saint Apôtre. Il n'y a que la vertu qui soit en droit de représenter à la vertu.

Cet Ecrivain téméraire l'outrage à l'occasion d'*Ananias*, Juif des premiers convertis. Cet *Ananias* eut la hardiesse de mentir au Saint-Esprit, & de vouloir tromper saint Pierre, sur le prix & la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme *Saphire* qui avoit eu part à son crime. C'étoit Dieu lui-même qui les punissoit par le ministère de saint Pierre, & qui dans la première prédication de sa loi, vouloit donner cet exemple de terreur à ceux qui seroient tentés de la transgresser. Est-ce à une chétive Créature à demander compte au Créateur ?

Quant aux injures & aux médisances que l'Auteur s'est permis à l'égard de certains Papes, qui ont souillé le Trône saint qu'ils occupoient, on ne prétend pas les justifier. Mais il est un style modéré & sage, qui garde le respect dû aux Puissances, sans altérer celui qu'on doit à la vérité. On ne veut point anéantir certains faits; mais il ne faut pas les citer à tout propos & hors de propos. Si on en fait mention, on doit en parler en historien & non en satyrique; on

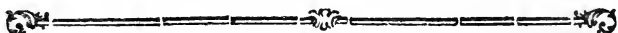
doit raconter simplement les faits , & se garder de les aggraver par des circonstances exagérées & par des réflexions mordantes. Une attention qu'un Chrétien & un Catholique doivent sur-tout avoir, c'est de n'imputer le blâme qu'aux personnes & non au saint Siège , & à l'Eglise. On doit y voir la foiblesse de l'homme & non celle de la Providence , comme si Dieu avoit abandonné son ouvrage. Enfin , pour être parfaitement équitable il faut , en racontant les travers & les crimes , présenter les traits de zèle & de vertu. Si M. de V. avoit suivi ces règles , son article *Pierre* , au lieu d'être une invective atroce , auroit été un tableau édifiant. On auroit vu des Papes Martyrs , Confesseurs , & en assez grand nombre , au lieu de quatre ou cinq empoisonneurs & meurtriers , dont on a exagéré les forfaits , & dont les crimes sont couverts par les vertus des autres.

Quand on reproche à l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ses excès contre les Papes , il répond qu'il n'est pas leur ennemi , puisque quelques Pontifes Romains lui ont accordé des graces. Nous savons en effet qu'on lui a envoyé autrefois des médailles de Rome , comme les anciens Romains sacrifioient à la fièvre ; mais il n'en est que plus coupable en calomniant les successeurs de saint Pierre. Il manque à l'équité & à la reconnoissance. *Arétin* se taisoit au moins quand on le gratifioit de quelque chaîne d'or. M. de V. auroit dû se rappeler ce qu'il dit dans les premières éditions de son *Histoire Universelle*. » Nous avons vu des » Pontifes pieux & justes. Mais il n'est pas extraordinaire » que la longue querelle des Empereurs & des Papes , la » lutte opiniâtre de la liberté de Rome contre les Césars de » l'Allemagne & contre les Pontifes Romains , les Schismes , » & enfin le grand Schisme d'Occident , n'aient pas permis » à des Papes élus dans le trouble d'exercer des vertus » que des temps paisibles leur auroient inspirées ? La corruption des mœurs pouvoit-elle ne pas s'étendre jusqu'à » eux ? Tout homme est formé par son siècle ; bien peu » s'élèvent au dessus des mœurs du temps. Les attentats » presque nécessaires dans lesquels plusieurs Papes furent » entraînés , leurs scandales autorisés par un exemple général , ne peuvent pas être ensevelis dans l'oubli. A quoi

» sert la peinture de leurs vices & de leurs défaits ? A
 » faire voir combien Rome est heureuse depuis que la dé-
 » cence & la tranquillité y regnent. Les malheurs ,
 » les foibleſſes , les crimes de quelques Pontifes ne font pas
 » plus de tort à la Religion dans les eſprits ſages , que les
 » infortunes & les vices d'un Souverain légitime n'ébran-
 » lent ſes droits au Trône. »

Cela étant , pourquoi M. de V. ſe plaît-il à tracer des
 tableaux ſcandaleux ? pourquoi contredit-il toujours ſes ma-
 ximes par des actions ? Pourquoi ne profite-t-il pas de l'avis
 qu'il a donné au ſacriſtain *Norberg*, Aumônier Lutherien de
Charles XII ? » Il faut ſavoir diſtinguer le Pontife du Sou-
 » verain ; il faut ſavoir eſtimer beaucoup de Papes quoi-
 » qu'on ſoit né à Stokolm. Il faut ſe ſouvenir de ce que di-
 » ſoit le grand Côme de *Médicis* qu'on ne gouverne point
 » des États avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun
 » parti & dépouiller tout eſprit de parti quand on écrit
 » l'Histoire. »

PRÊTRES ; voyez MINISTRES , ABBÉ.



PIÉTISTES.

Apologie de la dévotion.

C'est ſous ce nom ridicule que nos *Philophiſtes* dési-
 gnant les gens de bien & ce qu'ils appellent autrement les
 Dévots. Mais leurs préjugés contre la Dévotion (nous
 entendons la véritable) ſont bien injuſtes. La ſolide piété
 a pour fondement eſſentiel la fidélité aux préceptes de la
 loi naturelle ; aux devoirs de la Religion & de ſon état.
 Équité , probité , charité , amour de la Patrie , ſoumiſſion
 au Souverain , zèle pour le bien de la Société , tout y eſt
 renfermé. Un Dévot eſt eſſentiellement Citoyen parfait.
 Mais quoique la Religion propoſe des devoirs extérieurs
 envers Dieu & envers les hommes , elle conſiſte ſur-tout
 dans le cœur. L'amour qui nous unit au Souverain Être ,
 qui nous fait accomplir toutes ſes loix , méditer ſes bienfaits ,
 contempler

contempler ses perfections , desirer & attendre ses promesses , voilà ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. Tel étoit déjà l'esprit de la loi ancienne.

Moyse , David , Isaïe , Jérémie , Daniel , Judith , Esther , &c. nous présentent une noble image des vrais adorateurs. Leur piété douce & sublime consistoit dans un cœur pénitent , intérieur , réfléchi , dans un recueillement profond & inaltérable plus que dans les pratiques du culte ; & telle est la piété Chrétienne. Quel Philosophe oseroit refuser son suffrage à des sentimens si conformes à la raison , & même si élevés au dessus de la plus pure raison ? On dira sans doute , qu'un portrait si beau est imaginaire ; non , il est exactement vrai. Pour en juger , n'examinons ni les censures injurieuses du siècle , ni la conduite de plusieurs qui usurpent le nom de Dévots , mais seulement l'esprit , les règles de la piété. L'Evangile en est la source primitive & immuable.

Si tout ce que propose aux hommes la Religion dans sa perfection , est l'objet des railleries de M. de V. , il peut railler les plus grands génies , qui depuis dix-huit siècles ont paru dans le monde. La piété solide n'est point l'invention de quelques Docteurs ignorans , ou de quelques Religieuses désœuvrées ; elle date depuis la naissance de l'Eglise ; elle est exprimée dans les écrits des Docteurs des premiers siècles. En prouvant avec une vaste & profonde érudition les dogmes de la Religion Chrétienne , ils nous ont transmis des règles de morale aussi relevées , que celles dont on voudroit railler aujourd'hui l'illusion prétendue. Dès le second siècle , saint *Clément* dans son *Pédagogue* & son *Gnostique* , nous fait un portrait d'un parfait Chrétien , que l'Auteur prendroit pour le pinceau d'une imagination dérangée , s'il étoit dans un Livre mystique de nos jours ; tant il est vrai que le fond de la Religion Chrétienne a toujours été la vie intérieure & unie à Dieu ! Il n'est pas étonnant qu'un Philosophe qui n'est versé que dans la Littérature , ignore ce genre d'écrits ; mais ils n'en sont pas moins chers , ni moins utiles aux gens de bien. Si M. de V. les avoit lus , ils lui auroient appris qu'il ne faut pas discuter des matières qu'on ignore , ni défigurer un sentiment & le proposer sous une face ridicule , afin de le combattre. Il faut craindre le

sort de ce héros de la chevalerie errante qui se battoit contre des géans que son imagination extravagante tiroit du néant.



P L A G I A I R E S.

Tous les Ecrivains impies le sont.

Nos Auteurs incrédules se copient sans cesse ; tous leurs habits sont de la fripperie. Le *Dictionnaire Philosophique* n'est que la centième répétition de ce qu'on trouve dans les écrits impies qui avoient précédé ce téméraire rédacteur Si on a cru d'abord y trouver quelque chose de nouveau , on a été bien détrompé , quand on a vu paroître l'*examen des Apologistes de la Religion Chrétienne* & d'autres manuscrits qu'on auroit dû laisser dans les cabinets où ils pourrissoient. Voyez l'*Evangile de la raison* ou , pour mieux dire , l'*Evangile de la sottise*. De cinq brochures qui composent cet infame recueil , il n'y en a pas une où l'on ne répète ce que l'on avoit déjà dit dans les autres. On a reproduit ces infamies sous le titre de *Recueil nécessaire* ; on fait tous les jours des fraudes impies dans ce goût là. Ces fastidieuses répétitions , ces brigandages typographiques si déshonorans ont tellement lassé les incrudules-mêmes , qu'ils ne veulent plus de ces énormités de crainte d'acheter ce qu'ils avoient déjà.

Mais comme les accusations ne doivent pas être générales & qu'il faut prouver ce qu'on avance , citons quelques morceaux qui prouvent que les Philosophes modernes ne sont que d'éternels perroquets. Prenons pour exemple le *Naturalisme*. Voyons d'abord ce qu'en a dit M. de V. qui ne reconnoît que cette loi , à l'exclusion de toute autre révélee & par conséquent de tout le culte.

Non , Dieu nous a créés , Dieu veut nous sauver tous.

Par-tout il nous instruit , par-tout il parle à nous :

Il grave en tous les cœurs la loi de la nature ,

Seule à jamais la même , & seule toujours pure.

*Sur cette loi sans doute il juge les Païens ;
Et si leur cœur fut juste , ils ont été , Chrétiens.
Qu'on soit juste , il suffit : le reste est arbitraire. . . .*

Et après avoir déclamé , sans aucune distinction , contre tous les cultes :

*Chacun vante sa foi , ses saints & ses miracles ;
Le sang de ses Martyrs , la voix de ses oracles.*

Il croit avoir trouvé la source de cet abus.

*C'est que de la nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des loix.*

Voyons cette fausse Doctrine dans les *Lettres Persanes*.

» Que penses-tu des Chrétiens ? . . . Parce qu'ils n'ont
» pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans
» leur pays , crois-tu qu'ils soient condamnés à des châti-
» mens éternels , & que Dieu les punisse pour ne pas avoir
» pratiqué une Religion qu'il ne leur a pas fait connoi-
» tre ? (Lettre 33.) »

» Seigneur , je n'entends rien dans les disputes qu'on
» fait sans cesse sur votre sujet : je voudrois vous servir
» selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte ,
» veut que je vous serve à la sienne. (Et après
» des traits ironiques sur les différens cultes) Je ne puis
» remuer la tête , que je ne sois menacé de vous offenser ;
» cependant je voudrois vous plaire , je ne fais si je me
» trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y
» parvenir , est de vivre en bon Citoyen dans la Société
» où vous m'avez fait naître , & en bon père dans la fa-
» mille que vous m'avez donné. (Lettre 44.) »

On voit encore le même dessein sous le portrait infidieux des *Troglodites* & des *Guébres*.

Les *Lettres Turques* , sous le roman de *Felime* & *Abberamen* , renferment une sorte de colère contre tout culte révélé. La suffisance de la loi naturelle y est clairement établie : la loi au reste expliquée à la manière des Philosophes , où la volonté est comptée parmi les vertus. Et après le refus d'embrasser une Religion qui damne bien les Musulmans.

» Dieu, (dit la Musulmane ,) a créé tous les hommes ; il
 » est juste , bon & miséricordieux. Suivons les loix de cette
 » raison commune à toutes les nations , & qu'il leur a
 » données comme un flambeau pour les guider & les éclai-
 » rer dans les voies de l'équité & de la justice : servons-
 » nous-en dans la recherche du culte le plus conforme à
 » sa grandeur & à sa sainteté , & espérons tout de sa Pro-
 » vidence. »

Les *Lettres Juives* , en paroissant respecter la loi de *Moyse* , n'ont d'autre but que d'insinuer la loi naturelle , comme formant toute la Religion.

» Tout ce qu'on appelle ici esprits-forts , gens du bel
 » air , femmes du monde , n'exercent la Religion Naza-
 » réenne , que dans l'extérieur ; au fond du cœur , il en est
 » très-peu qui en soient persuadés. Ils se contentent de
 » croire un Dieu. Plusieurs pensent que l'ame est immor-
 » telle : beaucoup d'autres , ainsi que les Saducéens , sou-
 » tiennent qu'elle est sujette à la mort. Je regarde ces der-
 » niers comme des gens dans l'erreur : quant aux premiers ,
 » je ne fais si nous pouvons leur refuser le titre de Juifs.
 » Ils croient un Dieu qui a créé l'univers , qui récompense
 » les bons & punit les méchans. Que croyons-nous davan-
 » tage ? N'est-ce pas là toute notre Religion , excepté certaines
 » cérémonies que nos Docteurs & nos Prêtres nous ont
 » ordonnées ? Mais les cérémonies ne sont pas indispen-
 » sablement nécessaires : il me sera aisé de t'en donner des
 » preuves convaincantes. (*Lettres Juives* , Lettre 5.)

» *Quæ tibi vis fieri ; facias. Hæc summula legis.* Voilà
 » notre Religion , tous les préceptes en sont compris dans
 » ce peu de mots. Tout ce que nos Rabins y ont ajouté de
 » plus , peut être regardé , si l'on veut , comme inutile &
 » superflu. (Lettre 124.)

» Je pense qu'on peut regarder tous les hommes comme
 » formant en quelque manière une seule & simple Reli-
 » gion , puisqu'ils adorent tous la même divinité , & ne
 » diffèrent entr'eux que par le culte & les cérémonies.

Les *Lettres Péruviennes* mettent la même Doctrine dans la bouche de *Zilia*. Personne n'ignore le dérèglement & la cruauté des superstitions Mexicaines ; voilà cependant

cette loi prétendue naturelle , qu'elle préfère à la Religion Chrétienne.

» O mon cher *Asa* , que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du soleil.

» Peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher ; si elle étoit juste , que je plaindrois cette nation !
» La nôtre plus favorisée de la nature chérit le bien par ses propres attraits. »

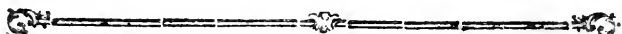
Le Livre intitulé la *Religion essentielle* est composé tout entier , pour prouver par une foule de raisonnemens faux , abstraits , inintelligibles , que le culte ne sert à rien , que la Religion consiste uniquement dans l'hommage du cœur ; hommage qu'il forme & restreint à son gré.

Le Livre des *mœurs* prétend que le culte extérieur fut l'altération & la décadence du vrai culte. » Le culte saint & dégagé des sens ne subsista pas long-temps dans toute sa pureté ; on y joignit des pratiques extérieures & des cérémonies , & ce fut-là l'époque de sa décadence. »

Inutilement multiplieroit-on les extraits ; il en résulte que dès qu'un Ecrivain téméraire a avancé une erreur , cent autres Ecrivains la reproduisent dans leurs livres , souvent dans les mêmes termes. On met en vers ce qui étoit en prose , & on traduit en prose ce qui étoit en vers. C'est ce qu'a prouvé , par rapport au célèbre J. J. *Roussseau* , l'Auteur qui a recueilli ses *plagiats sur l'éducation* en un vol. in-12. On formeroit un beaucoup plus gros livre des larcins littéraires de M. de V. ; mais il suffit de l'avoir prouvé par quelques échantillons. Il avoue lui-même dans la Préface de son *Dictionnaire Philosophique* , qu'il n'a pas fait difficulté de copier des pages entières , lorsqu'elles ont été nécessaires à sa collection ; & s'il ne l'avoit pas avoué , les Lecteurs s'en seroient assez apperçus.

On pardonne à un bon médecin d'aller chercher ses plantes dans les jardins de ses concitoyens ; mais on ne pardonne pas à un empoisonneur d'y aller prendre ses herbes empestées. C'est ce que font tous les Auteurs incrédules. Ils empruntent non-seulement de ceux qui pensent comme eux ; mais ils ont encore recours à ceux qui ont une façon

de penser diamétralement opposée. Et on en connoit tel qui, pour composer de mauvais livres, n'a eu d'autre peine que de copier les objections qu'on avoit réfutées dans de bons.



P R A D E S.

Histoire de sa These.

LA These que l'Abbé de *Prades* soutint le dix-huit Novembre 1751, a trop fait de bruit, pour que nous ne lui donnions pas une place dans cet Ouvrage. Cet Auteur né à Castel-Sarrafon, dans le Diocèse de Montauban, fit ses premières études en Province. Il passa ensuite à Paris, où il demeura dans plusieurs Séminaires, entr'autres dans celui de saint *Sulpice*. Sa réputation n'y étoit pas brillante; il n'aimoit pas la Théologie scholastique, ni l'argumentation, paroissant plus propre aux fleurs des Belles-Lettres qu'aux fruits des sciences sacrées.

L'Abbé de *Prades* avoit soutenu la Sorbonique & la mineure sans se distinguer. Enfin sa These le tira de la foule, mais ce fut d'une manière bien funeste pour la Religion. Cette singulière These étoit pleine de propositions dangereuses, sur l'essence de l'ame, qu'on rapprochoit de la matière; sur les notions du bien & du mal moral qu'on confondoit; sur l'origine de la Société & de la Loi naturelle; sur la Religion surnaturelle; sur les marques de la véritable révélation; sur la certitude des faits historiques; sur la chronologie & l'économie mosaïque; sur la nature des miracles; enfin, sur la déférence due aux Pères de l'Eglise. On trouvoit un parallèle indécent des guérisons d'*Esculape*, & de celles de JESUS-CHRIST séparées des Prophéties.

Le Parlement sévit contre cette These, & sa vigilance éveilla celle de la Sorbonne; elle condamna la These & son Auteur dès le 27 Janvier 1752. Les dix propositions furent jugées plus ou moins répréhensibles, & condamnées comme telles, *In globo*; condamnation qui n'auroit pas été

la seule peine de l'Abbé de *Prades*, s'il étoit resté en France. Au commencement de l'orage élevé contre lui, il s'étoit retiré à Berlin, où le Roi de Prusse l'accueillit avec bonté. Un Canoniat de Breslaw fut le fruit de sa retraite.

L'Abbé de *Prades* fit d'abord une Apologie en trois parties, qui marquoit beaucoup d'emportement & d'obstination. Il y attaqua Jansénistes & Molinistes, & il montra finon une bonne Théologie, du moins toute l'amertume, qu'on reproche aux Théologiens hétérodoxes.

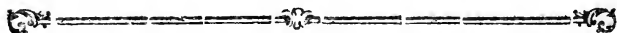
Dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, & songea à se reconcilier avec l'Eglise. L'Evêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Le Prélat zélé rendit à Sa Sainteté quelques conversations édifiantes, qu'il avoit eues avec l'Abbé de *Prades*. Il fit valoir les sentimens dont toutes ses lettres étoient remplies : sa soumission aveugle au saint Siége, dont il avoit ignoré la censure avant qu'il fit paroître son Apologie ; son courage à défendre la Religion Catholique, en présence de ses ennemis ; le bonheur qu'il avoit eu de la servir en différentes occasions, & les grands biens qu'il pourroit lui faire encore, s'il parvenoit à rentrer en grace avec Rome.

Benoît XIV. qui ne connoissoit l'Abbé de *Prades* que par sa condamnation, & pour avoir reçu de lui une lettre à laquelle il n'avoit pas jugé à propos de répondre, fut charmé de tout ce que mandoit l'Evêque de Breslaw. Il écrivit au Cardinal de *Tencin* pour le faire relever de ses censures. Ce Cardinal, Proviseur de Sorbonne, disposa cette Faculté à bien traiter l'Errant. On demanda de lui une rétractation ; & il la donna telle qu'elle lui fut envoyée de Rome.

Il s'y avoue coupable envers Dieu, envers l'Eglise Romaine, envers la Faculté, envers le Public, dont il a été le scandale ; envers lui-même, puisqu'il s'égaroit, & qu'il n'a pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée, & remercier JESUS-CHRIST de la grace que lui accorde son Vicaire en terre. La rétractation étoit du six Avril 1754, & il en envoya trois Exemplaires, l'un à la Faculté, l'autre à l'Evêque de Montauban, le troisième à l'Archevêque de

Paris. Le fruit de cette démarche fut le rétablissement dans ses degrés, qui lui fût accordé à la recommandation du Pape. Benoît XIV. se montra dans cette querelle, ce qu'il a toujours paru, doux, humain, compatissant, en un mot le véritable Père des fidèles. *Le Pêcheur qui se repent véritablement*, écrivoit-il au Cardinal de Tencin, *doit être reçu à bras ouverts.*

PRÉDICATION. (Apologie de la) Voyez l'article de BOSSUET.



P R E S S E.

De la liberté de la Presse.

L' A D M I R A T E U R.

P Ourquoi ne voulez-vous pas qu'on écrive en paix tout ce qu'on voudra ? l'homme que vous voudriez gêner, fait fleurir la librairie. Sa *collection complete in-8.*° a épuisé pendant dix ans quatre papeteries. Sa *rédaçtion générale in-4.*° en occupera dix. Que ferions-nous de nos chiffons, s'il n'y avoit pas de bons Ecrivains qui les fissent valoir ?

L E C E N S E U R.

Je n'ai prétendu gêner que les ennemis de la Religion & de l'État ; que les autres écrivent en paix. Rien de plus juste ; mais parce que vous serez embarrassé de vos chiffons, faudra-t-il permettre qu'on imprime tout impunément ?

L' A D M I R A T E U R.

Et pourquoi non ? l'État ne s'en trouveroit que mieux. Le talent de convertir de lambeaux de linge en de gros volumes de prose & de vers, fait circuler en France l'argent des étrangers ; & pour quelques pensées de nulle valeur ou de peu de valeur, nous avons des choses solides.

L E C E N S E U R.

Cet avantage est grand sans doute ; mais que vous le payez cher ! les mœurs se corrompent , la probité s'évanouit , & nos *Diagoras* ont produit plus d'un *Cartouche*.

L' A D M I R A T E U R.

Si cela est ainsi , je n'ai rien à dire. Mais si quelques Ecrivains gâtent l'esprit & le cœur , il faut les réprimer. Il ne faut pas empêcher nos Apothicaires de vendre du Quina , parce que quelques-uns de leurs Confrères auront débité du poison.

L E C E N S E U R.

Je ne veux pas non plus autre chose. Que la Librairie fleurisse , à la bonne heure , mais que ce ne soit pas aux dépens des mœurs. Je sais qu'il y a une multitude d'hommes employés à fabriquer du papier , à le charger de blanc & de noir , à le convertir en brochures. Il est juste qu'ils vivent. S'ils cultivoient la terre , ils seroient peut-être plus utiles à l'Etat ; mais enfin puisqu'ils ont une profession honnête , qu'ils la gardent. Mais quelqu'un d'eux mourra-t-il de faim , parce qu'on n'aura pas voulu permettre le débit ou l'impression d'une brochure impie d'une centaine de pages ? Non , le commerce Typographique n'en ira pas moins son train.

L' A D M I R A T E U R.

Vous voudriez donc qu'on réduisît la faculté de penser & la liberté d'écrire au seul utile , au seul honnête. Voilà un projet digne des premiers siècles du Christianisme ; mais ce projet resserrera bien le génie de nos Ecrivains modernes.

L E C E N S E U R.

Point du tout. *Fenelon*, *Boffuet*, *Boileau*, & tant d'autres Auteurs du dernier siècle, en ont-ils moins valu parce qu'ils ont renfermé leurs talens précisément dans les bornes, qui vous paroissent des entraves ?

L' A D M I R A T E U R.

Mais si nos Poètes du jour les avoient imités, aurions-nous tant de jolies bagatelles, la *Pucelle*, la *Chandelle d'Arras*, les *Contes de Guillaume Vadé*, le *Dictionnaire Philosophique* ?

L E C E N S E U R.

Nous serions à la vérité moins riches en pareils chefs-d'œuvre. Mais n'avoir que des trésors de cette espèce, c'est être dans l'indigence. Il vaut mieux avoir une fortune solide ; que de posséder des billets chimériques qui ruinent, ou qui font prendre celui qui les possède.

L' A D M I R A T E U R.

Nous n'avons vu encore aucun Auteur donner des scènes sur la Grève.

L E C E N S E U R.

Mais vous avez vu des Libraires ruinés pour avoir imprimé ou débité leurs infamies. Vous avez vu un jeune Gentilhomme, enivré de ce malheureux poison, mourir par la main du bourreau à Abbeville. Vous avez vu des Magistrats humains forcés par les excès multipliés de nos *Diogenes* à donner cet exemple terrible. Après un tel événement, dites-moi tant qu'il vous plaira que la liberté d'imprimer est le fondement de la cave ou de la cuisine d'un Auteur ou d'un Libraire ; je vous dirai qu'il vaudroit mieux que l'un & l'autre mangeassent du pain bis & bussent de l'eau, que de produire par le débit de leurs drogues des

catastrophes funestes. Croyez-moi , en attaquant le Ciel , on troublera toujours la terre.

L' A D M I R A T E U R.

La plupart de nos Ecrivains sont bien éloignés d'avoir cette idée. Ils vous disent froidement qu'un livre n'a jamais fait aucun mal. S'il ennuie , on ne le lit pas ; s'il amuse , cette diversion leur paroît nécessaire.

L E C E N S E U R.

On leur passeroit sans doute de procurer des amusemens à leurs concitoyens , s'ils ne cherchoient à amuser aux dépens du Gouvernement ou de la Religion.

L' A D M I R A T E U R.

Mais les idées viennent ; il faut bien les mettre sur le papier. Semblables à l'œuf , on ne peut l'empêcher d'éclore dès qu'une fois le poulet est formé.

L E C E N S E U R.

On écrase l'œuf qui renferme un germe empesté ; & si le coq nous fatigue par son chant , on le met hors d'état de chanter.

L' A D M I R A T E U R.

Voudriez-vous donc qu'on renfermât tous ceux qui chantent mal ?

L E C E N S E U R.

Non , mais bien tous ceux qui parlent trop haut sur tout ce qu'on doit respecter. Qu'on n'attente pas à leur vie ; qu'on n'ait point une intolérance sanguinaire ; mais qu'on se laisse conduire par cette tolérance sage qui enferme le Corrupteur , pour diminuer la corruption. Que dans la retraite où on les confine , on leur donne de bons bouillons pour rétablir leur cerveau ; mais qu'on leur refuse de l'encre , puisqu'ils ne s'en servent que pour écrire des sottises. Tel est

l'esprit ; telle est la façon de penser de nos plus sages Magistrats. Ils veulent de la liberté ; ils condamnent la licence. Ils ne sont point cruels ; ils sont justes , & il faut être intolérant soi-même pour les accuser d'intolérance.

L' A D M I R A T E U R.

Les Anglois sont plus indulgens.

L E C E N S E U R.

C'est un préjugé ; ils ont fait mourir en prison le détracteur des Miracles de JESUS-CHRIST, l'impie *Woolston* ; & je souhaite de tout mon cœur que ceux qui le copient en France, ne finissent pas comme lui.

P R O P H É T I E S.

§. I.

Notions préliminaires.

LES Prophéties ont toujours été le sceau divin , qui caractérise le dépôt des promesses , & le rendent authentique. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse voir tous les siècles , & prédire infailliblement les événemens , qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Ainsi , s'il y a chez un Peuple une suite de prédictions de l'avenir , antérieure aux événemens , & si ces événemens sont arrivés précisément comme l'ont dit les Prophetes , il est évident que Dieu a parlé à ce Peuple, & par ce Peuple , à tous les hommes.

Ces hommes célèbres , séparés des humains par une vie solitaire & austère , étoient consacrés à la méditation de la loi , à la prière & aux exercices de la piété. Dans le temps de désordre & de l'idolâtrie , ces hommes pleins de zèle , malgré les menaces & les persécutions des méchants , se disoient envoyés de Dieu : ils promettoient , ou menaçoient. Leurs paroles étoient conservées précisément , & les Juifs les ont transmises. Ils ajoutoient en preuve de leurs discours

des miracles éclatans ; ils annonçoient des événemens de toute espèce , proches ou éloignés. L'accomplissement qui arrivoit pendant la vie du Prophète , prouvoit sa mission , & confirmoit ses oracles pour l'avenir. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli , on en instruisoit les enfans. Ceux-ci , joignant au passé ce qui arrivoit de leurs jours , laissoient à leurs descendans un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit , & une espérance que tout le reste s'accompliroit de même. Leurs Livres étoient regardés comme divins. La preuve en étoit simple & sûre. On croyoit à l'avenir , parce qu'on voyoit le présent , & qu'on savoit le passé. Les Prophetes se disoient inspirés d'en haut , ils ne disoient que ce que le Seigneur leur faisoit connoître & leur ordonnoit de dire.

La lecture des Prophéties comparées avec l'histoire des Juifs , des Peuples voisins , & du monde entier , leur assure le dernier trait de divinité. Car on voit dans les Prophetes , les révolutions des Villes & des Empires annoncées dans toutes leurs circonstances. Les temps y sont marqués par les dates précises ; les lieux y sont désignés souvent par leurs noms , comme les personnes qui doivent agir.

§. I I.

Détails précis des Prophéties générales.

Nathan prédit à *David* les fléaux divers , dont le Seigneur va châtier son crime , comme *Sannuel* avoit annoncé au grand Prêtre *Héli* , la punition de ses enfans , & à *Saül* la perte de sa couronne , & son transport à *David*. Un autre prédit à *Salomon* & à son fils la division de son Royaume , & assure à *Jéroboam* le sceptre d'Israël.

Phacée , Roi d'Israël , & *Rasin* , Roi de Syrie , s'unissent pour détruire le Royaume de Juda. Ils assiègent Jérusalem , *Achas* en est effrayé. *Isaïe* annonce que le projet de ce Roi échouera , & qu'ils seront tous la proie du Roi d'Assyrie. En effet , ils levent le siège , & peu de temps après Damas & Samarie tombent entre les mains de *Téglatphalassar*. *Sennachérib* , sous le règne d'*Ézéchias* , vient avec une armée formidable assiéger Jérusalem. *Isaïe* avoit marqué la route ,

ses campemens , la défaite de ce Monarque , avant qu'il eut songé de sortir d'Assyrie. Jérusalem investie est aux abois , sans vivres & sans garnison. Le Prophete assure *Ezéchias* , qu'il n'a rien à craindre & que les assiégeans seront bientôt exterminés. La nuit suivante , cent quatre-vingt-cinq mille hommes périrent. Le Roi s'enfuit & est tué à son retour , comme *Isaïe* l'avoit prédit. Cet événement public attira au Temple des offrandes , & à *Ezéchias* des félicitations des Rois ses voisins.

Ezéchias montre ses trésors aux Ambassadeurs de Babylone. Dieu irrité du mouvement d'orgueil auquel il s'abandonnoit , lui fit dire par *Isaïe* , que toutes ces richesses seroient un jour transportées à Babylone ; & *Nabuchodonosor* l'exécuta à la lettre. Cette prédiction étant accomplie , pouvoit-on douter du retour de la captivité annoncée par le même Prophete , en nommant *Cyrus* pour Libérateur ?

Isaïe prédit aussi l'entière destruction de Babylone. Il nomme le destructeur de cette Ville si forte ; plusieurs siècles auparavant , il en publie le siège , & la manière dont elle fera prise ; la lâcheté & la fuite de la garnison , la frayeur du Roi , sa mort , l'extinction de sa famille & la cruauté qu'on exercera contre les habitans. Il déclare que cette Ville ne sera jamais rebâtie , qu'elle demeurera comme une cloaque , & une retraite affreuse d'oiseaux funestes & d'animaux carnaciers ; qu'elle sera semblable à Sodome & Gomorrhe. En effet , ses murs abandonnés devinrent un parc de bêtes , les murailles tombées firent changer le cours de l'Euphrate ; il n'y resta qu'une fange infecte. Tous les Auteurs profanes nous la dépeignent encore telle ; & à peine en voit-on quelque trace.

Joachim monte sur le trône ; *Jérémie* déclare , à lui ainsi qu'à la Reine , qu'ils seront emmenés captifs ; que le même sort attend *Sédécias* , malgré les assurances des faux Prophetes ; que *Sédécias* fera plus malheureux que *Joachim*. En effet , on tua ses enfans devant lui , & ensuite on lui creva les yeux.

Ezéchiel , chap. 30 , annonce l'extinction de la famille d'Egypte. Il n'y aura plus , dit le Seigneur , à l'avenir , de Prince qui soit du pays d'Egypte. En effet , la Royauté fut

envahie par *Nabuchodonosor* : l'Egypte devint Province des Perses ; ensuite des Macédoniens , des Romains , des Sarrasins , enfin , des Turcs.

Jérémie & *Ezéchiel* marquent & fixent les septante ans de la captivité des Juifs , & leur retour à Jérusalem , après quoi , disent-ils , le Seigneur punira à son tour le Royaume de Babylone & le donnera à *Cyrus*. Voyez dans *Ezéchiel* le détail du siège de Jérusalem , par *Nabuchodonosor* , & sa conquête de l'Egypte.

Daniel paroît raconter plutôt des faits , qu'annoncer des prédictions. Il voit dans la statue de *Nabuchodonosor* si variée dans sa composition , & sa chute , & les diverses Monarchies qui doivent se succéder les unes aux autres ; les Babyloniens , les Mèdes , les Perses , les Grecs , les Romains ; & ensuite l'Empire éternel du Messie remplissant toute la terre. Il voit dans le Belier , le Roi des Perses & des Mèdes ; dans le Bouc , celui des Grecs , *Alexandre* & la rapidité de ses conquêtes. Il voit *Xercès* , le quatrième successeur de *Cyrus* , assembler toutes ses forces contre la Grece ; les persécutions d'*Antiochus* contre les Juifs ; ses profanations dans le Temple , & les vengeances que Dieu en tirera. Dans ses Prophéties & mille autres , les faits sont si détaillés qu'elles ont paru des histoires composées après les événemens ; mais leurs dates , leurs monumens en montrent l'antiquité , la certitude , & la divinité.

§ III.

Objections des Incrédules.

I.^{re} OBJECTION. » Ce qu'on appelle Prophetes , n'étoient » que des rêveurs & des gens d'imagination , qui en dé- » bitant mille faussetés , disoient quelquefois vrai par ha- » zard. C'étoient des diseurs d'aventures , que la bile , le » fanatisme & l'enthousiasme agitoient d'une fureur , que » le peuple prenoit pour divine. »

RÉPONSE. On ne répond point aux injures. Si les Prophéties sont vraies , quelque part qu'y ait eu l'imagination , elle ne suffisoit pas pour percer dans l'avenir. Par exemple , *Isaïe* deux cens ans avant *Cyrus* , voit ce héros triomphant

de Babylone , & renvoyant les Juifs dans leur Patrie. *Daniel* voit les victoires d'*Alexandre* , & les impiétés d'*Antiochus*. La bile , l'enthousiasme vont-ils jusques-là ? Quant à l'obscurité des Prophéties , *Porphyre* & *Julien* les trouvoient si claires , qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après l'événement. Mais toute Prophétie doit être claire & obscure ; claire dans l'objet , pour les esprits droits ; voilée dans les termes & les circonstances , pour les méchans. Dieu parle & se manifeste comme il lui plaît. Est-ce par humeur que *Jérémie* , annonçant des malheurs à son Peuple , y joint les promesses & les assurances de leur délivrance future ? Enfin , qu'on nous montre une seule prédiction qui soit fausse.

II.^e OBJECTION. » Ces Prophéties prétendues n'étoient » que des conjectures hardies. »

RÉPONSE. Les conjectures ne sont fondées que sur des vraisemblances ; & ces vraisemblances n'instruisent ni de l'époque ni de l'événement , ni d'aucun détail. On conjecture , par exemple , ce que sera un enfant sur son caractère , la ruine d'un Royaume à cause du violement des loix , & des fondemens qui l'ont établi : mais les Prophetes annoncent , donnent les détails les mieux circonstanciés.

III.^e OBJECTION. » Ces Prophéties sont aussi équivoques » que les oracles des Païens. Si elles se sont accomplies , » elles ne le sont , de même , que les prédictions faites par » le démon. »

RÉPONSE. Les termes , dont se servent les Prophetes , sont naturels , simples & bien différens des oracles faux du Paganisme. Quelquefois ces Prophéties sont mêlées d'obscurité , dans ce qu'il n'est pas nécessaire de savoir , ou à cause de la majesté de l'objet dont elles parlent. Par exemple ; le double état de JESUS-CHRIST , Messie ; son règne spirituel ; imparfait ici bas & parfait dans le Ciel ; étant compris dans la Prophétie , ce double sens exige quelque attention. D'autres fois les Prophetes parlent sans liaison bien sensible , d'un Roi & aussi tôt du Messie & de l'Eglise future. Enfin de quelque manière qu'elles soient exprimées , elles ne peuvent venir que de Dieu. Leur principe , leur fin , leur objet est Dieu , & la Religion. Tout événement

ment, qui dépend de la détermination future, des causes libres, ne peut être connu ni prédit par les mauvais esprits; & il doit toujours avoir dans l'annonce un côté obscur trop circonstancié; on pourroit le voir d'avance & le détourner; par exemple, *Michée* dit: que le Messie naîtra à Bethléem. S'il eut raconté tout ce que firent les Mages, ce que les Juifs consultés répondirent, *Hérode* auroit vu trop clair & n'auroit pas rempli lui-même une autre Prophétie, sur le massacre des enfans de *Rachel*. Les événemens prédits sont comme les objets de la nature, toujours assez clairement présentés, quoiqu'inconnus, par quelques endroits.

IV^e. OBJECTION. » Les Juifs toujours superstitieux attribuoient tout à Dieu, s'ensuit-il que les Prophetes en fussent inspirés? »

RÉPONSE. S'ils n'étoient pas éclairés d'en haut, d'où leur venoit donc tant de lumières? Comment perçoient-ils dans le cahos de l'avenir? Certes, leur révélation ne pouvoit venir que de Dieu, qu'ils adoroient, au nom de qui ils parloient, & qui se faisoit sentir à eux, soit en songe, & en extase; soit par un langage intérieur & extérieur; car ils se montroient comme ses envoyés & ses organes. (Voyez la réponse à l'objection suivante.)

V^e. OBJECTION. » Qui donnoit à ces Prophetes leurs provisions pour être des Prophetes en titre & publiquement regardés comme tels? »

RÉPONSE. Dieu ne manqua jamais de leur donner une pleine conviction de la réalité de l'inspiration, & de l'importance du message dont il les honoroit; conviction si forte & si puissante, que le nouveau Prophete ne pouvoit pas y résister, témoin ce qu'en dit *Ezéchiel*: *L'esprit du Seigneur m'éleva & me ravit, & je m'en allai tout ennuyé dans mon esprit, parce que la main de l'Eternel s'étoit appesantie sur moi.* Il n'y a nulle apparence que des gens aussi bien élevés, aussi sages, aussi éclairés qu'étoient les Prophetes, se fussent volontairement chargés d'un emploi qui les exposoit aux plus grandes peines, & sûrement aux plus vives persécutions, s'ils n'y avoient pas été poussés irrésistiblement par une vocation céleste. *Ils ont*, dit un Apôtre en faisant la description des croix de leur ministère, *ils ont été*

éprouvés par des moqueries & par des coups , par des liens & par la prison ; ils ont été lapidés , ils ont été sciés , ils ont été mis à mort par le tranchant de l'épée. Quel ministère ! Où auroit-on trouvé des gens dans leur bon sens, qui eussent voulu braver tant de périls & un si cruel martyre pour en exercer les fonctions , s'ils n'avoient pas intérieurement été convaincus que Dieu les y appelloit ? A regarder donc les Prophetes , simplement comme des personnes qui n'étoient ni stupides , ni en démente , on ne peut refuser de croire qu'ils étoient sincères & droits dans le témoignage qu'ils se rendoient à eux-mêmes ; & que certainement ils ne se donnoient pour inspirés de Dieu que parce qu'ils croyoient l'être , & qu'ils avoient toutes les raisons possibles de le croire.

Mais qu'on examine après cela , quelle fut la Doctrine qu'ils prêcherent. Peut-on en trouver de plus excellente & de plus sublime , de plus digne du Dieu dont ils étoient les envoyés ? Avec quel courage n'élevèrent-ils point leur voix pour flétrir la superstition & l'idolâtrie ? Avec quelle force n'insistèrent-ils point sur la nécessité de sanctification , d'une piété intérieure & réelle ? Que peut-on dire de plus beau sur ce sujet que ces paroles de Michée ? *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel & me prosternerai-je devant le Dieu souverain ? Le préviendrai-je avec des holocaustes & avec des veaux d'un an ? L'Eternel prendra-t-il plaisir aux milliers de moutons , ou à dix mille torrens d'huile ? Donnerai-je mon premier né pour mon forfait , le fruit de mon ventre pour le péché de mon ame ? O homme ! il t'a déclaré ce qui est bon , & qu'est-ce que l'Eternel requiert de toi , sinon que tu fasses ce qui est droit , que tu aimes la bonté & marches en toute humilité devant ton Dieu ?* Peut-il rien y avoir de mieux assorti aux notions que la raison nous donne de la bonté de Dieu , que ces tendres invitations d'Ezéchiel à la repentance : *Je suis vivant , dit le Seigneur , l'Eternel ; je ne prends point plaisir à la mort du méchant , mais plutôt que le méchant se détourne de sa voie & qu'il vive. Détournez-vous , détournez-vous de votre méchante voie , & pourquoi mourrez-vous , Maison d'Israël ?* La gloire , les vertus du Maître du monde furent-elles jamais célébrées d'une manière plus noble & d'un ton plus

sublime que dans les cantiques de *David*? Qui témoigna jamais un intérêt plus vif, un zèle plus tendre pour l'honneur de la Religion que *Jérémie*?

S'il faut néanmoins des preuves plus directes encore de la divinité de leur mission, nous en appellerons ici à leurs prédictions mêmes. Quel autre que Dieu pouvoit leur dévoiler l'avenir, quelquefois même l'avenir le plus reculé, ainsi que le plus contingent? Dicté, par exemple, à un Prophète, trois cens soixante & un ans avant l'événement, qu'un Roi nommé *Josias*, détruiroit l'autel profane sur lequel *Jéroboam* sacrifioit dans Bethel; découvrir à *Elie* tous les malheurs qui devoient fondre sur la postérité de l'impie *Achab*; mettre *Isaïe* en état d'annoncer la gloire du grand *Cyrus*, en le nommant par son nom plus de deux cens ans avant qu'il fut né: quel autre que l'Être suprême pouvoit prédire qu'il rétablirait Jérusalem avec son temple, & préfigurer ses conquêtes dans un détail qui égale presque les descriptions que *Xénophon* en a tracées. Enfin pour nous renfermer dans un dernier exemple, non moins frappant que ceux qu'on vient de lire, quel autre que Dieu pouvoit révéler à *Daniel* ce célèbre oracle des LXX semaines qui réunit tant de traits si intéressans & si remarquables, & qui même, en le rapportant à *Antiochus-Epiphanès*, ainsi que *Josèphe* l'a prétendu, précéda l'événement de quatre cens dix-huit ans? Si dans l'accomplissement de toutes ces Prophéties l'incrédule ne reconnoît pas le doigt de Dieu & l'inspiration de son esprit, je ne fais ce qu'il faudra désormais pour le ramener.

VI. OBJECTION. » Mais les Prophéties étoient-elles
» réellement antérieures à l'événement? étoient-elles con-
» nues? les faisoit-on publiquement? »

RÉPONSE. Et qui peut en douter? Les Prophètes alloient trouver les Rois au milieu de leur Cour, leur parloient à la tête de leurs armées & devant de nombreuses assemblées. *Elie* avertit publiquement *Achab*, que, pendant plusieurs années, le Ciel seroit fermé. Tout *Israël* & les Royaumes voisins furent cette prédiction. Il avoit également dit que sa parole seule ouvrirait le Ciel, & il accomplit cette promesse en présence d'un peuple immense.

Qu'y avoit-il de plus éclatant que la nudité d'*Isaïe*, cet homme du sang royal, qui marcha dépouillé de ses vêtemens au milieu de Jérusalem, pour faire connoître que le Roi des Assyriens emmeneroit d'Egypte & d'Ethiopie une foule de captifs qu'il traîneroit ainsi nuds & dépouillés ? *Jérémie* portoit des chaînes à son cou, à la face du peuple Juif, pour représenter celles dont les Hébreux seroient chargés. (*)

Les Prophéties d'*Ezéchiel* étoient annoncées par des signes encore plus frappans. Tantôt il lui étoit ordonné de graver sur une brique le plan de Jérusalem, & d'ajouter à cette représentation des marques extérieures de l'inflexible colère de Dieu contre cette ville. Tantôt Dieu lui commandoit de demeurer couché sur le côté gauche durant 390 jours, & ensuite sur le côté droit pendant 40 jours, de se nourrir d'un pain souillé & distribué avec mesure. D'autres fois, le Prophète devoit, en plein jour & en présence de tout le peuple, faire emballer précipitamment ses effets, percer aux yeux des mêmes témoins la muraille de sa maison, sortir sur le soir par cette breche, & se faire emporter, le visage couvert d'un voile, par des hommes qui le chargeoient sur les épaules.

Achab & *Josaphat* interrogeant, devant tout le peuple, le Seigneur sur les succès de la guerre contre les Syriens, quatre cens faux Prophetes ne leur annoncent que des victoires. *Michée* seul leur prédit une défaite entière. Combien de témoins de sa Prophétie intéressés à la trouver fautive ! *Michée* est empoisonné ; mais sa prédiction s'accomplit.

Dans les Livres Historiques de l'ancien Testament il y a encore deux Prophéties bien convaincantes pour les Incrédules, puisqu'il y eut un fort long intervalle entre la prédiction & l'événement. La première est l'imprécation prononcée par *Josué* contre la ville de Jéricho, imprécation que, 500 ans après, l'événement prouve être pro-

(*) M. de V. tâche de ridiculiser toutes ces Prophéties figuratives ; mais quelque dérision qu'il affecte, il en sent la force. Ses plaisanteries mêmes prouvent qu'il ne peut pas les combattre de front ; elles sont trop précises, trop expresses.

phétique ; la seconde est celle qui fut faite à *Jéroboam* devant l'autel érigé à Bethel. *Autel , Autel* , s'écrie l'homme de Dieu , *voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra de la race de DAVID un Prince nommé JOSIAS , qui égorgera sur toi les Prêtres qui t'encensent , & brûlera sur toi des os d'hommes.* Voilà encore une Prophétie dont l'événement n'arriva qu'après plus de 350 ans , & qui appella par son propre nom le Successeur de *David* qui doit détruire cet Autel.



PROVERBES.

Ce Livre est de Salomon.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ôte ce Livre à *Salomon* & il en donne de singulières raisons. Ce Prince auroit-il dit , *Que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion ? C'est ainsi* , dit-il , *que parle un Sujet ou un Esclave* ; mais pourquoi un Roi qui veut des Sujets soumis , ne pourra-t-il pas parler de même ? *Solomon* , ajoute-t-il , auroit-il tant parlé de la femme impudique ? & pourquoi non ? S'il a composé ce Livre dans un temps où il n'étoit pas abandonné à l'impudicité ; & d'ailleurs l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* devoit savoir , qu'on peut parler d'une façon & agir de l'autre , étaler une belle morale & n'avoir point de mœurs ; faire parade d'une générosité sans bornes , & sacrifier tout à un vil intérêt ; mais , dit-il , il est parlé de verres dans ce Livre , & je doute qu'on eût des verres à boire du temps de *Salomon* ; mais ce doute inspiré par l'ignorance (*) doit-il détruire toutes les raisons que nous avons d'attribuer les Proverbes à ce Prince ? Les voici.

Son nom est à la tête de tout l'Ouvrage , *Paraboles de Salomon , fils de David*. Au Chapitre 27 , il est remarqué que les Paraboles suivantes sont encore de *Salomon* ; mais

(*) L'art de faire le verre est une découverte qui remonte à la plus haute antiquité. (Voyez à ce sujet *M. Goguet , origine des Arts*. T. II. édit. de la Haye , p. 242.)

qu'elles ont été recueillies par des personnes que le Roi *Ezéchias* avoit choisies. Le trentième chapitre commence par ces mots , *Paroles d'Agur, fils de Jaché*. Enfin le dernier chapitre est intitulé , *Paroles du Roi Lamuel*. Ces titres ont fait croire à quelques Savans que les vingt-quatre premiers chapitres peuvent être l'original de *Salomon* ; que les cinq suivans sont des extraits ou un recueil de quelques-unes de ses Paraboles , fait du temps du Roi *Ezéchias* , ou par son ordre ; & que les deux derniers chapitres ont été ajoutés , & sont de deux Auteurs différens , mais inconnus ; car il n'est parlé en aucun autre endroit de cet *Agur* , fils de *Jaché* , ni du Roi *Lamuel* , que quelques-uns prétendent être *Ezéchias*. Quoiqu'il en soit , il paroît que les deux derniers chapitres , sont une addition ajoutée après coup , & d'un style différent du reste.



P S E A U M E S.

Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale sublime.

L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* ne se borne pas à déclamer avec emportement contre les Juifs , il critique leurs prières. Il y a dans l'Ecriture 150 Pseaumes que l'Eglise Juive avoit consacrés à louer Dieu , à célébrer sa grandeur , à lui rendre grace de ses bienfaits ; tout y respire la morale la plus pure & la plus sublime. Mais M. de V. est fâché que le Psalmiste se permette quelques imprécations contre les pécheurs & les ennemis des justes. On y souhaite qu'ils soient confondus , qu'ils périssent , qu'ils tombent dans les pièges qu'ils ont tendus , que leurs demeures deviennent désertes , que la mort les attaque , qu'ils descendent tous vivans dans les enfers , c'est-à-dire , dans le sépulcre. Mais il ne trouveroit rien à redire à ces imprécations , s'il considéroit premièrement qu'elles regardent des impies , des scélérats , des ennemis de la paix , des persécuteurs des justes , des personnes qui tendent con-

tinuellement des pièges aux biens & à la vie des autres. Il est de l'intérêt public que ces sortes de personnes soient punies & qu'elles périssent, si elles sont incorrigibles, plutôt que de faire périr les autres. La seconde réflexion qu'il faut faire est que les Auteurs des Pseaumes, ne souhaitent pas la perte des méchans, par un esprit de vengeance pour leur propre satisfaction; mais afin que la justice de Dieu éclate, qu'il fasse connoître qu'il protège les innocens, & qu'il punit sévèrement les pécheurs. Ils ne se réjouissent pas de la mort des impies, mais de ce que les justes sont délivrés de leurs mains, & de ce que Dieu a fait connoître sa justice & sa puissance. C'est le zèle de la maison de Dieu, & l'amour de sa Loi qui les anime, & les porte à faire ces sortes d'imprécations, & non pas la passion d'une basse vengeance. Ils ne les haïssent pas parce qu'ils sont leurs ennemis; mais parce qu'ils le sont de Dieu, de sa Loi & de ceux qu'il chérit. C'est ce qui fait dire à *David*, qu'il *hait d'une haine parfaite & consommée, ceux qui haïssent le Seigneur, & qu'il seche de dépit contre ses ennemis.*

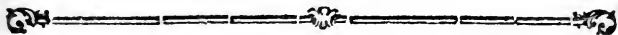
Les passages que M. de V. cite sont ou corrompus ou mutilés. Il a eu très-grand soin de choisir quelques versets qui insinuent que les Juifs desirer les biens temporels; mais il n'en a pas cité cent autres qui expliquent ceux-là, & qui prouveroient que sous l'emblème des biens terrestres le Psalmiste cache son ardeur pour les biens célestes. Il s'est bien gardé de parler de ce qu'on peut apprendre dans les Pseaumes, parce qu'il auroit été forcé d'avouer que les principales vérités morales y sont expliquées avec étendue.

On y prouve l'existence d'un seul Dieu; on y montre la vanité & la fausseté des Idoles & des Dieux que les Gentils adoroient. On y découvre la grandeur, la majesté, la puissance de l'Être souverain. On y loue sa justice, sa vérité, sa bonté, sa miséricorde. On y fait remarquer sa sagesse, sa puissance dans ses ouvrages, sa providence particulière sur les hommes, & le soin qu'il a de ceux qui le servent. On y rapporte les merveilles qu'il a faites en faveur des siens, & les bienfaits dont il les a comblés. On invite tous les hommes, & principalement ceux qui sont dévoués à

son service à chanter ses louanges à jamais ; on leur apprend à mettre leur unique confiance en lui , à attendre de lui du secours dans leurs afflictions & à le remercier de tous les biens qui leur arrivent , comme étant celui qui en est l'Auteur. On y fait voir qu'il punit sévèrement les pécheurs , & qu'il récompense les justes. Enfin on y enseigne aux hommes qu'on ne doit adorer que lui seul , qu'on doit l'aimer par-dessus tout , & mettre toute sa joie & tous ses plaisirs & toute sa gloire à l'honorer. On y trouve plusieurs maximes morales , telles que les suivantes : *qu'il n'y a que ceux qui sont justes & innocens , qui soient vraiment heureux ; que les méchans sont toujours malheureux , quoiqu'il semble aux yeux des hommes qu'ils jouissent d'une espèce de bonheur & de prospérité ; qu'ainsi les justes ne doivent point envier ce bonheur apparent ; que les desseins des impies sont ordinairement sans effet , qu'ils se trouvent pris dans les embûches , & enveloppés dans les pièges qu'ils dressent aux justes.* Les Pseaumes enseignent encore les vertus & détournent des vices ; ils apprennent aux hommes à être doux , patiens , charitables , bienfaisans. Ils les avertissent du peu de stabilité qu'il y a dans les choses de ce monde , de la brièveté & de l'incertitude de la vie présente ; enfin les Pseaumes contiennent toutes sortes de louanges , de prières , & d'instructions.

On peut même dire que , quoiqu'il n'y ait point d'endroit où il soit parlé clairement de l'autre vie , & de la béatitude céleste , il y en a néanmoins plusieurs qui y ont quelque rapport. Le premier Pseaume du bonheur des justes , & du malheur des impies , insinue cette vérité ; les autres endroits où il est parlé du peu de durée du bonheur des impies la confirment , & celui où l'on résout cette question ; *pourquoi les impies sont souvent heureux en ce monde pendant que les justes sont dans l'affliction* , la suppose. Ce Pseaume suppose , dis-je , qu'il y a une autre vie que celle-ci ; car le Prophète résout la question par la considération de la fin des uns ou des autres , avouant qu'il en a cherché inutilement la solution , avant que d'entrer dans les secrets conseils de Dieu , & de considérer leur fin. Il arrive assez souvent que les impies jouissent des biens & du bonheur de ce monde jusqu'à la mort & que les méchans sont toute leur

leur vie dans l'affliction ; ainsi la solution de la question proposée seroit fautive , s'il n'y avoit point d'autre vie dans laquelle les justes fussent heureux , & les impies malheureux.



P Y R R H O N I S M E.

Fausseté & impiété de la doctrine de Bayle , & de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique , sur le Pyrrhonisme.

LE Pyrrhonisme consiste à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des sciences ; à répandre des nuages sur la Physique , sur la Morale , sur les Dogmes , &c. Les effets naturels de ce système sont l'indifférence pour toute sorte de bien ; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect ; l'esprit de contradiction en matière de devoirs & d'obligations , &c. Tel est le caractère dominant de M. de V. , tel étoit celui de son maître & de son précurseur Bayle. Si celui-ci avoit été Philosophe & Chrétien , il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fautive que pernicieuse ; mais plus Pyrrhonien qu'*Arcésilas* , *Pyrrhon* & tous les Chefs de la Secte , il a établi le Scepticisme dans tous ses livres.

Il est vrai que Bayle ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme ; ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes ; d'en développer les rapports & les conséquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient , & de n'y opposer que des raisons très-foibles , très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de sa façon insidieuse d'enseigner : *On a sujet de se tranquilliser* , dit-il , *sur cet article du Pyrrhonisme. (*) Il n'y a jamais eu , & il n'y*

(*) M. de V. emploie les mêmes raisons , pour prouver qu'il ne faut pas s'allarmer des progrès du Déisme.

aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fidèles, la force de l'éducation dans les autres hommes, & si vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, sont un bouclier impénétrable aux traits des sceptiques.

N'admire-t-on pas ici la bonté des remèdes, que le Philosophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhonisme? Trois de ces remèdes, savoir l'ignorance, les préjugés de l'éducation, le penchant à décider, ou la présomption sont des vices. Un homme sage doit s'en préserver ou s'en délivrer. Supposons qu'il jouisse de cet avantage; qu'il soit venu à bout de n'être l'esclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la présomption, quelle sera sa ressource contre le Pyrrhonisme? *La grace de Dieu*, nous dit *Bayle*. Or ce mot est assurément très-singulier dans sa bouche; il donne un remède auquel il ne croyoit pas. Cette réponse n'est qu'une pure plaisanterie.

Mais supposons que l'ironique *Bayle* ait parlé sérieusement. Cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la présomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhonisme? D'abord *Bayle* réduit ce don de Dieu aux fideles. S'il est donc question d'un Païen ou d'un Hérétique, qui cherche la vérité; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, n'aura les secours nécessaires pour éviter le Pyrrhonisme. Mais le Fidèle même, le Chrétien orthodoxe, supposé qu'il vienne à être tenté sur sa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une règle sûre, pour distinguer la lumière & l'impression de la grace? Ne pourra-t-il pas craindre l'illusion, le fanatisme, ou plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu se dégager, c'est-à-dire, de l'ignorance, des préjugés, de la présomption?

Nous venons de voir le bel usage que *Bayle* fait de la grace de Dieu, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la présomption. Voici à présent le combat qu'il imagine entre la raison & la foi. Deux Abbés, selon lui, disputoient un jour sur nos Mystères. *L'un ne savoit que sa routine; l'autre étoit bon*

Philosophe, c'est-à-dire, excellent Pyrrhonien. Ce dernier nia que la vérité fut reconnoissable à quelques marques. Sa preuve fut, que l'évidence même ne pouvoit la caractériser, puisqu'en Théologie on rejette comme fausses plusieurs notions qui sont de la dernière évidence. Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus, qu'on a expliqués mille fois; mais que les Incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer en ennemi couvert, le premier de nos Mystères, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisième, ne diffèrent point entre elles. C'est la base de tous nos raisonnemens; & cette maxime néanmoins est démentie par le Mystère de la Trinité.*

Voilà un objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger l'Être infini. Les autres croient, que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition du Mystère de la Trinité, puisqu'on peut très-bien dire que le Père, le Fils & le Saint-Esprit, qui ne sont pas différens de la substance divine, ne diffèrent point non plus entr'eux, considérés quant à cette substance. Ce qui n'empêchera pas que le Père, le Fils & le Saint-Esprit ne soient trois Personnes distinctes.

L'une ou l'autre de ces réponses peut satisfaire des esprits raisonnables; mais quand il y resteroit encore quelque difficulté, au moins ne suffiroit-elle pas pour autoriser un Pyrrhonien, à soutenir que l'axiome proposé combat évidemment le Mystère, & qu'ainsi l'évidence est en contraste avec la foi. Qui dit évidence ne laisse aucun lieu, ni à l'explication, ni à la dispute.

Si l'on disoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui est trois natures, ou trois personnes qui sont une seule personne, la contradiction seroit évidente, parce qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens. Car on diroit que la nature

divine est une & n'est pas une , puisqu'elle est trois natures , & que les Personnes divines sont trois & ne sont pas trois , puisqu'elles sont une seule personne.

Voilà , encore une fois , ce qui accableroit , ce qui détruiroit la raison ; mais tel n'est pas le langage de notre foi. Elle nous apprend simplement qu'en Dieu il y a trois personnes & une seule nature. Nous ne concevons pas ce Mystère ; nous avouons qu'il surpasse toutes nos pensées , qu'il ne nous est pas donné de sonder cette profondeur de l'Être divin. Mais nous connoissons en même temps , que notre raison n'en est point blessée ; que les principes de vérité , qui lui servent de flambeau , ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme. Il en est de même des autres Mystères , tels que l'Incarnation , l'Eucharistie , le Péché Originel , &c. contre lesquels l'Abbé Pyrrhonien de Bayle , étale aussi des prétendues évidences , qui se réfutent pourtant , ou qui s'expliquent très-bien. C'est une preuve certaine que le terme d'évidence est prodigué là mal à propos.

On n'imagine pas sans doute qu'un homme tel que Bayle , qui entendoit les termes dont il se servoit , ait regardé le Pyrrhonisme , le doute général & réfléchi sur toutes sortes de matieres , comme une heureuse disposition à la foi. C'est pourtant ce qu'il veut prouver. Il prétend ou il feint de prétendre que le Pyrrhonisme est le parti le moins contraire au Christianisme ; *Quand un homme , ajoute-t-il , sera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions Philosophiques , il se sentira plus disposé à invoquer Dieu , & à lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire , &c.* Ce langage séducteur , répandu dans tous les volumes du Philosophe de Rotterdam , pour faire illusion aux simples , est totalement dénué de sens & de Logique. Car puisqu'on suppose un Pyrrhonien parfait , n'est-il pas manifeste que cet homme fera profession de douter de tous les points dont on nous parle ici ? Au lieu d'être disposé à invoquer Dieu , pour obtenir la persuasion des vérités de l'Evangile , il mettra en problème , s'il y a un Dieu , s'il faut l'invoquer , si l'invocation peut nous obtenir des grâces , si la Religion Chrétienne mérite qu'on fasse des vœux pour la connoître , si les dogmes & la morale qu'elle en-

seigne font des vérités. &c. &c. Cette invocation , ces vœux sont très-bons pour quelqu'un qui est persuadé que Dieu , le souverain maître de tout , exige des hommages ; qu'il a révélé la manière dont on doit les lui rendre ; que cette manière est comprise dans le détail des vérités Evangéliques ; & qu'enfin pour embrasser ces vérités avec toute la perfection des sentimens qui est digne de Dieu , il faut implorer le secours de sa grace. Si *Bayle* a imaginé un homme dans cette situation , pourquoi le fait-il Pyrrhonien ? Et s'il le fait Pyrrhonien , pourquoi lui parle-t-il des choses , dont un esprit de cette trempe dispute ou se moque perpétuellement ?

Au reste si on avoit besoin de conseil pour s'engager ou pour se confirmer dans le Pyrrhonisme , les *Œuvres de Bayle* & celles de M. de V. en sont la meilleure école. Mais les gens sages s'en éloigneront comme d'une caverne dont l'entrée paroît riant , & dont les détours mènent dans un abyme d'erreurs & de vices d'où l'on ne sauroit jamais sortir.



QUERELLES PHILOSOPHIQUES.

Modérations des Philosophes , prouvée par la dispute de Rousseau avec M. Hume.

J'Amaï l'humeur contentieuse & maligne de nos Charlatans de Philosophie ne s'est montrée avec plus d'éclat , que dans le ridicule procès de *Jean-Jacques Rousseau* avec *David Hume*. Pour faire sentir tout l'odieux de cette querelle , il faut reprendre les choses d'un peu loin. Vers le milieu du siècle , on vit éclore des Philosophes , c'est-à-dire , une société d'Ecrivains qui avoient coutume de s'appeler ainsi. Les fots les admirèrent , parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obscurité , ils tenterent tout pour en sortir. Ils s'en prirent à la raison , aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célèbres , mais leurs succès ne furent pas

de longue durée. Cet instinct irrésistible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne sommes plus capables de la suivre, parloit à tous les cœurs; par-tout on plaida la cause de la Religion. Heureusement ses tristes détracteurs n'étoient ni amusans, ni raisonnables. Systématiques sans invention, Philosophes sans Logique, ils vouloient encore être éloquentes en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des Disciples qui embrassèrent leurs opinions sans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Enivrés de ces petits succès, ils firent des *Poétiques* dont on se moqua, des *Romans* qu'on ne lut point, des *Comédies* qui tomberent; on en fit une sur eux qui réussit. Le Parlement leur imposa silence; la Sorbonne les flétrit; la Police les menaça. Cependant comme ils se vantoient toujours d'être persécutés, ils auroient pu vivre encore assez honorablement, s'il ne se fût trouvé un homme tout prêt à se revêtir de l'admiration publique & à la leur enlever; elle cherchoit un objet. *Rouffseau* parut; nourri dans cette Secte qui s'en faisoit honneur, son esprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné; mais il avoit du sentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & sublime. Il vit que le moment lui étoit favorable; il osa mettre au jour ses propres pensées. Il avoit trop d'esprit, pour ne pas sentir que, dès que l'on a corrompu jusqu'à un certain point ses Lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'est guere la peine de leur parler.

Jean Jacques Rouffseau s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu. Il proscrivit le luxe. Il joignit quelquefois la profondeur du raisonnement à la hauteur des idées, aux charmes du style. Les cœurs qui s'étoient flétris & resserrés, se rouvrirent à sa voix. En lisant ses écrits, celui qui n'étoit que sensible, devint souvent plus juste & plus éclairé. Celui qui n'étoit que juste acquit des lumières & de la sensibilité. Heureux s'il s'étoit borné à la morale, sans toucher au dogme!

Pour mieux réussir dans le projet qu'il avoit de mener à la vertu par la Philosophie, il décria les autres Philosophes.

phes comme des empoisonneurs. Il s'éleva contre les plaisirs du théâtre, que les prétendus Prédicateurs de la sagesse fréquentoient ou cultivoient. Dès-lors les Philosophes lui jurèrent une haine éternelle. *Jean-Jacques* donna son *Emile*, compilation monstrueuse de tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Ce Livre devoit donner, ce semble, des Protecteurs à *Jean-Jacques*, parmi les Philosophes; mais le malheureux ayant été pros crit par des Magistrats respectables qui le poursuivoient en gémissant, les Philosophes ses ennemis découvrirent alors toute leur aversion pour lui. Le sage Philosophe de *Ferney* donna le signal par quelques plaisanteries, où la bile dominoit plus que l'esprit. Le langage de l'envie & du ressentiment y perçoit à chaque ligne. Pour que ses badinages eussent un effet sérieux, il se joignit à ses persécuteurs de Geneve; il travailla sourdement à le faire exclure de sa Patrie, où on lui refusa effectivement un asyle. Ces procédés philosophiques vinrent aux oreilles de *Jean-Jacques*. En écrivant ses *Lettres de la Montagne*, il donna honnêtement quelques coups d'épingle à M. de V. Il se plaignoit de ce que ses Compatriotes, ayant permis l'impression de la *Pucelle* & de plusieurs autres rapsodies infames, n'avoient pas eu la même indulgence pour l'Auteur d'*Emile*, beaucoup moins coupable. Il faisoit sentir sur-tout, que l'Auteur du *Traité de la Tolérance* auroit dû être plus tolérant.

M. de V. fut piqué jusqu'au vif par ces petites égratignures, & il attendit avec impatience le moment de faire jouer toute son artillerie. Il se présenta bientôt. *Jean-Jacques* fut obligé de quitter la Suisse pour l'Angleterre où il se brouilla avec M. *Hume*. Ce célèbre Ecrivain publia un Mémoire qui donnoit à *Jean-Jacques* un air d'ingratitude auprès de quelques personnes. Le Philosophe de *Ferney* qui a toujours détesté les querelles littéraires, & qui a banni de ses écrits toute apparence de personnalité, saisit cet instant pour l'accabler. Il publie brochures sur brochures; il fouille dans la vie de *Jean-Jacques*; il lui reproche des opprobres connus ou secrets; il se permet les personnalités les plus révoltantes; sans pitié pour les malheurs, & les infirmités de *Jean-Jacques*, il cherche dans les ténèbres de quoi couvrir

un Philosophe , autrefois son ami , de l'humiliation la plus durable. Les Polichinelles philosophes , s'escrimant sous les drapeaux du Chef de la Secte , se joignent à lui. Ce *Jean-Jacques* qu'ils avoient vanté comme un *Génie* , comme le Philosophe le plus sage , le plus vertueux , & l'homme le plus éloquent de son siècle , quand il étoit leur ami , c'est-à-dire , leur admirateur & leur Panégyriste , n'est plus aujourd'hui qu'un *Maître fou* , un *Charlatan méprisable* , un *Diogene manqué* , un *Critique insolent* , qui reçoit l'aumône en secret , & qui refuse des pensions en public. Voilà les beaux exemples que nous donne la Philosophie ; malheur aux hommes qui en profiteront !

Væ cæcis ducentibus , væ cæcis sequentibus !



R A I S O N.

Son usage dans les matières de la Religion.

I.

LES Impies crient sans cesse dans ce siècle plus frivole que Philosophique , que la foi rend la raison inutile ; mais cette assertion est bien fautive. On n'interdit point à l'homme l'usage de sa raison ; on ne lui en défend que l'abus. Qu'il use bien de ce flambeau donné aux aveugles mortels , & il le conduira à la foi.

La raison doit céder à la foi dans les matières de Religion , comme dans les Sciences les sens doivent céder à la raison , comme les foibles lueurs de la nuit doivent disparaître devant la lumière du soleil.

II.

Il faut distinguer dans la foi ses objets & ses motifs. L'usage de la raison est interdit à l'égard de son objet propre & spécial , à l'égard des dogmes qui ne peuvent être connus que par la révélation. Mais quant aux vérités fondamentales du Christianisme , comme l'existence de Dieu ,

Dieu, la spiritualité & l'immortalité de l'ame, elles appartiennent à la raison comme à la foi ; parce que les lumières naturelles fournissent des preuves évidentes de ces vérités. Or, dès qu'on admettra ces dogmes fondamentaux, & les conséquences qui en découlent, comme la nécessité d'être juste, l'espérance d'une vie future, on n'aura pas de peine à recevoir les dogmes, dont la croyance paroît la plus difficile.

L'usage de la raison seroit tout au moins inutile à l'égard des objets de la foi ; puisque ces objets sont au-dessus de la raison. Mais plus celle-ci sera droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi sera utile : pourvu que les passions n'apportent point d'obstacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obscurcir.

Plus on aura d'abondance d'esprit, avec la foi, plus la foi sera facile. Ce n'est pas l'esprit qui est à craindre pour elle ; c'est la mauvaise foi du bel esprit. Ce n'est pas la raison d'un Philosophe vertueux ; c'est le libertinage d'un Sophiste dissolu.

I I I.

Quand on examine la Religion Chrétienne ; on trouve que malgré l'obscurité de ses Mystères, elle est infiniment plus croyable que les différens systèmes, entre lesquels se partagent les Incrédules. Qu'ils imposent silence à leurs passions ; que la raison seule prononce, de quel côté se trouvera le plus grand poids de persuasion ? Ce sera sans doute du côté de la Religion. N'est-il pas, par exemple, beaucoup plus raisonnable de dire que l'homme est un composé de corps & d'ame, & que cette ame spirituelle de sa nature ne peut finir que par le même effort de la toute-Puissance qui l'a créée, que de prétendre que l'homme n'est qu'une portion de matière figurée au hasard, une marionnette qui pense, raisonne, discute, combine, prévoit, desiré, se détermine, choisit ?



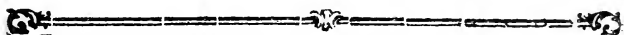
I V.

Que la raison est obscure sans la foi ! Elle peut bien suffire pour enseigner l'existence de Dieu & d'un seul Dieu. Cependant dans combien d'erreurs les Philosophes anciens ne sont-ils point sur la Divinité ? Eh ! qu'il est difficile à l'homme qui ne veut être que Dèiste, qu'il ne finisse pas par l'Athéisme.

De-là l'utilité & même la nécessité de la révélation, de cette lumière qui nous conduit dans les foibles tâtonnemens de notre raison. Les Philosophes modernes lui doivent une grande partie de leur supériorité sur les anciens dans la Métaphysique. Les Dèistes de nos jours sont donc des ingrats ; ils veulent tarir la source de nos plus belles & de nos plus importantes connoissances.

V.

Nous n'avons jamais eu tant de Philosophes & si peu de Philosophie, si par ce mot on entend une raison éclairée soumise à la foi. Ceux qui font le plus parade aujourd'hui de leur raison orgueilleuse sont ceux en qui le bon sens est le plus perverti par les passions ou par l'imagination. La sagesse est bien près de sa ruine totale, lorsque tant d'insensés se couvrent de son manteau.



RELIGIEUX.

Les Religieux sont-ils inutiles à la Société ?

Comme nous n'avons qu'effleuré cette matière dans l'article MOINES, nous croyons devoir y revenir. Nous avouons d'abord que tout homme est redevable à la Société. Mais il est différentes manières de remplir ce devoir. Le Laboureur tire le grain de la terre ; l'Ouvrier donne ses peines & son industrie ; le Soldat défend la Patrie. D'autres fonctions sont plus nobles, & plus utiles encore, quoique

moins pénibles. Un Juge qui décide avec équité ; un Philosophe qui forme l'esprit , un Théologien qui développe le vrai culte , ne sont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels ? Si l'on s'obstine à ne regarder comme vraiment utiles que ceux-ci , il faut donc retrancher les Philosophes , & les Savans attachés simplement à la Littérature & aux Sciences. La Société peut absolument subsister sans eux.

Il n'en est pas de même des Ministres de la Religion ; à moins qu'on ne regarde cette sainte Religion comme un hors d'œuvre & une chimère dans l'Etat. Mais si la Religion est le plus ferme appui de la vertu , le plus solide fondement des empires , regardera-t-on les Moines comme inutiles ? les peindra-t-on comme des singes faits pour être les jouets de ceux qui les nourrissent ? S'acquitter des devoirs publics du culte , éclairer les hommes , les former à la piété & aux loix de la Patrie ; c'est être très-utile à la Société. Tels sont la plupart des Religieux. L'Eglise les a mis au nombre de ses Ministres. Et quand même plusieurs seroient destinés à une solitude profonde , pourquoi les blâmer ? Blâme-t-on un Savant , qui , borné à former son esprit , passe sa vie dans son cabinet sur les Langues , les originaux & les médailles ? On le respecte. Pourquoi condamner celui qui , pénétré du néant & des dangers du monde , s'en sépare pour vivre seul avec Dieu , pour former son cœur à la vertu ; pour donner à ses Citoyens qu'il ne peut aider par ses œuvres , des prières vives & sincères ? Voilà l'esprit de l'état Religieux ; & rien n'est plus conforme , je ne dis pas à l'Evangile , mais à la saine raison.

Dire que les Moines s'imaginent plaire à Dieu par des extravagances & des supplices , ainsi qu'*Amadis* dans sa Roche , ou *Don Quichotte* dans la Montagne noire , ce n'est pas raisonner , c'est insulter. Pourquoi critiquer les mortifications ? Dieu n'en avoit-il pas prescrit aux Juifs ? Les *Rechabites* , les *Nazaréens* , les *Thérapeutes* , ne nous offrent-ils pas le modele d'une vie dure & austère ? S'abstenir comme les *Manichéens* , de certaines choses en haine du Créateur , c'est un crime. Renoncer aux biens , aux honneurs & aux plaisirs , s'affliger volontairement par un esprit de Reli-

gion , c'est un culte agréable à Dieu ; non pas qu'il se réjouisse de nos larmes , mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes , le desir de les expier , le détachement des Créatures , sont le fond & l'essence des mortifications Evangéliques. Ce qui afflige la nature , n'en est que l'écorce ; & les souffrances d'un pénitent tendent moins à humilier le corps , qu'à élever le cœur.

Ce que les Impies appellent si amèrement le *Monachisme* n'est donc que le renoncement sincère aux biens & aux plaisirs de la vie présente , pour ne s'attacher qu'au Créateur , pour observer ses loix les plus parfaites , pour ne s'occuper que du siècle à venir.

Cet état de perfection suppose la charité la plus pure & la plus vive , pour les hommes , & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y est contraire à la Société ; sans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuses , on peut la servir très-utilement. Si quelques Religieux s'écartent de leur règle , si des Supérieurs étalent un faste insolent , si des inférieurs baissent devant eux une tête humiliée , il faut les blâmer de ne pas suivre leur état , mais il ne faut pas anathématiser l'état même ; on peut condamner quelques membres. Il y en a de mauvais dans toutes les conditions ; mais il y en a aussi de bons ; & c'est ce qu'un œil impartial fait discerner avec justice.

Le *Monachisme* , quoique si méprisé par une fausse Philosophie , n'étant donc dans son véritable esprit , que le renoncement au monde , pour pratiquer dans la retraite une vertu plus sûre & plus parfaite , porté sur les mêmes principes que la Religion ; il est inconséquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir respecter l'Evangile , & de critiquer l'état Religieux , qui n'en est qu'une fidele image. Si le *Monachisme* est né en Orient , comme on nous le répète sans cesse , c'est que la Religion Chrétienne y a pris naissance. Ce n'est ni la chaleur du climat , ni le goût de la spéculation qui en a été le principe. Le mépris des faux biens du monde , la crainte de ses scandales , le desir des lumieres de la foi , des dons de la grace , l'impression des

vérités éternelles ; voilà ce qui a peuplé les premières solitudes. Cette Philosophie céleste , sans offrir l'attrait des sciences , de la gloire , des biens & des plaisirs , a été bientôt répandue par toute la terre. Non-seulement les Pays chauds de l'Orient , mais les Gaules , l'Angleterre , l'Allemagne , les Pays du Nord ont été successivement remplis de Monastères , à mesure que la Religion Chrétienne y a été établie.

Mais le mérite , dit-on , est oublié ou persécuté dans les cloîtres ; mais est-il mieux traité dans le monde ? Le savant modeste & solitaire est la victime du fourbe orgueilleux & intrigant ; mais encore une fois , n'y a-t-il pas parmi les mondains , plus de passions , plus d'intrigues , plus de cabales ? Les hommes sont hommes par-tout ; mais dans l'état Religieux on a plus de moyens de réprimer les vices de l'humanité. L'espionnage , ajoute-t-on , qui est un opprobre dans le monde , est un honneur dans les cloîtres. Mais de quels cloîtres parle-t-on , ce n'est pas assurément de ceux de nos jours , du moins de ceux que nous avons. Il est vrai qu'il peut se trouver dans l'état le plus saint , comme dans le plus profane , des âmes de boue , des cœurs lâches , qui , pour faire la cour à un Supérieur pusillanime , feront des rapports vrais ou faux dans la vue d'obtenir ou de conserver une petite place ; mais ces hommes indignes du nom Religieux sont bientôt démasqués par leurs Confrères. On sent toute l'horreur de leurs procédés & ils ne sont pas mieux vus dans le cloître que dans le monde. Les Supérieurs dédaignent leurs médisances ; quelquefois ils les en punissent par le mépris. Enfin l'espionnage est trop abhorré par tous ceux qui portent l'habit Religieux , pour pouvoir être long-temps en honneur parmi eux.





RELIGIEUSES.

Lettre de la Sœur des Anges , Religieuse de l'Annonciade , à M. de V. son Neveu.

QUE vous tenez mal votre parole , mon cher Neveu ! Vous m'aviez promis de respecter la Religion & ceux qui la pratiquent , & ce sont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuses , que vous vilipendez dans toutes vos brochures , & que vous peignez comme des esclaves malheureuses ? Vous qui vous piquez d'être humain , pourquoi insultez-vous à leur infortune ? Si elles supportent le joug avec résignation , on doit les admirer ; si c'est avec impatience , il faut les plaindre , & non pas les insulter. Vous parlez sans cesse de faire du bien & vous faites du mal ; vous voulez soulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne restoit à de pauvres Religieuses , après l'entier abandon des espérances du siècle , que l'idée qu'on respectoit leur état , & qu'on partageoit leurs peines : & vous , Philosophe sensible , vous consolateur des hommes , vous chanteur de la vertu , vous leur enlevez cette foible consolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres ? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente , si aucune de vos Parentes n'y étoit entrée. Nos Villes sont remplies de vieilles filles , & vous vous plaignez sans cesse du mal que font les Couvens. Commencez à sacrifier une partie de votre fortune , à faire établir les célibataires du siècle , & puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la Religion. Mais je vous connois , mon cher Neveu ; vous êtes bien éloigné de proposer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population , dont vous vous souciez fort peu , que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde , & vous cherchez des ridicules hors du monde,

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espèce humaine ; elle n'abonde que trop, sur-tout en Poètes obscènes, & en Philosophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun siècle (grace à vos sermons sur le luxe) autant de Comédiens, de Baladins, de Farceurs, de Musiciens, de Parfumeurs, de Perruquiers, de Courtisanes qu'on en voit à présent ? L'Égypte n'avoit pas autant de sauterelles. Soyez reconnoissant au moins une fois en votre vie ; & convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux Religieuses, vous avez d'assez grandes obligations aux Religieux. Les *Jésuites* vous ont inspiré le goût des Belles-Lettres & de la vertu, & si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire générale*, sans le secours de ces savans Solitaires dont vous enviez tant les richesses & si peu les vertus ? (M. de V. a avoué lui-même les obligations qu'il a eu aux Bénédictins dans une lettre à D. Calmet que nous avons entre les mains. Elle est écrite de Luneville, où il étoit alors auprès de *Stanislas* : » je préfère, Monsieur, la retraite, à la Cour, & les » grands Hommes aux Rois. J'aurois la plus grande envie » d'aller passer quelques semaines avec vous & vos livres. » Il ne me faudroit qu'une cellule chaude, & pourvu que » j'eusse du potage gras, un peu de mouton & des œufs, » j'aimerois mieux cette heureuse & saine frugalité, qu'une » chère Royale. Enfin, Monsieur, je ne veux pas avoir » à me reprocher d'avoir été si près de vous & de n'avoir » point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec » celui dont les livres m'ont formé & aller puiser à la source. » Je vous en demande la permission. Je serai un de vos » Moines ; ce sera *Paul* qui ira visiter *Antoine*. Mandez-moi si vous voulez bien me recevoir ; en ce cas je profiterai de la première occasion que je trouverai ici, pour » aller dans le séjour de la sagesse. » Quand on a écrit des lettres aussi obligeantes, il faudroit s'en rappeler dans le besoin. M. de V. n'auroit pas fait de mauvaises plaisanteries sur D. Calmet, qui lui avoit donné de bons diners, s'il avoit eu un peu de mémoire. Il auroit soutenu son premier ton & n'auroit manqué ni à la décence ni à la gra-

titude.) Mais il y a plus ; les mains laborieuses de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertilisé les Cantons les plus stériles , & peut-être celui que vous habitez ? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'Etat la plus peuplée & la mieux cultivée ? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres , qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille ? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chute par elles , & soutenues dans une splendeur utile au service du Roi & au bien du Royaume ?

Quand on a de la raison & de l'humanité , peut-on être jaloux des biens Ecclésiastiques ? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces Communautés , où la plus pure charité s'exerce avec une générosité si héroïque ? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux , où l'indigence est secourue par un Sexe délicat , *qui sacrifie la beauté & la jeunesse , & souvent la haute naissance , pour soulager ce ramas des misères humaines , si humiliantes pour notre orgueil & si révoltantes pour notre délicatesse ?*

Les biens Ecclésiastiques ne sont-ils pas encore le partage de ces Collèges , de ces Séminaires , de ces Ecoles nécessaires plus que jamais à l'éducation de la jeunesse ? L'avantage de l'Etat , celui de la Religion se réunissent pour vous imposer silence. Voyez le bien où il est & ne vous piquez pas de chercher un mieux , qui seroit peut-être le pire.

Qu'il est mal adroit de se plaindre sans cesse que l'Eglise dépeuple l'Etat ! Il y a soixante ans que chaque maison Religieuse (quoique le nombre en fut bien plus grand alors) comptoit au moins le double de sujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en possède. Avouez , que ce n'est pas le Clergé séculier ou régulier , qui nuit à la population ; & vous qui voulez qu'on tolère les erreurs monstrueuses des Idolâtres , des Turcs , des Quakers ; tolérez les vertus de vos concitoyens. Adoucissez l'âcreté de vos déclamations contre les Religieux & sur-tout contre les Religieuses. Tandis que vous vomissez votre bile contre nous , il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux , qui levent des mains pures au ciel

Ciel , pour détourner les fléaux prêts à fondre sur vous.
 » Donnez-lui, disent-ils au Pere des miséricordes , la paix ,
 » la santé , & le bonheur ; que son cœur se tourne vers
 » vous ; qu'après vous avoir blasphémé , il s'occupe à vous
 » servir , à vous louer ; qu'ayant vécu en Ange de téné-
 » bres il reconnoisse ses erreurs , ses égaremens , & qu'il
 » finisse comme un Ange de lumiere. » Je me joins à ces
 bonnes ames , mon cher Neveu , & c'est dans ces senti-
 mens que je suis tout à vous , &c. &c.



RELIGION.

§ I.

Pensées sur la Religion.

L'Auteur du Livre des Mœurs établit pour maxime que le Sage doit se faire une loi de ne donner jamais d'atteinte au culte dans lequel il est né , & de le respecter du moins par son silence. Cependant il attaque la Religion Chrétienne , & même avec assez peu de ménagement. Beaucoup d'autres Ecrivains Incrédulés posent comme lui cette maxime en principe , dans le temps qu'ils la violent. Ils sont comme le Pédant de la Comédie , qui parloit beaucoup pour engager à se taire. Ils insultent la Religion de leur pays , en disant qu'il faut laisser chacun tranquille dans sa Religion.

Ces hommes inconsiderés ne songent pas qu'il y auroit beaucoup à perdre pour eux-mêmes , s'ils réussissoient à briser ce frein de la méchanceté humaine. Les Incrédulés sont ceux qui exagèrent le plus cette méchanceté. Ils se plaisent à avilir les hommes , pour rabaisser le Créateur des hommes. Mais si nous avons tant de mal à craindre de nos semblables , pourquoi anéantirions-nous cette Religion , qui non-seulement ordonne d'aimer nos ennemis & de leur faire du bien , mais qui défend encore de les haïr & de leur nuire. Que les Impies la ménagent donc comme

leur protectrice ; par intérêt si ce n'est par reconnaissance ; enfin par rapport à cette vie s'ils n'en croient point d'autre.

II

Quand les Apologifes de la Religion difent , que la fource la plus ordinaire de l'incrédulité eft dans l'intérêt que les libertins ont que la Religion foit fauffe , les Incrédules crient à l'injuftice. Mais leurs chefs favent bien que ce n'en eft point une , parce qu'ils connoiffent mieux que perfonne leurs profélites. Je les ai fouvent vu rougir à la fois de leurs conquêtes & s'en repentir. Dans le même homme ils avoient féduit un fort , & rompu la chaîne d'un fcélérat.

Citons le témoignage & les aveux d'un Philofophe célèbre , M. d'Alembert. Voici comme il s'exprime dans celui des écrits qu'il a intitulé : de *l'abus de la critique en matière de Religion*. » On ne feroit , dit-il , fe diffimuler que les » principes du Chriftianifme font aujourd'hui indécemment » attaqués dans un grand nombre d'écrits. Il eft vrai que » la maniere , dont ils le font pour l'ordinaire , eft très- » capable de raffurer ceux que ces attaques pourroient » alarmer. Le defir de n'avoir plus de frein dans fes paf- » fions , la vanité de ne pas penfer comme la multitude , » ont fait plutôt encore que l'illufion des Sophifmes , un » grand nombre d'Incrédules , qui felon l'expreflion de » Montaigne , tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. »

M. d'Alembert ajoute plus bas. » Quand on fe conten- » tera de dire à un Athée , qu'il n'eft pas d'Athée de bonne » foi , & que l'Athéifme a fa fource dans le libertinage du » cœur , on aura fans doute raifon en général. » M. d'Alembert remarque enfuite , & fon obfervation eft également juftte & importante , qu'il faut être d'autant plus réfervé à accufer d'impiété des Ecrivains célèbres , qu'on fournit par là une autorité au vulgaire des Incrédules. » L'auto- » rité , ajoute-t-il , eft le grand argument de la multitude ; » & l'incrédulité , difoit un homme d'efprit , eft une ef- » pece de foi pour la plupart des Impies. »

Ce mot eft en effet très-digne d'un homme d'efprit , parce qu'il eft également juftte & ingénieux.

III.

C'est un malheur & un crime de n'avoir point de Religion ; mais c'est une folie de s'en vanter. Le comble de la folie & du crime, c'est de répandre l'irréligion par ses discours & par ses écrits ; c'est selon l'expression de M. *Rousseau* de Geneve , cette fureur de faire des Profélites qui semble animer les Incrédules. (Lettre à M. d'Alembert , page 5.^e)

La probité d'un Incrédule , du moins d'un Matérialiste , d'un Athée , a besoin d'être bien connue pour être crue.

On peut dire des Incrédules , bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes , qu'ils ont un cœur à prouver.

Les cœurs , les bons cœurs , seuls dignes de ce nom , sont très-rares ; mais ils le seroient bien davantage encore , si la grace n'en formoit pas dans ceux à qui la nature en a refusé. Par elle , le riche avare , avide & dur , devient sensible à la misère du pauvre , & répand ses richesses dans leur sein. Par elle l'homme naturellement borné à lui-même , resserré en lui-même , s'étend & s'ouvre à tous les autres hommes. Adorateur d'un Dieu leur pere & le sien , il les regarde comme ses freres. Ce qu'on appelle ordinairement un Philosophe , est à peine capable d'amitié. La Religion ne défend point ces sentimens à un Chrétien , mais elle l'épure & l'ennoblit par la charité. Alors , ce qui est permis ne prenant rien sur ce qui est commandé , les amitiés particulieres ne nuisent pas à la charité générale.

IV.

Les progrès de la Religion ont toujours étonné les Incrédules. Ils ont osé dire que *Constantin* en fut le principal mobile , & que ce Prince n'avoit embrassé le Christianisme , que par politique & par intérêt. Mais en avançant ce paradoxe , on n'a pas senti que si par-là on enlevoit à la Religion Chrétienne le préjugé que forme en sa faveur la conversion de ce Prince , on lui fournissoit une de ses

plus fortes preuves , en convenant de la promptitude de son établissement. En effet , la conversion politique de *Constantin* supposeroit toujours , que de son temps les Chrétiens faisoient déjà le plus grand nombre dans l'Empire , & que par conséquent les progrès du Christianisme avoient été extrêmement rapides , malgré tous les obstacles réunis.

De toutes les preuves de la vérité du Christianisme , la plus frappante peut-être , c'est qu'il ait été embrassé dès sa naissance par des Savans & des Philosophes. D'un côté , de pareils hommes n'ont pas cru sans preuves. De l'autre , les faits sur lesquels ces preuves sont fondées , étoient pour eux des faits tout récents , & dont par conséquent il leur étoit bien aisé de constater le vrai ou le faux. Comment donc auroient-ils pu s'y tromper ? Il ne seroit pas téméraire de croire ces faits sur leur seule parole. C'est ce qui a fait dire à saint *Augustin* : comment peut-il y avoir encore des Incrédules depuis que les Philosophes ont cru. *Cur ergo Philosophis credentibus , infidelis non credet ?*

Des hommes vulgaires m'attestent un fait ; je suis d'autant plus réservé à le croire , que ce fait est plus extraordinaire. Mais si ce sont des hommes éclairés qui me l'attestent , je le crois d'autant plus aisément qu'il est plus merveilleux , parce qu'alors ils auront été eux-mêmes plus difficiles à croire. C'est un de ces cas où l'objection se tourne en preuve.

V.

Si c'étoit des gens d'esprit , qui eussent prêché la Religion Chrétienne , & des simples qui l'eussent crue , peut-être n'y auroit-il eu en cela rien d'étonnant ; mais ç'a été tout le contraire. Les simples ont prêché , & les gens d'esprit ont cru.

Douze pauvres pêcheurs sont les Apôtres d'un autre pauvre comme eux , & , qui plus est , mort d'une mort déshonorante , & comme criminel.

Saint *Chrysostome* les représente au sortir du Cénacle , se partageant entr'eux l'Univers ; & leur adressant la parole , sans doute , leur dit-il , que votre maître , en vous envoyant , vous a fourni des moyens proportionnés ? Point

» du tout ; nous n'en connoissons pas d'autres que la con-
 » fiance sans bornes que nous avons en sa parole : il nous
 » a dit, *allez, enseignez toutes les Nations* ; nous lui obéis-
 » sons. Nous allons enseigner l'Univers, c'est à lui de faire
 » le reste. »

Si le Prédicateur d'une nouvelle Religion prêche des dogmes qui révoltent l'esprit, & une morale qui révolte le cœur, il faudra des miracles pour qu'il réussisse ; c'est le cas de JESUS-CHRIST. Si au contraire il prêchoit des dogmes déjà reçus, ou qui du moins ne choquaient point la raison, & une morale qui flattât les passions, il faudroit des miracles, pour qu'il ne réussit pas ; c'est le cas de *Mahomet*.

Les Apôtres, à l'exception de saint *Paul*, étoient méprisés par les autres Juifs, & la Nation entière l'étoit beaucoup par toutes les autres Nations. Ainsi le plus grand obstacle à l'établissement du Christianisme, étoit peut-être son origine. Pour les Juifs, c'étoit de venir de Galilée, & pour les Païens de venir de Judée.

On fait que l'Empereur *Julien* affectoit d'appeller les Chrétiens *Galiléens* ; cependant ce sont ces Galiléens qui ont persuadé d'abord un nombre de Juifs, très-grand en soi, quoique petit en comparaison du reste du nombre de la Nation ; ensuite un nombre infini de Romains & de Grecs.

» Douze hommes, dit *M. Bossuet*, douze hommes
 » d'une nation & d'une profession méprisée, annoncent un
 » Dieu crucifié ; & non-seulement ils font croire en lui,
 » mais ils le font imiter. » Là, poursuit l'éloquent Prélat,
 » là périssent & s'évanouissent toutes les Idoles, & celles
 » qu'on adoroit sur des Autels, & celles qu'on servoit dans
 » son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres. »

D'une part, rien de plus éclatant que les miracles de JESUS-CHRIST ; de l'autre, rien de plus crédule que les Juifs. Comment donc, parmi eux, le plus grand nombre n'a-t-il pas cru ? Cela s'explique fort aisément. JESUS-CHRIST ne portoit pas les caracteres qu'ils vouloient trouver dans leur Messie. Mais le petit nombre qui a cru, a fait croire les Nations. Cela seroit inexplicable sans les miracles, &

à peine fussent-ils pour l'expliquer. Mais la puissance qui les opéroit, agissoit encore sur les cœurs, & c'étoit-là ses plus grands prodiges. Il n'appartient qu'à la vérité de persuader avec tant de force, & Dieu seul peut inspirer tant d'amour pour la vérité.

V I.

Une infinité de Chrétiens périrent par le martyre, & les autres se vouent à la continence. Cependant leur nombre croissoit de jour en jour, & le Christianisme s'établissoit par la virginité & par la mort. C'étoit pour lui un germe de fécondité & de vie.

Si le Fanatisme, dit l'Auteur des Pensées Philosophiques, a eu ses Martyrs, comme la vraie Religion, comptons les morts & croyons. J'y consens, & je répète après lui : comptons les morts & croyons ; mais j'ajouterai : comptons aussi les hommes vertueux ; vertueux, dis-je, non-seulement de la vertu Chrétienne méprisée par les Incrédules, mais encore de celle qu'ils vantent, la vertu de Titus, & de Marc-Aurele ; la vertu généreuse, bienfaisante ; comptons ces hommes à l'aspect desquels les Païens s'écrioient ; voyez comme ils s'aiment les uns les autres. Enfin, comptons les hommes éclairés, les grands esprits, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours. Mettons d'un côté les Incrédules les plus fameux, & de l'autre les génies les plus dociles, & les plus fideles ; dans les premiers siècles de l'Eglise, les Basile, les Chrysostôme, les Jérôme, les Augustin, &c. dans ce siècle, les Bourdaloue, les Bossuet, les Pascal, les Malebranche, &c. Encore une fois, comptons-les, & croyons.

Dieu n'a pas voulu que la vérité de la Religion Chrétienne fût si évidente, qu'on ne pût opposer aucune difficulté. On y en oppose donc, & les Apologistes ne les ont pas dissimulées. Elles sont de deux sortes ; les unes pourroient être appellées savantes ; les autres Philosophiques. Mais si ces difficultés sont la vraie & unique source de l'incrédulité, si ces objections sont les preuves des Incrédules, étoient-elles ignorées des grands hommes, que

nous venons de nommer ? Qui connoissoit mieux les difficultés savantes, qu'un *Jérôme* & un *Bossuet* ; les difficultés Philosophiques, qu'un *Augustin*, un *Pascal*, & un *Malebranche* ? Qu'on me cite, je ne dis pas leurs supérieurs, mais leurs égaux, parmi les Incrédules les plus célèbres par leur érudition & par la Philosophie. Je le répète donc encore : *comptons & croyons.*

§. II.

Pensées de deux Philosophes () sur la Religion.*

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? R.



Une dernière ressource à employer contre l'Incrédule c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'Incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'Auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire : *non l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici.* R.

(*) M. *Rousseau* & M. de *Montesquieu*. Les combats que ces deux grands hommes ont livré à quelques dogmes du Christianisme donnent beaucoup de force à ce qu'ils ont dit en sa faveur. Nous distinguerons leurs réflexions par la première lettre de leur nom.

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève; elle a sa racine dans le même instinct; que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa beauté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres au dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit mais la mal-adresse. Enfin que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure, qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer? Ne fait-on pas que les affections défordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés? Adorons l'Être éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. R.



Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs les hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les intelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur

leur misère , aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime , l'espoir de la vertu , & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais , disent-ils , la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux , & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent , n'est pas la vérité. R.



La Religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs & de la probité des hommes. M.



L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion ; l'un parle de ce qu'il aime ; l'autre de ce qu'il craint.



Un Prince qui aime la Religion & qui la craint est un lion qui cède à la main qui le flatte , ou à la voix qui l'appaise. Celui qui craint la Religion & qui la hait , est comme les bêtes sauvages , qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de Religion est un animal terrible , qui ne sent sa liberté , que lorsqu'il déchire & qu'il dévore. M.



Quand il seroit inutile que les sujets eussent une Religion , il ne le seroit pas que les Princes en eussent & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines , puissent avoir.



Dieu aime les hommes , puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux ; s'il aime les hommes , on est sûr de lui plaire en les aimant aussi , c'est-à-dire , en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité , & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent. M.



Dans quelque Religion qu'on vive , l'observation des loix , l'amour pour les hommes , la piété envers les parens , sont toujours les premiers actes de la Religion. M.



La Religion Chrétienne qui ordonne de s'aimer veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & civiles , parce qu'elles sont après elle , le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir. *Plutarque* dit dans la vie de Numa , que dans le temps de *Saturne* , il n'y avoit ni maître ni esclave. Dans nos climats , le Christianisme a ramené cet âge.

Nous devons au Christianisme , dans le gouvernement , un certain droit politique , & dans la guerre , un certain droit des gens , que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître. C'est ce droit des gens , qui fait que parmi nous , la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses , la vie , les loix , & les biens , lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. M.



La Religion du Ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les Religions de la terre. La Religion Chrétienne a-t-elle résolu d'entrer dans un Pays ? Elle fait s'en faire ouvrir les portes ; tous les instrumens sont bons pour cela ; se cache-t-elle dans les lieux souterrains ? Attendez un moment , & vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle

traverse, quand elle veut, les mers, les rivières & les montagnes. Ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller.

Etablissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des loix, la Religion Chrétienne triomphera du climat, des loix qui en résultent & des Législateurs qui les auront faites. Dieu, suivant des décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion.

Dieu permet que sa Religion cesse d'être dominante en plusieurs endroits ; non pas qu'il l'abandonne, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. M.



La prospérité de la Religion est différente de celle des empires. Un Auteur célèbre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont les temps de sa gloire, & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement. M.



La Religion Chrétienne enveloppe toutes les passions ; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées ; elle ne nous tient point attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; elle laisse derrière elle la justice humaine, pour commencer une autre justice ; elle est faite pour nous mener sans cesse du repentir à l'amour, & de l'amour au repentir ; elle met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge.



Ce n'est pas assez pour une Religion d'établir un dogme, il faut qu'elle le dirige. Ainsi la Religion Chrétienne nous fait espérer un état que nous croyons, non pas un état que nous sentons. Tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous mène à des idées spirituelles. M.



R É S U R R E C T I O N.

Ascension de JESUS-CHRIST, & exécution de ses promesses.

QUI croire, ou les Apôtres, qui disent avoir vu, touché, écouté plusieurs fois pendant quarante jours JESUS ressuscité, & qui, en preuve de tout cela, font des miracles, en communiquent le don, persuadent à l'Univers, & donnent leur sang pour certifier cette Résurrection & Ascension, ou les Juifs, qui disent que ce sont les Disciples qui ont furtivement enlevé son corps mort, qu'ils ont dit ressuscité : les uns ou les autres sont-ils des imposteurs ?

Si les Gardes étoient endormis, peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? Comment au bruit de l'enlèvement ne se sont-ils point éveillés ? Comment au lieu d'être punis de leur négligence, ont-ils encore reçu de l'argent ? Ces Gardes se plaignent-ils d'avoir été forcés ? Certes ils n'ont quitté leur poste le troisième jour que par la frayeur de l'éclat de JESUS ressuscitant. Les précautions contre la violence ou le vol des Disciples étoient trop bien prises. On n'a fait aucune perquisition contre les Apôtres ; ils prêchent JESUS ressuscité ; toute la Synagogue ne dit mot ; aucune procédure contre ces violateurs des sceaux publics, contre ces sacrilèges qui font un usage si impie de leur manœuvre. On se contente de les faire taire, on craint que des informations ne constatent encore davantage la résurrection de JESUS.

Pourquoi le ressuscité ne se montra-t-il pas à tout Jérusalem, dit l'Incrédule ?

Mais pourquoi s'il y a un Dieu, dit l'Athée, ne brille-t-il pas à nos yeux ? C'est ainsi que le Déiste raisonne sur la Résurrection de JESUS-CHRIST ; mais à qui JESUS auroit-il dû apparôître ? Combien de temps ? Combien de fois ? S'il avoit apparu aux Juifs, pourquoi ne se feroit-il pas montré aux Gentils, à tout l'Univers, dans tous les temps ? Pourquoi pas maintenant ? Plaintes insensées ! L'incrédulité ne feroit jamais contente. Elle auroit dit encore ou que le CHRIST n'étoit pas mort ou que c'étoit un fantôme. Les Juifs se rendirent-ils à la descente visible du Saint-Esprit sur les Apôtres ? Enfin, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, ne devoient être crues, que sur le témoignage éprouvé des Disciples. Or ce témoignage rendu est aussi certain que la vue même publique de JESUS ressuscitant & montant au Ciel : car voici les caractères de leur témoignage.

Les Apôtres ont vu JESUS ressuscité ; ils l'ont touché ; entendu parler, vu manger, marcher, ils l'ont examiné, éprouvé en toutes manières. Ils ont été d'abord défiants, incrédules, mais il ont été enfin forcés à convenir de sa Résurrection. Ces témoins ont été en grand nombre, de tout sexe & condition. L'épreuve a été longue, diversifiée & circonstanciée : ils ont été désintéressés dans ce point, ennemis même de JESUS-CHRIST. Tous ensemble ils en ont été si convaincus, qu'ils ont fait des miracles confirmatifs, & qu'ils sont morts dans les tourmens pour le soutenir, & cela sans se dédire, ni se contredire. Trouverait-on jamais pour aucun fait un témoignage si solidement appuyé ? Entrons dans le détail.

1.º Malgré les annonces de la Résurrection du Sauveur, ils n'y comprennent rien. On va le troisième jour avec des parfums pour embaumer son corps ; les femmes ne le trouvent plus dans le tombeau ; elles vont dire aux Apôtres, qu'on a enlevé le corps & qu'elles ne savent où on l'a mis. Deux Apôtres y courent. Ils voient la pierre levée, le linceul de côté & le suaire plié, & rien autre chose. Cependant ils ne concluent encore aucune Résurrection ; mal-

gré le rapport des Anges & des femmes à qui le Sauveur a parlé, ils ne croient point, & tout leur paroît un rêve & un songe.

2.^o Deux Disciples aussi peu touchés de ces nouvelles, retournent à leur première profession sans aucune espérance. En chemin, JESUS se joint à eux; il se fait connoître; ils rapportent aux autres, qu'ils ont vu le Seigneur: néanmoins, *nec illis crediderunt*. Les Apôtres ne se rendent qu'aux preuves multipliées. JESUS paroît donc au milieu d'eux, il rassure leur frayeur: *c'est moi*, leur dit-il: *regardez mes mains & mes pieds, touchez-les; voyez, un esprit n'a ni chair ni os*, comme j'en ai. Ils ne croient pas encore. Il ajoute: *avez-vous ici quelque chose à manger?* Il mange devant eux du miel, & d'un poisson roti, & prenant les restes, il les leur donne, en disant ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous disois vivant avec vous; il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent le sens des Ecritures.

3.^o Thomas n'est point à cette entrevue. Ses frères lui assurent qu'ils ont vu le Seigneur; il n'en croit rien, il ne s'en rapporte qu'à lui-même. Les autres n'avoient que vu, mais il veut toucher, mettre ses doigts & ses mains dans les trous des plaies de son corps. Il fit toutes ces épreuves, avant que de croire & de se rendre. J'omets les autres apparitions sur la mer de Tibériade, sur la montagne de Galilée où JESUS se fit voir, & parla à plus de cinq cens personnes assemblées, & dans la dernière entrevue il s'éleva à leurs yeux dans le Ciel. Certes, les Apôtres pendant quarante jours s'assurent de sa Résurrection par les instructions qu'il leur donne sur les Mystères, sur les cérémonies de son Culte, sur le plan de son Eglise. Quel nombre de témoins! Qu'ils sont sur leurs gardes! Ils ont pris plus de précautions que nous n'en eussions exigé. Peut-on se méfier de leur témoignage?

4.^o Il est d'autant plus certain, que les Apôtres étoient très-intéressés à ne pas croire cette Résurrection; car avec un Peuple tel que les Juifs prévenus pour leur Temple, pour leur Culte, & pour leurs Pontifes, à quoi s'exposeroient-ils de prêcher un fait qui tendoit à tout bouleverser?

& à donner pour Messie celui qui ne l'étoit pas, s'il n'étoit pas véritablement ressuscité ? Ils avoient pu suivre JESUS par ambition pendant sa vie ; mais si leurs projets ont échoué à la Croix, si leur Maître est toujours mort, quelle honte d'avoir été duppes ? Ils doivent se cacher ou convenir de leur méprise. Au lieu de se taire, ils publient sa gloire ; ils citent tous les témoins, les lieux, les circonstances de ses apparitions & de son Ascension. Personne ne les dément, ne les déceit. S'ils sont fourbes, peuvent-ils avoir tant de complices, sans religion, sans foi, sans remords & sans trahison ?

5.^o Cependant leur vertu, leur zèle, étonne l'Univers. On les voit charitables, humbles, doux, patients, généreux, intrépides. En prêchant, ils bravent les périls, ils essuient les tourmens ; ils renversent les Idoles, ils ne pensent qu'à glorifier Dieu, qu'à lui procurer de vrais adorateurs ; ils n'aspirent qu'au Ciel. Tant de beaux traits font-ils dans des Imposteurs & des Scélérats, tels qu'ils feroient, s'ils n'eussent été assurés de la Résurrection & de l'Ascension du Sauveur ?

6.^o Mais voici un témoin de ces deux Mystères, pris d'entre les ennemis les plus déclarés, *Saul* plein de fureur contre les Disciples de JESUS ; il les cherche, il les persécute à toute outrance ; JESUS se montre à lui en plein jour, le terrasse, le change en Apôtre même. Sans autre Maître, le voilà instruit de tout l'Evangile & en état de prêcher, & de confondre les Juifs & les Gentils. On sait ses succès. Il a fallu un coup de foudre pour le persuader, mais il l'est, & c'est un témoin qu'on ne peut récuser.

Tous ces témoins ont vu l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites. Ils ont opéré les miracles annoncés ; ils ont parlé les langues ; ils ont chassé les démons, guéri les malades ; leurs disciples les ont renouvelés, en confessant comme eux JESUS ressuscité & glorieux. Ils sont morts dans ce témoignage au milieu des tortures ; ce témoignage est donc assuré. Qui ne se rend pas à ce poids de preuves est impénétrable à toute vérité.

OBJECTION. » Doit-on plus de croyance à la Résurrec-

tion, à l'Ascension de JESUS, qu'on en doit à l'apparition de *Romulus*, au Sénateur *Proclus*, qui le vit ensuite s'élever au Ciel ? »

RÉPONSE. Que le Fondateur de Rome ait été assassiné ou écrasé de la foudre, n'importe. On est sûr de sa mort, & le Peuple crut son apothéose ; mais quelle comparaison entre une apparition d'un moment & des entrevues fréquentes ; longues & répétées ? *Proclus* vouloit cacher par cette fable le meurtre. Il parle seul, il n'a ni témoins, ni preuves. Il fit comme *Numérius-Atticus*, qui pour consoler l'Impératrice *Livie*, assura avec serment, avoir vu monter au Ciel l'ame d'*Auguste*.

OBJECTION. » Mais *Proclus* prophétisa en même temps que le Peuple Romain seroit le maître de toute la terre ; & Rome la capitale du monde ? »

RÉPONSE. La Prophétie étoit plus ancienne & répétée cent fois par les Orateurs. Le soupçon étoit fondé sur le caractère d'un Peuple sobre, ambitieux & guerrier.

7.^o JESUS a communiqué aux Apôtres le Saint-Esprit ; le don des langues & des miracles. Saint *Luc* dans ses Actes en décrit l'histoire & les preuves. Cette descente du Saint-Esprit est annoncée par un grand vent & par des langues de feu qui se fixent sur chacun. Voilà les Disciples changés, pleins de lumières & de zèle ; ils publient les merveilles du Seigneur. Tout le monde accourt. Les Peuples divers les entendent avec étonnement. Voilà le fait. Or, qui a été leur maître ? Qui a pu dans une langue les former toutes en même temps avec la dignité & l'énergie propres à toucher tant d'auditeurs ? Ici l'artifice, l'illusion sont-ils possibles ? Tous ces Peuples ont-ils pû être trompés, devenir sourds ou visionnaires ? Tant d'étrangers se sont-ils entendus avec les Apôtres, qu'ils ne connoissent pas ? Leur nombre, leur religion rendent le complot impossible. Soupçonnera-t-on les Apôtres d'avoir appris toutes les langues ? En quel temps, ou de qui ? Quand JESUS-CHRIST auroit employé toute sa vie à les former, ils étoient trop grossiers, trop ignorans. D'ailleurs peut-on leur apprendre à se faire entendre à toutes les Nations par un seul & unique langage ?

Si ces faits sont inventés , à quoi s'expose saint *Luc* devant tant de Juifs & de Gentils ? Cependant ils ont été crus , nul ne les a disputés ; ils sont donc vrais ? Il y a plus : c'est que ce don des langues , communiqué aux fidèles , a été admiré de tous les Païens , à Rome , en Grece , en Asie. Les Apôtres avoient donc prêché dans les langues de chaque Peuple , Latin aux Romains , Grec aux Corinthiens , &c. &c. ? Ainsi chaque Peuple étoit témoin de ce don des langues.

8.8 Le fait des miracles opérés par les Apôtres est aussi incontestable. (*Act.* ch. 3.) Le parclus de naissance est âgé de quarante ans. On le porte tous les jours à la porte du Temple la plus fréquentée. Il est connu , devant tous , & en un moment il est guéri. Il saute de joie au milieu de la foule qui le reconnoît. *Luc* a-t-il été démenti par quelqu'un ? Pouvoit-il tromper sur la mort d'*Ananie* & de *Saphire* ? Pouvoit-on croire que l'ombre de *Pierre* guérissoit les malades exposés dans les rues , à moins que cela ne fut publiquement certain ? A-t-on pu douter ou contester la guérison du Paralytique *Enée* , étendu sur son lit depuis huit ans , & opéré par le seul nom de JESUS-CHRIST ; la résurrection de *Tabithe* à Joppé ; l'aveuglement de *Barjesu* à Paphos , qui convertit le Proconsul Romain ; le rétablissement de l'Homme parclus , fait par saint *Luc* à Listres , miracle si notoire que les habitans prennent les Apôtres pour des Dieux ; celui du jeune homme tombé du troisième étage & brisé ; & cela devant les témoins de Troade ; celui que fit saint *Paul* devant les Insulaires de Malte , &c. ?

La fondation de tant d'Eglises assure , & les miracles qui ont autorisé les Apôtres à les établir , & la conviction générale de la vérité & de la notoriété de ces miracles. Saint *Paul* y rappelle toujours les fidèles , ou fervens , ou chancelans , comme au fondement inébranlable de leur foi. Ce don des Langues , des Miracles , des Prophéties , communiqué aux fidèles , étoit si public , si commun , que saint *Paul* fit des réglemens pour l'usage & pour le fruit qu'on en devoit faire. Auroit-il pû en imposer jusqu'à ce point , si on n'avoit rien vu ni entendu d'extraordinaire ? Il reste donc établi que les promesses de JESUS-CHRIST aux Apô-

tres ont été parfaitement accomplies , & que ces promesses confirment la réalité de sa Résurrection & de son Ascension.



R É V É L A T I O N.

§. I.

Nécessité d'une Révélation.

I. L'Homme , ce Roi de la nature , naît sujet à l'ignorance , aux passions , aux misères & à la mort. Que d'erreurs & d'écarts dans le brillant de sa raison ! Que de bassesses & de révoltes dans la grandeur de sa destinée ! Son ame immortelle est asservie aux sens & subjuguée par les Créatures. D'où viennent ces contrariétés , cette double loi , cette opposition au bien ? De l'aveu des Païens mêmes , l'homme ainsi dépravé n'est pas sorti tel des mains de son Créateur. Quelle est l'origine de ce dérèglement ? La révélation seule peut dénouer cette énigme.

II. La Religion naturelle nous donne , il est vrai , certains principes ; mais nous fournit-elle des motifs efficaces pour combattre nos contradictions & pour remplir nos devoirs ? Offre-t-elle des remèdes à nos maux , des ressources à nos chûtes , des objets à nos desirs & à nos besoins ? Quelle récompense assure-t-elle à la vertu ? Quelle punition au vice ? Les plus sages Philosophes eurent quelques notions de Dieu , de l'homme & de ses devoirs. Mais dans ce peu de lumières , que de ténèbres & d'extravagances ! Leur science n'aboutit qu'à les rendre vains , superstitieux , idolâtres. L'homme a donc besoin d'un nouveau flambeau qui éclaire & dirige mieux sa raison. Jusqu'ici elle a été insuffisante ; & les hommes n'ont fait que l'obscurcir par leurs erreurs & leurs vices.

III. L'homme , fait pour la Religion , doit à Dieu un culte réglé & convenable. Or au milieu de tant de Religions , si opposées , qui se disent établies sur la raison , qui

le fixera sur celle qu'il doit suivre ? De plus , il faut un culte public , pour la Société ; que dira la raison sur ce détail ? Il faut donc que Dieu daigne nous instruire tous ; car il ne peut être indifférent sur toute sorte de culte. Sa sagesse qui a tout réglé dans l'Univers n'a pu l'abandonner au caprice de chaque tête. Son culte intéresse sa gloire , & il est le premier devoir de la Créature. En voulant être honoré , il ne peut agréer qu'un culte digne de lui. Il a donc déterminé les louanges , les rites & les victimes qui lui plairoient : & comment les discerner sans sa révélation ?

Qu'on ne dise pas que , comme un Roi ne s'amuse pas à regarder des fourmis , Dieu à plus forte raison se soucie peu de nos hommages. La différence est infinie. Un Roi n'est , ni le créateur de la fourmi , ni le maître de la nature. Son esprit & son attention sont bornés. Dieu est l'intelligence infinie ; rien ne l'occupe , ni le distrait. Le Soleil éclaire , chauffe la boue , sans s'abaisser. La petitesse du sujet fait voir la grandeur & la bonté du Maître. En un mot , si Dieu ne connoît rien , il est sans intelligence ; s'il voit , & qu'il se contente de tout , il est sans discernement , sans sagesse ; s'il ne récompense pas plus celui qui l'honore , que celui qui l'outrage , il est sans justice ; il n'est point Dieu. Ainsi tout homme qui raisonne est convaincu qu'il a des loix , des devoirs , & des inclinations contraires à ces devoirs ; que ces contrariétés de bien & de mal , de grandeur & de misères , ne peuvent venir ni de lui , ni de Dieu , mais de quelque punition extraordinaire qu'il ne peut connoître dans sa source que par une nouvelle lumière d'en haut. Sans cette révélation , l'homme est un criminel sans cause , un ingrat sans culte , un malade sans remèdes , & un mystère incompréhensible : c'est un insensé qui marche dans les ténèbres , & qui meurt dans le désespoir. Mais la révélation est un fait , & on ne dispute point contre les faits.



Existence de la Révélation.

La certitude de la révélation ne peut se tirer que de l'évidence des faits qui la prouvent. Je ne doute point , qu'il y ait eu un *César* , un *Mahomet*. L'histoire le dit ; & quand une foule de témoins me certifient une chose , quelque anciens & éloignés qu'ils soient , dès qu'ils parlent de bonne foi , le bon sens croit leur témoignage ; mais où trouver ces témoins véridiques de la révélation ?

J'ouvre les Histoires ; je fouille chez les Nations les plus connues ; mais je ne découvre par-tout qu'ignorance , erreur & superstition. En Grece , en Egypte , à Rome , j'y vois la divinité multipliée par mille fables , sous mille images ridicules ; j'y vois des hommes déifiés , des bêtes adorées , & des crimes autorisés. Je ne trouve nulle part aucun vestige du commerce de Dieu avec ses Créatures. Tout y est bizarre , indécent , cruel & extravagant.

Dans le cours des siècles , je ne rencontre qu'un Peuple fort ancien , & isolé du reste des Nations , qui a une loi & des lumières particulières. Conformément à la Religion primordiale , il n'adore qu'un seul Dieu , Créateur du ciel & de la terre. Ses livres sont les plus anciens qui soient au monde ; & dans les fastes , dans le culte essentiel de ce Peuple , dans ses loix politiques & religieuses , tout paroît si naturel , si suivi , si divin , que s'il y a une révélation , elle ne put se trouver d'abord que chez les Juifs , & ensuite chez les Chrétiens qui leur ont succédé , & qui seuls prétendent la posséder. Examinons donc s'il est vrai , que par eux Dieu ait parlé aux hommes ; s'il leur a fait connoître sa volonté suprême ; s'il a fait avec la terre une alliance ; si cette alliance est tracée sur des actes authentiques.

Or , je prétends , 1.^o Que Dieu a commencé & préparé cette alliance par les Juifs dans l'Ancien Testament. 2.^o Qu'il l'a consommée dans le Nouveau chez les Chrétiens ; & que c'est *Moyse* & *JESUS-CHRIST* (Voyez ces

deux articles) qui nous ont communiqué cette révélation si nécessaire pour remédier aux besoins du genre humain.

R O U S S E A U.

Caractère de ses Ouvrages.

Cet Auteur débuta par soutenir une opinion outrée sur les Sciences. Il employa toute la profondeur de l'érudition, toutes les ressources de l'éloquence & du génie, pour en montrer les dangers & les suites funestes, relativement aux mœurs. Ce paradoxe n'étoit pas nouveau; mais il lui donna les graces de la nouveauté par un ton d'éloquence forte & énergique dont nos Sybarites n'avoient pas encore d'idée.

La Religion ne s'intéresse pas aux disputes littéraires, elle n'entre que fort peu dans celle-ci; mais M. *Rousseau* l'a mêlée dans ses autres Ouvrages, & d'abord dans son Discours sur l'origine des conditions. Cet Ouvrage célèbre est plus capable qu'aucun autre d'humilier la nouvelle Philosophie. Elle prétend seule instruire l'Univers, dissiper ses ténèbres, chasser les préjugés & la superstition, réformer, épurer la Religion, faire briller par-tout un nouveau jour, en un mot, apprendre à penser; & voilà qu'elle finit par mettre l'homme au niveau de la brute. On ne peut disputer à M. *Rousseau* tous les avantages & les talents de cette Philosophie, le raisonnement, le calcul, l'érudition, l'éloquence, le feu, la modération même, & un desir d'annoncer le vrai. Mais qu'est-ce que ces avantages, lorsqu'on ne s'en sert que pour attaquer la Religion?

M. *Rousseau* veut égaler l'homme à la bête. Il borne l'homme métaphysique & moral aux besoins physiques & aux pures sensations. Semblable à l'animal quant aux idées, il n'en diffère que du plus au moins. En sortant du cercle étroit des fonctions animales, il est sorti pour ainsi dire de son être. Les maisons, les habits, la réunion des familles,

les sentimens d'estime , les liens de la société , l'agriculture & les arts sont autant de traits de la dégradation de l'homme. Les loix en affermissant cet état ont consommé le malheur du genre humain.

Ce système de délire n'avoit pas besoin , ce semble , d'être réfuté. Il faut abandonner à lui-même , & à ses vaines idées l'Ecrivain misanthrope , qui prétend que la destination de l'homme est de vivre seul dans les forêts , nud , désarmé , sans liens ni de mariage , ni de famille , plus solitaire & plus farouche que les Ours qui du moins habitent avec leurs femelles dans des tanières.

On a donc abandonné les idées de M. *Rousseau* , comme les rêves d'un Solitaire malade & souffrant ; heureux s'il n'avoit pas donné dans des écarts plus grands !

Emile est la consommation de l'impiété de M. *Rousseau*. Parmi une foule de vérités exprimées avec force , & revêtues de son style mâle & imposant , que d'opinions insensées , que de paradoxes hazardés , que d'idées dangereuses n'y trouve-t-on pas ! On y fait , à la vérité , un éloge sublime de l'Evangile ; mais les miracles , les Prophéties qui établissent l'authenticité de ce Livre divin sont attaqués sans ménagement. M. *Rousseau* n'écoulant que la voix téméraire de sa raison , pèse tout à la balance de la Philosophie , & détruit peut-être sans le vouloir , les plus solides fondemens de la vertu.

On sait quel sort a eu *Emile*. Le Parlement de Paris condamna l'Auteur & le Livre. M. *Rousseau* se tourne vers sa Patrie ; & ses Citoyens aussi indignés que les Etrangers lui ferment leurs portes. Proscrit , errant , il trouve un asyle en Suisse , d'où il croit foudroyer ses ennemis. C'est de-là que sont parties ses *Lettres de la Montagne* , où toutes ses erreurs sont reproduites , où sa doctrine sur les miracles se montre avec la parure de l'éloquence la plus vive & la plus naturelle , & l'art le plus doux & le plus insidieux. Il tâche d'intéresser les cœurs , autant que de convaincre l'esprit , & il n'y réussit que trop. On pleure sur son aveuglement , on plaint ses malheurs , & en étant touché pour l'Auteur , on pardonneroit peut être à l'Ouvrage , si les attentats contre la Religion pouvoient se pardonner. Ces lettres dan-

géreuses causèrent une fermentation parmi les Ministres Protestans qui fut funeste à leur Auteur. Obligé de quitter ce nouvel asyle, il se refugia en Angleterre, s'y brouilla avec ses amis, & n'y trouvant plus que des dégoûts, il quitte cette terre étrangère où il croyoit avoir tant d'Admirateurs & où il n'a vu que des jaloux & de mauvais plaisans. De telles vicissitudes dans la vie d'un homme prouvent que son caractère est peu sociable, & nous avouerons que M. *Rousseau* ressemble plus à *Diogene* qu'à *Socrate*. Mais s'il a l'humeur du cynique d'Athènes, il a plus de vertus que lui. Il est charitable, généreux, bienfaisant. Sa main a plusieurs fois séché les pleurs des malheureux; sa bourse s'est ouverte à leurs besoins; son cœur à leurs chagrins. Il n'a pas fait, comme d'autres Ecrivains, un trafic honteux de sa plume & de ses talens. Il n'a point trompé le Public par des Editions frauduleuses; il n'a point vendu le même Manuscrit à différens Libraires. Ses Ouvrages auroient pu l'enrichir; ses protecteurs lui auroient procuré des places considérables, & il a voulu demeurer dans sa médiocrité, se contentant du pur nécessaire, sobre, tempérant, juste, couchant sur la dure, remplissant tous les devoirs d'un Philosophe, autant qu'on peut les remplir, quand on n'est pas Chrétien. Plaise à ce Dieu qui lui a dicté un si bel éloge de la morale Evangélique, lui inspirer plus de foi pour ses dogmes, & ouvrir ses oreilles à la voix de la grace, & ses yeux à la lumière de la vérité! (Voyez ESPRITS - FORTS & QUERELLES PHILOSOPHIQUES.)

SAINT-EVREMONT.

Avis sur les Auteurs qui publient des productions scandaleuses sous le nom des autres.

Nous savons que *Saint-Evremont* n'étoit qu'un Epicurien; mais comme il n'a rien écrit de formel contre la Religion, nous ne l'aurions pas placé dans ce Dictionnaire, si l'on

ne s'étoit servi de son nom pour débiter des écrits licencieux. Tel est un Ouvrage intitulé *Analyse de la Religion*, qu'on a décoré du nom de ce célèbre Ecrivain. Il est évident que cet écrit n'est pas de lui; il étoit incapable par sa façon de penser de faire un livre contre le Christianisme, & plus incapable encore de se tourmenter l'esprit à des recherches épineuses d'histoire, & à des raisonnemens profonds de métaphysique. Il faut donc mettre cette production pernicieuse au rang de tant d'autres, dont les véritables Auteurs se cachent derrière un mort respectable, qui ne peut plus porter la peine de leurs sottises, mais qui en recueille la honte aux yeux des hommes peu instruits. C'est ainsi que dans le cours de l'année 1768, on a vu sortir du magasin d'impiété établi près d'un lac, *le dîner de Mylord Bolingbroke par saint Hyacinthe*; *le dialogue du douteur & de l'adorateur, par l'Abbé de Tilladet*, *les pensées de la Mothe le Vayer & de l'Abbé de saint Pierre*, &c. &c. Il n'est pas inutile d'avertir qu'aucun de ces écrits n'est de ceux dont ils portent le nom. L'aigreur du style, l'entassement des sarcasmes, de mauvaises plaisanteries & des blasphêmes désignent assez dans quel terrain ces fruits funestes ont dû croître. L'Auteur a beau se couvrir d'un voile; on voit la figure à travers, & ce n'est pas celle d'un homme doux, modéré & honnête.

Au reste nous avons dit que *Saint-Evremond* étoit incapable par sa façon de penser d'écrire contre le Christianisme, & cela est vrai. Il avoit assez de bon sens, pour penser, qu'il est du devoir du Citoyen de respecter la Religion de ses pères & de sa patrie. Il ne pouvoit souffrir que de misérables petits-maitres en fissent un sujet de plaisanterie. *La seule bienséance & le respect qu'on doit à ses concitoyens*, disoit-il, *défontent une pareille licence* Tout homme bien né & qui n'a pas dépouillé toute honte pensera de même. Quant à ceux qui ont violé depuis longtemps l'honnêteté publique, ils peuvent se permettre tout ce qu'ils voudront; on n'a plus rien à dire à un homme qui vous insulte du haut du grenier, où ces indécences l'on fait confiner.

SAINT-FOIX.

Réflexions de cet Auteur sur la nouvelle Philosophie.

ON a accusé cet Auteur d'incrédulité, & nous ne l'ignorons point. Les *Lettres Turques* qu'on lui attribue, ont donné des soupçons sur sa Religion. Ne cherchons point à l'excuser; mais en supposant qu'il ait été incrédule, les réflexions qu'il fait sur la nouvelle Philosophie n'en auront que plus de force. Voici comment il apostrophe ces nouveaux Charlatans de sagesse, qui dressent des tréteaux, pour prêcher ce qu'il ne faudroit pas même dire à l'oreille.

» Petits Aigles, qui planez si dédaigneusement au-dessus
» de vos chétifs compatriotes, nouveaux phénomènes dans
» la littérature, je prends la liberté de vous considérer
» dans votre apogée, & je crois m'apercevoir que les
» rayons de votre gloire ne sont composés que de para-
» doxes, d'idées singulières, de traits contre les femmes,
» contre votre nation, & d'un vernis d'irréligion....

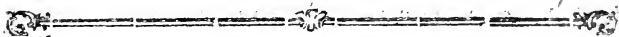
» Il parut il y a environ quarante ans, deux petits Ou-
» vrages, les *Dialogues des Dieux*, & les *Lettres Galantes*
» & *Philosophiques*. Le but de l'Auteur étoit d'affoiblir,
» de confondre & de brouiller toutes les idées, tous les
» principes de morale qui guident ordinairement les hom-
» mes. »

» Il tâchoit d'établir que la fausseté, l'avarice, la paresse
» & l'ingratitude ne sont point des vices; que la pudeur &
» la chasteté ne sont pas des vertus; qu'un mari, loin de
» s'opposer aux galanteries de sa femme, peut en tirer
» vanité; qu'un fils ne doit à ses parens aucune recon-
» noissance, ni de la vie qu'il en a reçue, ni de l'éduca-
» tion qu'ils lui ont donnée, & qu'on n'est obligé ni
» d'aimer, ni de servir, ni de défendre la Patrie. Ne seroit-
» il pas plaisant qu'en blutant, rechaissant & commentant
» deux Ouvrages (je me sers du terme) si méprisables &

» toutes façons , ne seroit-il pas plaisant , dis-je , qu'on
» s'imaginât que la Philosophie des mœurs fait depuis quel-
» ques années de grands progrès parmi nous ? »

» C'est pour être utile que Dieu vous a donné des ta-
» lens ; c'est pour vous mettre en occasion d'être bienfai-
» sant , qu'il vous a donné des richesses : il me semble que
» cette vieille morale de l'Evangile vaut bien celle de la
» nouvelle Philosophie. » (*Essais sur Paris*. Tome IV , pag.
92 , 93 & 94.)

On voit par ce morceau que si M. de Saint-Foix a été infecté des principes de la nouvelle Philosophie , il s'en est sagement repenti. Plut à Dieu que l'exemple de cet homme d'un esprit si fin & si éclairé , & d'un caractère si aimable , pût toucher ceux qui l'avoient égaré , ou qui s'étoient égarés avec lui !



S A I N T S P E R E S.

*Injustice des Philosophes modernes , lorsqu'ils rendent
compte des sentimens des Saints Pères.*

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a outragé les Saints Pères , dans plusieurs endroits de son abominable Ouvrage. Nous n'entreprendrons pas ici de les venger. Ils existent depuis des siècles ; ils existeront autant que la Religion ; & le *Dictionnaire Philosophique* ne sera vraisemblablement qu'une brochure de quelques jours. Bayle non moins téméraire , n'épargna ni les *Augustin* , ni les *Basile* , ni les *Chrysostôme* , ni les *Tertullien* , ni les *Lactance* , ni les *Arnobé*. Il fit plus ; il leur imputa des sentimens qu'ils n'avoient jamais eus. Nous nous bornerons à un exemple tiré du *Journal de Trévoux* , mois de Mai 1753.

Le Philosophe *Anaxagore* abandonna ses terres à la merci des bestiaux pour s'appliquer uniquement à l'Astronomie & à la Physique. Ce fait donne occasion à Bayle de critiquer saint *Jean Chrysostôme* : avec quel succès ? Nous en faisons juge le Lecteur. *Je suis surpris* , dit notre Aristarque

que *saint* Chrysostôme ait blâmé ce noble désintéressement , & qu'il l'ait traité de folie & de bêtise. N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils , qui traitent de foux & de stupides tous les Chrétiens qui renoncent à leurs patrimoines , pour se retirer dans des solitudes ? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal par-tout , selon qu'on est rempli de préjugés.

Remarquons , avant tout , que *saint* Chrysostôme ne parle point du Philosophe *Anaxagore*. Ensuite écoutons-le dans la septième Homélie sur les *Actes des Apôtres*. Les premiers fidèles , dit-il , distribuoient leurs biens aux pauvres , selon les besoins d'un chacun : ce qui n'étoit pas une chose vaine , comme l'action des Philosophes , dont les uns quittent leurs terres , les autres jettent beaucoup d'or à la mer. Or ceci , ajoute le saint Docteur , n'étoit pas un mépris des richesses , mais une folie & une sottise. D'ailleurs , le démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu , comme s'il n'étoit pas possible de faire de bons usages de l'argent.

On voit que la pensée du saint Evêque est très-belle. Les Philosophes abandonnent leurs terres & leur or sans motif raisonnable , bien loin d'être portés à cette action par des raisons aussi sublimes que celles des Chrétiens , qui se retirent dans les déserts. Le renoncement des Philosophes n'étoit pas non plus comparable , pour le mérite & pour la générosité , aux distributions que les premiers fidèles faisoient de leurs biens , soulageant les pauvres , & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du nécessaire. *Saint* Chrysostôme ajoute en même temps un mot contre les Manichéens de son temps , qui calomnient les créatures de Dieu ; l'or , l'argent , les possessions ; calomnie qui ne pouvoit être qu'un effet des artifices du démon. Demandons présentement si le préjugé fait parler le saint Docteur , ou s'il a voulu rendre la pareille aux Gentils , qui se moquoient de la Philosophie toute céleste des Chrétiens ? (Voyez le N.º VI. de l'Article RELIGION.)

Bayle , M. de V. , le Marquis d'Argens ont intenté un procès à *saint* Augustin , qu'ils regardent comme le Patriarche de l'Intolérance. Ils l'accusent d'avoir soutenu qu'il falloit détruire , exterminer les Hérétiques ; c'est une calomnie. Ce grand Docteur a eu un zèle ardent pour ramener les

errans au sein de l'Eglise. Il a consacré ses soins, ses travaux à ce grand Ouvrage; mais il n'a employé que des voies de charité & de douceur. En voici une preuve bien décisive. Les Donatistes & les Circoncillions remplissoient l'Afrique de troubles, de ravages & de meurtres. Après avoir tenté tous les moyens possibles pour arrêter ces défordres, les Empereurs furent enfin forcés de publier des Edits sanglans contre ces furieux. Saint *Augustin* craignant qu'on n'exécutât ces Edits dans toute leur rigueur, écrivit au Comte *Marcellin*, » nous pourrions, lui dit-il, dissimuler leur mort, puisque nous ne les avons ni accusés, ni » présentés devant vous; mais nous serions fâchés que les » souffrances des serviteurs de Dieu fussent vengées par la » loi du Talion. » Il écrivit au Proconsul *Apringius*, qui devoit juger ces criminels; & en lui faisant la même prière. » Si j'avois, dit-il, affaire à un Juge qui ne fût pas Chrétien, je ne lui parlerois pas ainsi, mais je n'abandonnerai pas pour cela la cause de l'Eglise; & s'il vouloit » bien m'écouter, je lui représenterois que les souffrances » des Catholiques devroient être des exemples de patience, » qu'il ne faut pas ternir par le sang de leurs ennemis. » Ces traits éclatans de modération peignent-ils l'ame d'un persécuteur?

Saint *Jérôme* n'a pas été plus épargné. M. de V. dans la grave préface de ses *Contes de Guillaume Vadé* l'accuse d'avoir été le plus colère de tous les hommes, & d'avoir dit de très-grosses injures à ceux qui ne pensoient pas comme lui. D'autres Satyriques lui ont reproché de n'avoir pas été retenu par les liens les plus sacrés de la Société, & d'avoir exalé sa fureur & la bile contre *Ruffin*, parce qu'il avoit embrassé les opinions d'*Origene*. Voici le récit sincère du fait. *Ruffin* ayant fait une traduction infidèle d'*Origene*, y joignit une Préface, où désignant saint *Jérôme*, il insinuoit qu'il n'avoit entrepris cet Ouvrage qu'à sa prière. Saint *Jérôme* fut obligé de se justifier; son silence l'auroit fait passer pour un Partisan des erreurs d'*Origene*. Il écrivit à *Ruffin*, & se plaignit doucement de cette Préface, où feignant de le louer, il l'accusoit en effet d'*Origénisme*. Il le prie de ne plus agir ainsi. Quoi de plus équitable! & peut-on sur un procédé si

doux fonder des reproches si amers & si injurieux ? Il est vrai que la solitude & les infirmités avoient donné au caractère de saint *Jérôme* une teinture de mélancolie & d'aigreur qu'il se reprochoit lui-même. Mais ces légères imperfections qu'il ne faut pas exagérer étoient couvertes par de grandes vertus ; mais quelles qualités peuvent effacer les égaremens de nos Philosophes modernes ? Est-ce à des hommes qui se sont livrés aux emportemens les plus grossiers pour une égratignure , à trouver le style de saint *Jérôme* trop violent ? Nous disons la même chose de saint *Bernard* , & des autres Pères auxquels nos Philosophes doux & modérés reprochent trop de vivacité.



S A L O M O N.

De la mort d'Adonias ; du temple de Salomon.

M. de V. blâme beaucoup *Salomon* ; il lui reproche surtout la mort d'*Adonias* son frère. Il est vrai que *Salomon* ; en montant sur le trône , lui avoit promis la vie , s'il se comportoit en homme de bien. Mais à peine *David* eut expiré que le desir de régner le ranima dans son cœur. *Joab* , le chef des troupes , & *Abiathar* le grand-Prêtre étoient d'intelligence avec lui. Il étoit à présumer que les cabales produiroient des intrigues funestes. *Salomon* , voyant les desseins ambitieux de son frère , qui demandoit en mariage *Abisag* , la Sulamite qui avoit rechauffé la vieillesse de *David* , pour favoriser ses vues , ordonna qu'on le fit mourir. Il infligea la même peine à *Joab* , souillé par les meurtres d'*Abner* & d'*Amasa* , & exila le grand-Prêtre *Abiathar*. La justice ne fut violée dans aucun de ces châtimens. *Salomon* fut dégagé de la sienne. Il pouvoit lui pardonner ; mais l'intérêt de l'état demandoit une prompte justice.

Quant aux richesses que *David* laissa à *Salomon* ou que celui-ci se procura par le moyen de ses flottes , il faut voir les commentateurs. Cette matière demande des discussions trop longues , pour qu'un Ouvrage , tel que celui-ci , puisse

les comporter. Examinons actuellement ce que notre Auteur dit du Temple dans son *Dictionnaire* prétendu *Philosophique* & sur-tout dans sa *Philosophie de l'histoire*.

Pour connoître le Temple des Juifs , il faut représenter la forme des Temples anciens qui étoient bien différens des nôtres. Rapportons la description que fait *Strabon* de quelques Temples de l'Egypte qu'on voyoit de son temps. » On trouve d'abord , nous dit-il , une grande place ; de-là » on entre dans un grand vestibule , ensuite dans un autre , » & enfin dans un troisième , après quoi on rencontre un » vaste parvis qui est devant le Temple. Au fond de ce » parvis est un bâtiment d'une grandeur médiocre qui est » le Temple proprement dit. » Ainsi , rien ne paroît plus Auguste que les bois sacrés , les parvis , les portiques , les cours , qui accompagnent ces Temples. C'étoit à peu-près sur cette forme qu'étoit construit le Temple de Jérusalem. Le troisième livre des Rois cité par l'Auteur , ne parle que du Temple proprement dit. Il dit peu de chose de ses accompagnemens ; mais nous les trouvons décrits dans *Exéchiel* , depuis le chapitre quarante jusques à quarante-six. On y trouve d'abord le parvis d'*Israël* large de cent coudées ; or la coudée chez les Hébreux avoit vingt pouces , & presque demi ; ainsi le parvis d'*Israël* avoit cent soixante & dix pieds de largeur ; ensuite on voyoit le parvis des Prêtres qui avoit la même largeur. Ces deux parvis étoient précédés d'une vaste cour , dont le mur qui en faisoit l'enceinte avoit six cens coudées , c'est-à-dire , mille vingt-cinq pieds de roi en quarré. Mais , dans le temps qu'il fut bâti après le retour de la captivité , on établit dans la première cour , le parvis des Gentils.

Le Temple proprement dit , étoit composé du vestibule de trente-quatre pieds deux pouces de longueur , le Saint de soixante & huit pieds quatre pouces , le Sanctuaire de vingt coudées ou trente quatre pieds deux pouces en longueur & autant en largeur , ce qui fait pour la longueur du Temple proprement dit , cent trente-huit pieds huit pouces & non pas quatre-vingt dix pieds sur trente de face , comme le dit l'Auteur. Le troisième Livre des Rois rapporte en effet que le Temple n'avoit que 60 coudées ;

mais dans le verset suivant il est dit , qu'outre ce bâtiment de 60 coudées , il y avoit un portique , ou vestibule de vingt coudées de long. C'étoit dans le parvis que logeoient les Prêtres , & non pas dans des appentis de bois adossés à la muraille du Temple. Ces entablemens adossés à la muraille du Temple dont il est parlé dans le troisième Livre des Rois , étoient des galeries qui étoient occupées pendant le service public. C'est sur ce plan qu'on peut se former une idée du Temple de Jérusalem. *Les fenêtres* , dit l'Auteur , *qui étoient beaucoup plus étroites en dehors qu'en dedans , ressembloient à des meurtrières.* Cependant *Ezéchiel* nous apprend qu'elles avoient la même dimension que la porte orientale ; or la porte orientale avoit treize coudées de haut , & dix coudées de largeur , ce n'étoit donc pas des meurtrières. Il est dit , qu'elles étoient plus évasées en dedans qu'en dehors , & cela devoit être dans des murs de six coudées ou dix pieds d'épaisseur.

Quant au second Temple qui fut bâti après la captivité ; il est vrai qu'il n'étoit pas si somptueux que celui de *Salomon* ; mais on ne peut pas dire que c'étoit bien plutôt une grange qu'un Temple. Le Livre d'*Esdras* nous apprend , dit notre Philosophe , que les murs de ce nouveau Temple n'avoient que trois rangs de pierre brute , & que le reste étoit de simple bois.

Esdras rapporte que *Cyrus* donna ordre de rebâtir le Temple qui devoit avoir soixante coudées de hauteur & autant de largeur , & qu'il devoit y avoir trois ordres de pierres non polies : mais comme il ne fut achevé que sous *Artaxercès* longue main , il y a apparence qu'on le finit d'une manière plus magnifique , puisqu'*Artaxercès* donna cent talents d'argent pour le finir ; or le talent , suivant la manière de compter des Juifs , valoit 4867 livres 3 sols 9 deniers de notre monnoie ; ce qui fait près de 500000 livres. Avec cette somme seule on devoit bâtir une plus belle grange que ne le sont celles de nos campagnes. Notre Auteur ajoute qu'*Hérode* fut obligé , comme nous l'apprend *Josèphe* , de démolir le Temple de *Nehémie* qu'il appelle le Temple d'*Aggée*. Ce n'est pas la manière dont *Josèphe* nous présente ce fait. Il faut entendre qu'il le fit réparer , agrandir & embellir , mais non pas entièrement démolir , tout au plus quelques

parties qui tomboient de vétusté. Voilà en substance tout ce que j'ai pu recueillir sur les Temples des anciens , & ce que l'Ecriture sainte nous apprend du Temple de Jérusalem , qui fut le premier Temple élevé au vrai Dieu. On peut juger maintenant de l'exactitude de notre Philosophe dans les faits historiques qu'il nous a cités. Vous voyez dans tout ce Livre , que lorsqu'on y cite l'Ecriture , c'est toujours à faux , ou à contre-sens. Dans le Chapitre des Temples que je viens de citer , l'Auteur s'exprime ainsi : Il est dit , au troisième Livre des Rois , que l'édifice avoit soixante coudées de long , & vingt de large , c'est environ quatre-vingt-dix de long sur trente de face ; il n'y a guère de plus petit édifice public. Il est dit en effet que le Temple avoit soixante coudées dans le Chapitre sixième ; mais un homme impartial auroit ajouté ce qui est dit au verset suivant ; c'est-à-dire , qu'outre le Saint & le Sanctuaire qui avoient soixante coudées , il y avoit un vestibule à l'entrée du Temple , qui avoit vingt coudées de long , & qui faisoit partie du Temple. Il n'auroit pas omis ce qu'*Ezechiel* nous en dit , qui en parle d'une manière si étendue. Il ne nous auroit pas donné de fausses idées sur la coudée des Juifs. Il ne nous auroit pas représenté comme des apprentis les galeries de bois de cedre que *Salomon* fit construire dans le Temple. Enfin il auroit écrit en Historien & non en Romancier satyrique.

Quant aux autres accusations intentées contre *Salomon* ; voyez CANTIQUE DES CANTIQUES , ECCLÉSIASTE & PROVERBES.

SCEPTICISME ; voyez PYRRHONISME.

SENSATIONS ; SONGES , voyez AME , BÊTES ,
MATÉRIALISME.



S E R V E T.

Histoire de sa vie & de sa mort.

*M*ichel Servet naquit à Villa-Nueva en Aragon en 1509 ; ou en 1511 , à Tudelle dans le Royaume de Navarre. Dès sa plus tendre jeunesse , il s'appliqua sans relâche à des études sérieuses. Ses progrès furent si rapides , qu'à l'âge de quatorze ans , il entendoit le Latin , le Grec & avoit quelque teinture de l'Hébreu , de la Philosophie , des Mathématiques , & de la Théologie Scholaistique. Son Père l'envoya étudier en Droit à Toulouse , où il commença à s'élever des doutes dans son esprit sur le Mystère de la Trinité. Ces doutes se fortifièrent en Italie , où il alla à la suite du Confesseur de *Charles-Quint*. Il se rendit de-là en Allemagne & y perdit son Maître , & le seul soutien de sa foi chancelante.

Servet , devenu indépendant par cette mort ; résolut de s'ériger en réformateur de la Religion. Il se rendit à Bâle en 1530 , & il conféra de ses sentimens avec *Ecolampade*. Ce Théologien avoit alors quarante-huit ans , & *Servet* étoit au plus dans sa vingt-deuxième année. Le premier touchant à la vieillesse & chargé d'occupations , ne dédaigna point néanmoins de se prêter aux desirs d'un étranger à peine sorti de l'enfance. Mais l'Ecolier , en jeune étourdi , se permit les expressions les plus révoltantes en public & en particulier contre celui qui l'instruisoit & contre le Mystère qu'il défendoit. La présomption de la jeunesse & la vanité espagnole ne suffirent point pour expliquer cette conduite. Il faut y ajouter un esprit aigre , une humeur chicaneuse & un orgueil peu commun. C'étoit le caractère de *Servet*.

De Bâle , *Servet* alla à Strasbourg , pour conférer aussi avec *Bucer* & *Capiton*. Il irrita tellement le premier de ces Théologiens , qui étoit assez modéré , qu'il dit en chaire , qu'il méritoit qu'on le mit en pièces , & qu'on lui arrachât les

entrailles. En partant de Bâle , il laissa un manuscrit entre les mains d'un Libraire. C'étoit un Ouvrage où il attaquoit la Trinité. L'Imprimeur n'osant le mettre sous-presse l'envoya à *Haguenau* , où *Servet* se rendit pour accélérer l'édition. L'Ouvrage parut en 1531 , & l'année suivante il en publia un second sur la même matière. Le premier étoit intitulé : *De Trinitatis erroribus , libri septem* , in-8.^o sans lieu d'impression. Cet Ouvrage est si rare , (*) qu'on n'en connoît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raison de cette rareté , vient de ce que tous les gens de bien s'empresserent d'anéantir cette horreur , qui d'ailleurs est très-peu recommandable pour le style.

Il y a si peu de bon sens (dit *Richard Simon* , dans sa *Bibliothèque critique* , tom. I , pag. 32.) dans tout cet Ouvrage impie , que s'il étoit devenu commun , on n'auroit que du mépris , & pour le Livre & pour l'Auteur. Il y est si embarrassé , si obscur , si entortillé sur les matières qu'il traite , qu'on voit bien qu'il ne les entendoit guere. Le dogme de la Trinité y est combattu d'une manière choquante. Il appelle les trois personnes une *pure imagination* , une *chimère* , des *Dieux métaphysiques*.

Son grand but est de montrer que les noms de JESUS & de CHRIST , & celui de *Fils de Dieu* , ne désignent qu'un homme ; & il tâche de le prouver par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte. Il explique plusieurs autres passages conformément à son système , & il répond aux objections des Orthodoxes. On peut aisément entendre cette partie de son Livre ; mais lorsqu'il explique ses pensées sur la personne de JESUS-CHRIST , ce qu'il dit est intelligible.

Le second Ouvrage de *Servet* est intitulé : *Dialogorum de Trinitate , libri duo* , in-8.^o 1532. Il rétracte dans son Avertissement tout ce que renfermoit son premier Ouvrage. Ce n'est pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité soit faux , mais parce que son Livre est imparfait , & la production d'un enfant. L'Anti-Trinitaire se conduisit en homme qui vouloit avoir des Disci-

[*] Cet Ouvrage & le suivant ont été contrefaits depuis quelque temps en Allemagne ; consultez sur cette contrefaçon la *Bibliographie instructive* , tom. I , n. 754.

ples. Il envoya ses Ouvrages en Italie, & ils s'y répandirent en tant d'endroits, que *Melanchton* se crut obligé d'écrire en 1539, une Lettre au Sénat de Venise, pour le prier de préserver les Etats de la République des erreurs abominables de *Servet*. Son second Ouvrage n'étoit ni mieux écrit, ni plus clair, ni plus méthodique que le premier, & il n'est pas moins rare. Sa présomption & sa vanité y paroissent à découvert. Il croyoit être en droit d'écrire contre la Trinité avec autant de liberté, que les prétendus Réformateurs écrivoient contre l'Eglise; & il se trompoit.

Servet, se voyant sans ressource en Allemagne, & en horreur à la plupart des Eglises réformées, se détermina à passer en France, pour se perfectionner dans la Médecine. Il étudia sous *Sylvius* & *Fernel*, célèbres Professeurs, & reçut le bonnet de Docteur. Il fit paroître en 1535, à Lyon, une édition de *Ptolomée*, in-fol. qui est très-rare. Elle est marquée au coin de ses autres Ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la premiere édition à la tête de la douzieme Carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Voici ce passage tel qu'il a été traduit par M. de la Chapelle, dans le tome II. de la *Bibliothèque raisonnée*.

» Les Livres de la Bible, & *Josephe*, qui les a suivis,
 » appellent cette terre Canaan, & la disent abondante en
 » diverses richesses, fertile en fruits, bien arrosée, pleine
 » de baume, & placée au milieu du monde; ce qui fait
 » qu'elle n'est ni incommodée d'un trop grand froid, ni
 » brûlée par les chaleurs. A raison d'un climat si heureux,
 » les Israélites, autrement nommés les *Hébreux*, crurent
 » que c'étoit le Pays découlant de miel & de lait que Dieu
 » avoit autrefois promis à leurs Peres, *Abraham*, *Isaac*, &
 » *Jacob*. C'est pourquoi, quarante ans après leur sortie du
 » pays d'Egypte, ils s'en emparerent, sous la conduite du
 » vaillant Chef *Josué*. Sachez pourtant, ami Lecteur, que
 » c'est à tort & par pure vanterie, qu'on a attribué à ce
 » pays une si grande bonté; car l'expérience des marchands

» & des voyageurs le découvrent inculte, stérile, & dé-
 » titué de toute douceur. »

Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les Médecins de Paris. Il fit son apologie, qui fut supprimée par Arrêt du Parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, & sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la Capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les *Frellons*, Libraires célèbres, en qualité de Correcteur d'Imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il n'y fit que paroître. Il alla s'établir à Charlièu, où il exerça la Médecine pendant trois ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette Ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, Archevêque de Vienne, qu'il avoit connu à Paris. Ce Prélat aimoit les Savans & les encourageoit par ses bienfaits; il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son Palais. Ce fut pour lui témoigner sa reconnoissance, que *Servet* donna la seconde édition de son *Ptolomée*, & la lui dédia. Il auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fut borné à la médecine, & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système.

Notre Médecin Anti-Trinitaire, faisoit de fréquens voyages à Lyon; & en 1542, il prit soin de l'édition d'une Bible *in fol.* imprimée par *Hugues de la Porte*. Cette Bible a pour titre: *Biblia sacra ex fatis Pagnini translatione*, à Lyon 1542. On voit dans la Préface, que le Médecin commentateur s'étoit fait un système particulier sur les Prophéties. Il prétendoit qu'elles ont leur sens propre & direct dans l'histoire du temps, où elles ont été prononcées. Elles ne regardent JESUS-CHRIST, suivant lui, qu'autant que les faits historiques, qui y sont marqués, figuroient les actions du Sauveur; & même ces Prophéties ne peuvent s'appliquer à JESUS-CHRIST que dans un sens sublime & relevé.

Le Messie n'entre qu'en second dans toutes ses notes. Il prétend toujours contre l'explication des Ecritures, que

c'étoient les Actions des Rois ou des Prophetes qui figuroient JESUS-CHRIST , & non point la parole même des Prophéties. Nous nous bornerons à quelques exemples. Voici comme il met à la torture quelques passages très-clairs , pour leur faire dire ce qu'ils ne disent point. On connoît ces paroles du Pseaume 90, verset 1. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: asseyez-vous à ma droite. Served* veut prouver que cet oracle regarde *Salomon* & non JESUS-CHRIST. C'est dommage que cet illustre commentateur n'ait pas vécu du temps des Pharisiens. Il leur auroit fourni une réponse à la difficulté , par laquelle le Sauveur les confondit , & qui étoit fondée précisément sur ces paroles. Il leur auroit appris & à JESUS-CHRIST lui-même , qu'il s'agit de *Salomon* dans ce passage , & que le Messie n'y entre que comme représenté par *Salomon*.

Se seroit-on encore jamais douté que ces paroles du même Pseaume : *Tu es Sacrificateur éternellement , selon l'ordre de Melchisédech* , pussent s'entendre de *Salomon* ? Mais notre Espagnol nous apprend doctement , que ce Prince a quelquefois fait les fonctions de Sacrificateur. Il explique le Chapitre LIII d'*Isaïe* , de *Cyrus* , en reconnoissant qu'il peut être relatif à JESUS-CHRIST , dans un sens sublime.

Quelquefois il s'oublie au point de détourner le sens des passages les plus clairs & les plus formels en faveur de la Religion. Il applique à l'histoire des Juifs des Prophéties qui portent uniquement sur le Messie , sans dire qu'elles aient le moindre rapport à JESUS-CHRIST. Telle est l'explication qu'il donne du fameux oracle des soixante & dix semaines de *Daniel*. Elles ne regardent que *Cyrus* , ses Successeurs & *Antiochus*.

Jean Frellon , Imprimeur de *Servet* , étoit ami de *Calvin*. Ce fut par son moyen qu'il entra en commerce de Lettres avec ce fameux Réformateur. *Servet* avoit examiné ses Ouvrages ; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient , il consulta l'Auteur moins pour l'avantage de s'instruire que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à *Calvin* , qui rouloient sur la Divinité de JESUS-CHRIST , sur la Régénération , & sur la nécessité du Baptême.

Le Patriarche des Calvinistes lui répondit d'une manière assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* répliqua , avec vivacité , en feignant que l'intérêt de la vérité , l'orgueil de son adversaire , & la nature des erreurs qu'il défendoit , lui arracheroient malgré lui des expressions un peu dures. » Je ne saurois , lui disoit-il , » ce que vous voulez dire , si je n'érois accoutumé à vos » rêveries : pardonnez la force des termes , la nature de la » chose me les arrache. Je ne vous hais ni ne vous mé- » prise ; & je n'ai point dessein de vous pousser avec trop » d'âpreté. Mais il faudroit que je fusse de fer , pour ne » pas être ému , quand je vous vois insulter à la sainte » doctrine avec tant de hauteur. »

Le commerce de lettres des deux disputans ne consista presque plus qu'en injures & en invectives. *Servet* voulant humilier *Calvin* , qui écrivoit secrètement contre lui , lui envoya un manuscrit où il relevoit impitoyablement les bévues & les erreurs de son *Institution Chrétienne*. *Calvin* fut tellement irrité qu'on osât attaquer sa production favorite , qu'il écrivit à ses amis *Farel* & *Viret* , que si cet hérétique tomboit entre ses mains , il seroit en sorte qu'il perdrait la vie. L'occasion s'en présenta bientôt.

Servet , aheurté à ses malheureux principes , commença un troisième Ouvrage contre la Trinité & contre d'autres dogmes du Christianisme. Le Livre parut au commencement de 1553 , sous ce titre : *Christianismi Restitutio* , & il est devenu si rare qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires dans le monde. *Frellon* en fit tenir un exemplaire à *Calvin* , qui fut extrêmement choqué de la manière méprisante dont *Servet* parloit de sa personne & de ses ouvrages. Il médita dès-lors le moyen de satisfaire son ressentiment. Il y avoit à Geneve un *Guillaume Trie* , prosélite Calviniste , & Lyonnais. Il étoit en commerce de Lettres avec un de ses parens appelé *Antoine Arneys* établi à Lyon. *Calvin* lui fit écrire une Lettre , pour dénoncer *Servet* , qu'on peignoit comme un monstre , & qu'on désignoit sur-tout comme auteur du nouveau Livre contre la Trinité. On en envoya en même temps le titre , l'indice & les quatre premières feuilles.

Arneys communiqua la Lettre de son parent, qui faisoit un crime aux Catholiques Romains de ce qu'ils souffroient au milieu d'eux un Anti Trinitaire, & les feuilles qui l'accompagnoient à *Matthieu Ory*. C'étoit le nom de l'Inquisiteur que le Cardinal de *Tournon*, Archevêque & Gouverneur de Lyon, avoit fait venir de Rome, pour veiller sur les hérétiques. *Ory* ayant examiné les pieces avec *Benoit Fualtier*, Vicaire-Général du Cardinal, avertirent ce Prélat des erreurs du Médecin Navarrois. Le Cardinal de *Tournon* qui étoit alors dans un château au-dessous de Vienne, écrivit au Lieutenant-Général de Dauphiné de faire les perquisitions nécessaires.

Comme on ne put cependant trouver d'indices assez forts pour faire arrêter *Servet*, *Arneys* eut ordre d'écrire à *Trie*, pour lui demander le Traité *De Christianismi restitutione*. *Calvin* fit réponse sous le nom de son confident, & envoya plus de pieces qu'il n'en falloit pour convaincre le dogmatifant Espagnol.

On commença le 6 Mars 1553, les procédures contre lui, & après les diverses perquisitions, il fut conclu que *Michel de Villeneuve*, Médecin, (c'est ainsi qu'il est appelé dans toutes les pieces du procès,) & *Balthazar Arnolet* son Imprimeur, seroient arrêtés pour répondre de leur foi. Sur les six heures du soir *Arnolet* fut conduit dans les prisons de l'Archevêché, & dans le même temps le Vice-Bailli ou Juge de la Ville se transporta chez M. de *Maugirôn*, Lieutenant-Général de Dauphiné, où étoit *Michel de Villeneuve*, servant ledit Seigneur dans sa maladie. Il se servit d'un stratagème pour le faire entrer en prison. Il lui dit qu'il y avoit au Palais Delphinal plusieurs prisonniers malades & blessés, & qu'il le prioit de vouloir bien venir les visiter avec lui. *Servet* le suivit sans se douter de rien. Pendant qu'il faisoit sa visite, le Vice-Bailli envoya prier le Grand-Vicaire de venir le joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils déclarèrent au Médecin qu'ils le constituoient prisonnier, pour répondre aux informations faites contre lui. Ils ordonnèrent cependant au Geolier de le traiter honnêtement, & par estime pour son habileté dans la Médecine, & par égard pour ceux qui s'intéressoient à son sort. On lui per-

mit de voir quelques-uns de ses amis , & d'avoir un domestique.

Servet , voyant sa vie entre les mains d'un Inquisiteur songea à la mettre en sûreté , & il exécuta son dessein après le second interrogatoire. Il y avoit dans la prison un jardin avec une plate-forme , qui regardoit sur la cour du Palais où l'on rend la justice. Au-dessus de la plate-forme étoit un toit , d'où l'on pouvoit descendre au coin d'une muraille , & de-là se jeter dans la cour. Quoique le jardin fut soigneusement fermé , on en permettoit l'entrée à des prisonniers au-dessus du commun , soit pour se promener ou pour d'autres nécessités ; *Servet* y étoit entré la veille , & avoit tout bien examiné. Le 7 Avril , il se leva à quatre heures du matin & demanda la clef au Geolier , qui alloit faire travailler à ses vignes. Celui-ci le voyant en bonnet de nuit & en robe de chambre , ne soupçonna pas qu'il fut tout habillé ni qu'il eut son chapeau caché sous sa robe. Il lui donna la clef , & sortit quelque temps après avec les ouvriers. Lorsque *Servet* les crut assez éloignés , il laissa au pied d'un arbre son bonnet de velours noir , & sa robe de chambre fourrée ; sauta de la terrasse sur le toit , & parvint jusques dans la cour sans se faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du Pont du Rhône , peu éloignée de la prison , & passa dans le Lyonnais. On ne s'aperçut de son évasion , que plus de deux heures après. On fit de grandes perquisitions pour le découvrir ; on écrivit même aux Magistrats de Lyon & des autres Villages , où l'on présuma que *Servet* auroit pu se retirer ; mais toutes les recherches furent inutiles.

On a cru que le Vice-Bailli , intime ami de *Servet* , favorisa son évasion ; mais on n'en a point de preuves certaines. Le Geolier ne fut pas non plus complice de sa fuite. On continua néanmoins le procès commencé , & le 17 Juin il fut condamné à être brûlé vif à petit feu. Le même jour la sentence fut exécutée en effigie. On mit la figure du Médecin dans un tombereau avec cinq balles de ses Livres , & l'on ne fit qu'un bucher de l'effigie de l'Auteur & des exemplaires de ses Ouvrages.

Servet avoit le courage d'un Philosophe ; c'est tout dire.

Il trembloit en parlant de fermeté. Il n'avoit jamais été dans la disposition de risquer sa vie pour ses sentimens. Il chercha dans son premier & dans son second interrogatoire à donner le change à ses Juges. Il s'y prit avec tant d'artifice, qu'ils n'auroient guere pu le condamner à quelque grande peine, sur les pieces qu'ils avoient en main. Il se distinguoit de *Servetus* comme un homme qui lui étoit inconnu, & il désavouoit tout ce qui avoit été imprimé sous le nom de ce *Servetus*. Les Lettres à *Calvin* étoient un violent préjugé; mais il l'affoiblissoit, en disant qu'il n'avoit soutenu les propositions controversées dans ses Epîtres que par voie de dispute, & qu'il étoit prêt à se soumettre à toutes les décisions de l'Eglise. Il est vrai que cette soumission ne devoit guere paroître sincere. Outre les erreurs de *Servet* sur la Trinité & sur le Baptême, il y avoit dans son Livre des choses contre l'autorité du Pape, la Messe, le Sacrement de l'Autel, & d'autres erreurs qui seules auroient suffi alors pour le faire brûler. La sentence des Juges Ecclésiastiques ne fut prononcée que le 23 Décembre 1553, c'est-à-dire, six mois après celle du Vice-Baillif. Elle le déclaroit hérétique, confisquoit ses biens & ordonnoit que ses Livres seroient brûlés. M. l'Abbé d'*Artigny*, qui a instruit le Public de toute cette procédure, a orné le second volume de ses *Mémoires* de cette sentence, ainsi que d'un grand nombre de pieces, qui répandent beaucoup de jour sur cette partie de l'histoire de *Servet*.

Le bûcher se présentant sans cesse devant les yeux de ce malheureux Anti-Trinitaire, il erra pendant trois ou quatre mois en Suisse & en Italie. Enfin, la Providence qui vouloit effrayer par son supplice les téméraires, qui tentent de renverser ses Autels, permit qu'il se retirât à Geneve. *Calvin* bilieux & ardent, autant qu'un Théologien Hétérodoxe peut l'être, & opiniâtre dans ses haines ainsi que dans ses erreurs, apprit que *Servet* étoit dans la Ville. Ce nom réveilla tous ses ressentimens. Il engagea le premier Syndic à le faire mettre en prison; il fut arrêté le 13 Août. On trouva sur lui quatre-vingt-dix-sept pieces d'or, une chaîne du même métal qui pesoit environ vingt écus, & six bagues d'or.

Il falloit que quelqu'un poursuivît ce malheureux pour

le mettre en justice. *Calvin* n'osant faire ce personnage lui-même , & cherchant à venger ses injures particulieres , sans compromettre sa réputation , se servit du ministère d'un étudiant nommé *Nicolas de la Fontaine*. Le 14 Août *Servet* comparut pour la première fois , & la *Fontaine* demanda qu'il répondit sur trente-huit Articles, qui devoient servir à sa condamnation. La plupart regardoient la doctrine. Il y en avoit un touchant les injures que *Servet* avoit dites à *Calvin* dans ses Livres ; le prisonnier répondit qu'il n'avoit usé que du droit de représaille. La *Fontaine* produisit aussi contre lui un Manuscrit & un Livre imprimé ; *Servet* reconnut être l'Auteur de l'un & de l'autre ; mais il assura que le Manuscrit n'avoit point été imprimé , & qu'il s'étoit contenté de l'envoyer à *Calvin* , environ six ans auparavant , pour savoir ce qu'il en pensoit. Enfin après divers interrogatoires & l'exhibition de ses autres Livres , *Calvin* disputa le 21 Août avec *Servet* sur le véritable sens des mots de *Personne* & d'*Hypostase* ; & cette dispute ne servit pas à calmer son ennemi. Les Juges lui accorderent cependant de l'encre & du papier , comme il l'avoit demandé ; & il s'en servit le lendemain pour présenter une Requête aux Syndics de Geneve.

Le but de cette Requête étoit 1.^o de montrer l'abus des Loix pénales contre les Hérétiques. Il exposoit 2.^o que les erreurs qu'on lui attribuoit n'avoient pas été enfantées dans le territoire de Geneve , & que depuis qu'il y étoit , il n'avoit pas été ni perturbateur ni séditionnaire. Il demandoit 3.^o un Procureur qui suppléât à son ignorance des coutumes & de la façon de procéder du pays.

Cette Requête paroissoit très-juste en certains points ; il n'obtint cependant rien. Il ne s'agit point d'examiner les raisons & les faits qu'il allégué contre les loix pénales. Mais *Servet* avoit raison de se plaindre , de ce qu'on l'avoit emprisonné à Geneve. Il n'étoit point sujet de la République , il n'avoit point été surpris en faisant rien de contraire aux loix , & par conséquent les Magistrats de Geneve n'avoient aucun droit sur lui. Ce qu'il avoit fait ailleurs n'étoit pas de leur ressort , & ils ne pouvoient sans injustice retenir un étranger , qui passoit par leur Ville & qui s'y étoit tenu

tranquille. D'ailleurs , quoi de plus juste & de plus équitable que d'accorder à un tel prisonnier un Avocat pour défendre sa cause!

Le 23 Août il parut trente-huit nouveaux Articles , sur lesquels le Procureur-Général demanda , que le Prisonnier fut interrogé & qu'il répondit affirmativement , ou négativement. Ces Articles étoient précédés d'un préambule , qui tendoit à prouver que *Servet* méritoit la mort. Le Procureur-Général remontre aux Juges que *Servet* varioit dans ses réponses ; qu'elles étoient pleines de mensonges , & qu'il se moquoit de Dieu & de sa parole , en alléguant , corrompant , & détournant faussement les passages de la Sainte Ecriture , pour couvrir ses blasphèmes & évader punition. On cite contre lui les loix des empereurs , qui ont condamné les Hérétiques à la mort. On dit qu'il est dans le sentiment des Anabaptistes , qui ôtent le droit du glaive au Magistrat. Enfin le Procureur-Général conclut , que puisque le Prisonnier fait si bien mentir , on ne doit point lui donner un Procureur comme il le demande ; que cela est défendu par le Droit , & qu'on ne l'a jamais accordé à de pareils Séducteurs. *Servet* déclara le même jour qu'il persisteroit dans sa croyance , à moins que l'on ne lui démontrât la fausseté de sa doctrine. Mais comment éclairer un opiniâtre & un enthousiaste ? C'étoit dire qu'il ne vouloit pas se retracter.

Le 31 Août , les Syndics & le Conseil de Geneve reçurent une Lettre du Vice-Baillif de Vienne & du Procureur du Roi de la même Ville , dattée du 26 , par laquelle ils les remercioient de leur avoir fait savoir , que *Servet* avoit été arrêté & emprisonné à Geneve. Ils les prioient de leur renvoyer le Prisonnier , afin qu'on exécutât la sentence rendue contre lui. Leur Lettre , accompagnée d'une copie de cette sentence , fut portée par le Viguier ou Capitaine du Palais Royal de Vienne. Le même jour *Servet* ayant comparu de nouveau , on fit entrer ce Capitaine. On demanda au Prisonnier s'il le connoissoit ; il répondit qu'oui , & qu'il avoit été deux jours sous sa garde. On lui demanda ensuite s'il aimoit mieux demeurer à Geneve entre les mains de MM. du conseil , ou retourner à Vienne avec le Geolier qui l'étoit venu chercher. *Servet* se jeta à terre fondant en

larmes , & dit qu'il fouhaitoit être jugé par les Magistrats de Geneve.

Ce commerce de Juges d'une Ville Calviniste avec ceux d'une Ville Catholique , dans un temps où ce commerce faisoit horreur , prouve quel étoit le but des Magistrats de Geneve & de celui qui les faisoit agir. Pourquoi donner avis à Vienne , qu'on tenoit *Servet* , si on n'avoit pas intention de le livrer ? Les Juges de Vienne avoient-ils fait quelque requisition ? N'y avoit-il pas de la cruauté , à proposer au Prisonnier d'opter entre demeurer à Geneve , ou d'être livré à la justice de Vienne ? Quelle question de demander à un homme , s'il veut aller être brûlé à petit feu ? N'est-ce pas le mettre dans la nécessité de se soumettre à une Jurisdiction , qui n'avoit naturellement aucun droit sur lui ? C'étoit vraisemblablement le but qu'on se proposa , pour légitimer des procédures , qui dans leur origine étoient très-iniques.

Le premier Septembre , *Servet* refusa par générosité de nommer les Créanciers qu'il avoit en France , pour ne pas enrichir ses ennemis & exposer ses amis. Il reparut de nouveau devant ses Juges à diverses reprises , & le 15 Septembre il représenta une nouvelle Requête , dans laquelle il exposoit tout ce qu'il souffroit dans la prison , & demandoit sur-tout que sa cause fut renvoyée au Conseil des Deux Cents. On croit que cette idée lui fut suggérée par les ennemis de *Calvin* , qui contribuerent , autant & plus que lui , à la perte de *Servet*. Ce malheureux se croyant appuyé ne garda aucune mesure ni avec *Calvin* , ni avec ses Juges. Se flattant de triompher du Réformateur , par le crédit du parti qui lui étoit opposé , il fut la victime de sa présomption. C'est le nœud de la conduite qu'il tint à Geneve , si différente de celle qu'il avoit tenue à Vienne. Il fut aussi roide & aussi inflexible avec les Juges Gênois , qu'il avoit été souple & pliant avec les Magistrats Dauphinois.

La faute capitale que ses faux amis lui firent commettre , fut de l'engager à braver la Justice & les Juges , dans la confiance qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Il ne voulut point retracter ses blasphêmes contre la Trinité , qu'il

appelloit avec une impiété horrible , un *Cerbere à trois têtes*. Il persista dans son abominable système *Dieu est tout*. Il dit de grosses injures à *Calvin*. Le 22 Septembre il présenta une Requête pour demander qu'il fut puni comme calomniateur ; & il revint bientôt à la charge par des plaintes non moins graves. Le Réformateur se voyant dans la nécessité de se perdre lui-même , ou de s'opposer à tout ce qui pouvoit favoriser *Servet* , ne balança point , & poursuivit son ennemi avec le dernier acharnement.

Comme le procès de ce Médecin étoit de la dernière importance , les Magistrats de Geneve consulterent les Cantons Suisses Protestans. Ils leur envoyèrent le *Christianismi restitutio* , avec les écrits de *Calvin* , & les réponses du Prisonnier ; & ils demanderent en même temps le sentiment de leurs Théologiens sur cette affaire intéressante. Toutes les réponses tendoient à exhorter M.M. de Geneve à reprimer *Servet* & à empêcher ses erreurs de se répandre.

Enfin le jour de sa condamnation arriva le 26 Octobre. On prononça la sentence , qui le condamnoit au bûcher. Dès que le Navarrois l'eut entendue , il parut tout interdit & sans mouvement , puis il poussa de grands soupirs , & il cria en la maniere des Espagnols , *misericorde* , *misericorde*.

Deux heures avant sa mort , il demanda à parler à *Calvin*. Ce Théologien se rendit dans la prison accompagné de deux Magistrats ; *Servet* lui demanda pardon. C'étoit une bassesse dont il auroit pu se dispenser , sur-tout si la Religion ne lui inspira pas cette démarche , comme on n'en peut douter. *Calvin* lui répondit , qu'il n'avoit jamais pensé à venger ses injures personnelles. Qu'il y avoit seize ans qu'il tâchoit de le faire revenir de ses erreurs ; que dans cette vue il lui avoit écrit avec beaucoup de douceur ; & qu'il n'avoit cessé de lui donner des marques de son affection , que lorsqu'il avoit vu qu'il se déchaînoit contre lui , parce qu'il l'avoit repris avec quelque liberté. Il exhorta *Servet* à demander pardon à Dieu , de ce qu'il avoit entrepris de détruire les trois hypostases de son essence , & de l'avoir appelé un *Cerbere à trois têtes* , s'il y avoit une distinction réelle entre le

Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, &c. Ses exhortations étant inutiles, *Calvin* se retira, non sans quelque plaisir de voir son obstination. On prétend même qu'il sourit, lorsqu'il le vit passer pour aller au bûcher : dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce célèbre Réformateur.

Farel accompagna *Servet* au supplice, & il eut bien de la peine à lui faire dire, qu'il souhaitoit que le Peuple priât Dieu pour lui. C'est ainsi que ce malheureux expira au milieu des flammes le 25 Octobre 1553, sans parler, & sans donner aucune marque de repentir. Remarquons que cet Hérétique fut brûlé, à la poursuite d'un autre Hérétique, qui auroit péri comme lui s'il avoit osé passer en France.

» *Calvin* & les Ministres Protestans, (dit M. l'Abbé
 » *Pluquet*, *Mémoires pour servir aux égaremens de l'esprit*
 » *humain*, Tome I, page 332.) qui avoient établi pour
 » base de la Réforme, que l'Ecriture étoit seule la regle
 » de notre foi, que chaque particulier étoit le Juge du
 » sens de l'Ecriture, *Calvin*, dis-je, & les Ministres Pro-
 » testans faisoient brûler *Servet* qui voyoit dans l'Ecriture
 » un sens différent de celui qu'ils y voyoient ; ils firent
 » brûler *Servet*, qui se trompoit grossièrement sur un dogme
 » fondamental, mais qui pouvoit sans crime ne pas dé-
 » rer au jugement des Ministres & de *Calvin*, puisqu'aucun
 » d'eux ni leurs consistoires n'étoient infallibles, & que
 » ce n'est point à eux que Dieu a dit, *qui vous écoute*
 » *m'écoute*. »

» *Calvin* osa faire l'apologie de sa conduite envers *Servet*,
 » & entreprit de prouver qu'il falloit faire mourir les Hé-
 » rétiques. »

» *Lelio Socin* & *Castalion*, écrivirent contre *Calvin*, &
 » furent réfutés à leur tour par *Théodose de Beze*. »

» Et cependant les Réformateurs, les Ministres se sont
 » déchainés contre les rigueurs qu'on exerçoit contre eux
 » dans les Etats Catholiques, où l'on ne punissoit les
 » Protestans, que parce qu'ils étoient condamnés par une
 » autorité infallible, par l'Eglise. Voilà à quoi ne font pas
 » assez d'attention ceux qui prétendent excuser *Calvin*,
 » sous prétexte qu'il n'avoit fait qu'obéir aux préjugés de

5 son siècle sur le supplice des Hérétiques. D'ailleurs , il
 » est certain que *Calvin* auroit traité *Bolsec* comme *Servet* ,
 » s'il avoit osé. Cependant *Bolsec* ne pensoit sur la Pré-
 » destination , que comme pensoient beaucoup de Théolo-
 » giens Luthériens. Ce n'étoit donc point la nature des
 » erreurs de *Servet* qui avoit allumé le zele de *Calvin*. *Bayle*
 » est beaucoup plus équitable sur cet Article, que son con-
 » tinueur. »

M. l'Abbé *Pluquet* renvoie le Lecteur à la Note F, de
 l'Article *Beze*, du *Dictionnaire critique de Bayle*. Cette re-
 marque roule sur le Livre *De puniendis Hæreticis*. Comme
 elle est curieuse , nous croyons devoir la rapporter ici.

» On ne peut nier que la crainte du dernier supplice
 » n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui auroient
 » des doutes à proposer contre la Religion dominante , &
 » pour maintenir l'unité de communion extérieure ; mais
 » il en va du dogme qui autorise cette pratique , comme
 » de l'invention des bombes & des carcasses , & de toutes
 » sortes de machines de guerre. Ceux qui s'en servent les
 » premiers en retirent de grands avantages ; & pendant
 » qu'ils sont les plus forts, cela va le mieux du monde :
 » mais quand ils sont les plus foibles , on les accable de
 » leurs propres inventions. Si le parti de *Beze* avoit été
 » le plus fort par-tout le monde , & s'il avoit été assuré
 » de se maintenir toujours dans sa supériorité , le dogme
 » *De puniendis Hæreticis* auroit rendu de grands services ,
 » & eut réprimé le zele ou l'humeur bouillante des No-
 » vateurs ; mais comme à quart de lieue de Geneve , on
 » étoit sous le caprice du plus fort , & qu'on ne savoit pas
 » si Dieu permettroit que la secte de *Socin* devint supé-
 » rieure , il y avoit beaucoup d'imprudence à soutenir que
 » les Magistrats doivent infliger la peine de mort aux Héré-
 » tiques. Le profit présent ne nous doit pas si fort éblouir
 » qu'il nous empêche de songer aux suites..... Je ne parle
 » pas des autres raisons qui peuvent combattre ce dogme ;
 » je ne m'arrête qu'à celle de l'utilité alléguée par l'Histo-
 » rien de *Théodore de Beze*. Cette utilité est bien peu de
 » chose , en comparaison du mal que le Livre *De puniendis*
 » *Hæreticis* produit tous les jours ; car dès que les Protec-

» tans se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent ;
 » on leur allègue le droit que *Calvin & Beze* ont reconnu
 » dans les Magistrats. Jusqu'ici , on n'a vu personne , qui
 » n'ait échoué pitoyablement à cette objection *ad homi-*
nem. »

C'est en effet une des plus étranges contradictions , que de se plaindre d'être persécuté pour cause de Religion , & de prétendre être en droit de persécuter les autres. Il est vrai que *Servet* doit être distingué des autres Hérétiques. Les Calvinistes ne détruisent que quelques points de Religion , au lieu que l'enthousiaste Espagnol renversoit le Christianisme de fond en comble. Car si JESUS-CHRIST n'est pas Dieu , comme il vouloit le prouver , le Mahométisme est préférable à la Religion Chrétienne , ainsi qu'*Abbadie* l'a démontré dans son *Traité de la Divinité de JESUS-CHRIST*. Adorons donc les desseins de Dieu dans le supplice de *Servet*. Il permet quelquefois que les méchans prévalent contre d'autres méchans , pour instruire les gens de bien.

D'ailleurs la lecture des Ouvrages de *Servet* , découvre en lui indépendamment de ses erreurs , un caractère abominable. Je ne parlerai pas de ses invectives contre ceux qui admettent le Dogme de la Trinité , elles sont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ni la grossièreté de son siècle , ni la persuasion où il étoit qu'on représentoit faussement la Divinité , ne peuvent excuser un langage aussi odieux , & aussi outrageant contre un Mystère , respecté par toute l'Eglise Chrétienne. Il n'est pas plus modéré quand il parle du Pape. Selon lui , le Pontife Romain est l'*Antechrist* , la bête à qui le Dragon a donné sa puissance ; Rome est la *Babylone* , le siège ancien de *Satan* , où la bête suit encore les mêmes pratiques idolâtres qu'autrefois. Il ose dire que les pratiques des Mahométans sont préférables à celles de Rome ; & sous prétexte que la Trinité est une invention des Papes , il s'épuise en injures les plus violentes & les plus atroces. Que penser d'un homme , qui vivoit à Vienne dans une Religion dont il fait un si affreux portrait , qui peut-être participoit à ses adorables Mystères , & qui dans les interrogatoires qu'il subit , protestoît qu'il se soumettoit aux décisions de l'Eglise ? C'étoit certainement , ou un scélérat

Accéléral hypocrite ou un fou orgueilleux, dévoré de l'envie de se faire valoir par la singularité de ses idées. Quant à la folie, il est difficile de ne pas la reconnoître en lui, quand on a lu ses Ouvrages. C'est un fatras d'impiétés obscures & d'énigmes inexplicables, qui ne pouvoient guere sortir que d'un cerveau dérangé.

Le Chevalier *Lubiéniski* a rapporté dans son Histoire des *Anti-Trinitaires* de Pologne, un sermon prononcé par *Servet* lorsqu'il étoit sur le point de mourir ; mais *M. Simon*, dans sa *Réponse à quelques Théologiens de Hollande*, a prétendu que ce discours étoit une piece supposée.

Les Savans ne sont pas d'accord non plus sur les talens de *Servet*. *M. l'Abbé d'Artigni* en fait un portrait très-avantageux, & ajoute, que s'il eut fait un bon usage de ses talens, on ne pourroit sans injustice lui refuser une place distinguée parmi les enfans devenus célèbres par leurs études. *M. Simon* ne paroît pas avoir une si haute idée du savoir de *Servet*. Il paroît manifestement, (dit-il, dans le Livre déjà cité) par les Livres de cet Auteur, » qu'il avoit » bien de la peine à écrire en Latin ; & ce qu'il y cite de » Grec & d'Hébreu est si peu de chose, qu'on n'en peut » pas conclure qu'il ait été habile dans ces deux langues. » Aussi eut-il honte lui-même d'avoir fait de si pitoyables » Livres sur la Trinité. Il les retrace dans la Préface qui » est à la tête de ses Dialogues touchant la Trinité. » Il est certain, & nous l'avons déjà assez fait sentir, qu'il écrivoit d'une manière barbare, & que s'il avoit quelques connoissances, cette gloire étoit bien affoiblie par la bizarrerie de son esprit. On a cependant voulu lui faire honneur de la découverte de la circulation du sang ; mais telle est l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit anciennement quelque chose qui y ait du rapport, a trouvé des érudits fanatiques, qui ont voulu absolument la lui attribuer.





SPINOSA.

Son monstrueux système.

LA vie de *Spinoza* est assez connue. Dérégulé du Judaïsme, il ne fut ni Juif ni Chrétien; il n'eut aucune Religion, & il voulut anéantir l'effet du culte de toutes les Religions. Dieu n'étoit suivant lui que l'immensité des choses, tout à la fois matière & pensée, cause & sujet, agent & patient, faisant le mal & le souffrant. Plein de ce principe de *Descartes*: *Donnez-moi du mouvement & de la matière & je vais former un monde*; entêté de l'idée incompréhensible, que tout est plein, il s'imagina qu'il ne pouvoit exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonnoit dans les hommes, sentoît dans les animaux, étincelloit dans le feu, couloit dans les eaux, &c. &c. &c. Selon lui tout est nécessaire, tout est éternel. La création est impossible. Il n'y a point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, dans la succession des individus, dans l'ordre admirable de la nature. Les desseins divins qui éclatent dans toutes les créatures ne sont que l'effet d'une nécessité aveugle & non de l'intelligence suprême du Créateur.

Un tel système ne pouvoit avoir beaucoup de partisans; & l'Auteur écrivant en latin & d'une manière géométrique n'avoit pas travaillé à s'en faire. Aussi le *Spinosisme* ne survécut guère à son Auteur, mort en Hollande en 1677 à 44 ans. Ceux qui prétendent qu'on peut être vertueux sans Religion, ont fait un portrait avantageux de ses mœurs; mais doit-on sur de pareils témoignages justifier la mémoire d'un Athée de profession?



SPIRITUALITÉ DE L'ÂME.

Preuves de cette vérité.

LE Matérialiste ne combat la spiritualité de l'âme ; que parce qu'elle ne s'accorde pas avec la corruption de ses mœurs. Il n'a aucune preuve contre cette vérité ; il n'allègue que des doutes. Qui fait , dit-il , si la pensée n'est point une des propriétés inconnues de la matière ? Voilà toute sa science.

I. On ne connoît les choses que par les idées qu'on en a. Or l'idée de la matière ne m'offre qu'un composé de parties , qui est divisible & figuré , qu'une substance longue ; large & profonde. Or la pensée ne souffre ni parties , ni figures , ni couleurs , ni superficies , ni côtés , ni mouvement.

II. L'âme pense. La pensée ne peut sortir de la matière ; ni comme essence , puisque tout être matériel ne pense pas ; ni comme propriété , puisqu'on n'en conçoit point d'autres , que les diverses combinaisons de ses parties ; tout être matériel est borné à un lieu : la pensée les franchit tous.

III. Nous avons des idées abstraites , purement intellectuelles , comme les idées de l'être , de l'ordre , du possible , du bien & du mal. Ces idées pures excluent toute image sensible ; donc elles supposent nécessairement un principe simple & purement spirituel.

IV. Nous avons une conscience , témoin inévitable , & juge incorruptible de nos actions. De-là , les remords , les troubles , & la frayeur sur le crime , opéré même en secret ; de-là un retour de satisfaction sur le bien qu'on a fait. Il y a donc en nous une loi connue & un jugement forcé. Tout jugement suppose une connoissance de la loi & de la relation de nos œuvres à cette règle ; & tout cela ne peut être que dans une intelligence , dans un esprit.

V. Je sens que mon âme est libre. Je veux ou ne veux

pas. Je choisis, je délibère, je me détermine à mon gré. On ne peut violenter que mon corps ; or tout être matériel est incapable de réflexion, de délibération & de choix. Il n'a que l'indifférence passive. L'âme est donc spirituelle, c'est-à-dire, une substance simple, un être réel, indépendant & supérieur à la matière. Répondons aux chicanes.

Connoît-on assez la matière pour en exclure la faculté de penser ?

RÉPONSE. Oui, la matière, selon son essence & son idée, est une substance solide, divisible, capable de mouvement & de figures ; on n'y conçoit que cela, & la pensée, le desir, le doute rejettent tout cela. Otez à la matière ces propriétés assignées, vous n'en concevez plus : ôtez-les à l'esprit, il n'en est que plus pur. Mais l'Incrédule connoît-il lui-même assez la matière, pour prononcer que la pensée peut être une de ses propriétés ? Est-il nécessaire de pénétrer dans le fond de la nature pour en juger ? Les idées qu'on en a, & les épreuves qu'on fait, ne suffisent-elles pas pour prononcer ? L'or n'est pas l'eau, par exemple ; par des suppositions aveugles on confondroit, on renverferoit tout.

L'âme peut être un atôme subtil, invisible, mais toujours matériel.

RÉPONSE. On en diroit autant de Dieu. Un atôme matériel a une surface, des côtés, des parties, des figures ; ce que n'a point une idée, un desir. Un atôme pensant auroit donc autant de pensées que de parties, & jusqu'à l'infini : il faudra encore que les parties se replient sur elles-mêmes comme les pensées : cela est impossible. Une partie ne peut devenir l'autre, ni se répéter. Enfin, l'atôme penseroit ou par le repos ou par le mouvement ; ni l'un ni l'autre ne peut former un raisonnement, un vouloir.

On conçoit bien l'union de deux parties de la matière, mais non l'union d'un esprit à une portion de matière dont il dépendroit.

RÉPONSE. Cette union est cependant visible : mais elle suppose la volonté absolue du Créateur qui a fixé cet état, en voulant que l'âme ait des perceptions & des sentimens :

à l'occasion des mouvemens du corps ; & que le corps reçoive ses mouvemens , ou de l'empire de l'ame , ou à l'occasion des sensations de l'ame. Vraiment , il est bien plus incompréhensible de supposer une matière qui pense & délibère.

Nos idées ne sont que des tableaux matériels , semblables à ceux qui sont tracés au fond de l'œil.

RÉPONSE. 1.^o Sans l'ame qui anime l'œil , qui reçoit les traces venues des objets , l'œil ressembleroit à une pierre polie qui ne voit rien. 2.^o Nous avons des idées indépendantes de toute sensation. 3.^o Ces images matérielles ne seroient que des êtres séparés & passifs comme les grains de fables ; ils ne formeroient ni idées ni jugemens.

Les animaux pensent , raisonnent avec une ame matérielle : pourquoi l'homme matériel ne raisonneroit-il pas ?

RÉPONSE. Les bêtes n'ont qu'un instinct & des sensations. Leur différence d'avec l'homme est infinie. 1.^o Ils ne connoissent , ni Dieu , ni le vrai , ni le bien , ni le mal moral. 2.^o Ils n'ont rien inventé de nouveau. Ils font bien ce qu'ils font ; mais ils sont fixes : ils le font sans réflexion. Ceux qui paroissent le moins sont les plus industrieux , comme l'araignée & l'abeille. Ils ne suivent que la loi que le Créateur leur a donnée. Ils font tout convenablement , sans connoître la convenance. Tout montre en eux la sagesse de Dieu ; rien n'indique leur intelligence. On plie les animaux par des signes & des coups ; mais on ne peut les instruire par principes ; & il faut toujours monter les cordes de l'instrument sur le même ton.



S U I C I D E.

Raisons qui doivent nous faire respecter nos jours.

Quelques Philosophes modernes ont préconisé cette horreur. Le Prés. de Montesquieu en fait l'apologie dans ses *Lettres Persanes* ; M. de V. , loin d'en détourner , semble le conseiller dans ses Romans honnêtes & pieux de *Candide* &

du *Huron* ou *l'Ingénu*. Des Philosophes plus sages ont montré tout ce que cet attentat avoit d'horrible, & c'est ainsi que l'un d'eux parle à un malheureux qui vouloit s'arracher la vie :

Tu veux cesser de vivre; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fas-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste, qui se vante d'avoir assez vécu ? que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter ?

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis : la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

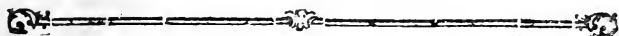
Tu t'ennuies de vivre ; & tu dis : *la vie est un mal*. Tôt ou tard tu seras consolé ; & tu diras : *la vie est un bien*. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule dans un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne

dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus , qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire , qu'il t'est permis de n'être pas homme ; qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être , & de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. *Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au monde.* Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre , sans trouver quelque devoir à remplir , & que tout homme est utile à l'humanité , par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu , viens , que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi-même : que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ; puis vas chercher quelque indigent à secourir , quelque infortuné à consoler , quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain , après demain , toute ta vie. Si elle ne te retient pas ; meurs , tu es un méchant.



T H É A T R E.

Autorités non suspectes qui le condamnent.

M. de V. dans son *Catéchisme d'un Curé* , qui n'est pas assurément celui d'un Chrétien , lui fait dire : *j'ai du goût pour la Comédie quand elle ne choque point les mœurs.* (Il n'y en a point ou presque point de ce genre.) *Ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir. Je ne vois rien là que de très-innocent & même de très-utile , & je compte bien d'assister à ces spectacles pour mon instruction.* Voilà une Morale commode. *Ejacobus* n'en a jamais eu de plus indulgente. Il seroit beau d'entendre un Curé prononcer tout

cela dans un prône ; mais on voit bien que le Pasteur de M. de V. est un être chimérique. C'est le Loup dont parle *la Fontaine* qui prend l'habit du Berger , pour sucer plus à son aise le sang des Brebis. Dépouillons l'animal du masque qui le couvre , & examinons , non pas si le Théâtre peut former les mœurs , (on convient généralement du contraire) mais voyons s'il ne produit pas un effet tout différent.

Le Théâtre (dit M. l'Abbé de *la Tour* dans ses *réflexions* sur cette matière , Livre IV.) n'est que le regne des passions. L'art du Théâtre n'est que l'art de les exciter , pour en faire goûter le plaisir. En cela l'art dramatique est différent de l'éloquence , qui enseigne aussi à remuer les passions , mais qui a en vue un but honnête ou utile. L'Orateur ne remue que pour faire agir ; l'Acteur pour faire sentir. *Démophile* tonnoit pour faire déclarer la guerre à *Philippe* , *Cicéron* pour faire chasser *Catiline* & *Marc-Antoine*. La passion n'est que le ressort qu'on monte pour faire agir la machine ; mais on peut tourner cette passion vers un bon objet , au lieu qu'au Théâtre l'objet est toujours mauvais.

Racine , *Corneille* , *Voltaire* , ne veulent que plaire. La passion n'est pour eux que le ressort du plaisir. Le spectateur ne demande rien de plus. La vertu , qu'on dit en être le fruit , est une fin éloignée dont ni les uns ni les autres s'embarrassent , & les Actrices encore moins. » C'est » donc (dit l'Auteur cité) en matière de galanterie l'art » d'aimer d'*Ovide* mis en œuvre , & dans les autres vices » c'est l'Ouvrage trouvé dans les papiers de la *Brinvilliers* , » heureusement brûlé avec elle , l'art des poisons ; ou si » l'on veut le Livre de *Frontin* , un recueil de stratagèmes » de guerre pour faire réussir tous les crimes , favoriser » toutes les passions , ménager toutes les intrigues , tra- » verser tous les pères , maris & maîtres , & goûter libre- » ment tous les plaisirs. »

» Les valets , les foubrettes , les confidens de la Co- » médie ne sont que des fourbes vendus aux vices de » leur maître , dont il emploie l'industrie , suit les con- » seils , applaudit les bons mots , récompense les honteux » services ,

services; gens échappés à la potence, & très-dignes d'y monter. » *Roussseau* prétend que l'acteur qui joue si bien le frippon sur le Théâtre pourroit bien ailleurs mettre à profit son adresse, & par une utile distraction prendre la bourse de son maître pour celle de *Valere*. Il a malheureusement raison. En effet qui voudroit être servi par des valets de Théâtre ? La Tragédie n'est pas moins pleine de scélérats d'un haut rang; vengeance, assassinats, empoisonnemens, ambition, révolte, fureur, désespoir: il n'y a presque point de scène où il ne soit question de quelque forfait. La sensation d'horreur & de désespoir qui en résulte est-elle nécessaire pour éloigner du crime un cœur vertueux qui n'a pas besoin de ces horribles leçons ? Il n'a pas même pensé que telles énormités fussent possibles; & quant aux scélérats, ce ne fera pas le Théâtre qui les corrigera.

L'ingénieur *M. Trublet* (dans ses *mémoires sur la Motte Houdar*) rapporte un trait bien frappant du discours de ce Poète sur la Tragédie de *Romulus* donnée en 1722. » Les » Tragédies ne peuvent pas être, dit-il, d'un grand fruit » pour les mœurs, quoique la partie du Théâtre la plus » sévère. Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur » le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraies » couleurs; nous ne songeons qu'à émouvoir les passions » par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons les » préjugés à la place des vertus. Dans les personnages » intéressans nous faisons presque aimer les foiblesses par » l'éclat des vertus que nous y joignons: dans les personnages odieux nous affoiblissons l'horreur du crime par de » grands motifs qui les élèvent ou de grands malheurs qui » les excusent. » Tout cela ne va que fort indirectement à l'instruction, ou plutôt ce n'est que mieux apprêter le poison, & affoiblir le prétendu remède. Le même *la Motte*, dans l'ode sur la fuite de soi-même, cherche un homme, comme *Diogene*, & demandant où l'on peut le trouver, dit.

Le chercherai-je aux théâtres;

Vive école des passions,

Qui charment les cœurs idolâtres

*De leurs vaines illusions ,
Où par des aventures feintes ,
On nous fait à de fausses plaintes
Prendre une véritable part ;
Où dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent suprême
Et la perfection de l'art ?*

Racine pense de même (Préface de *Phèdre*) » Le Théâtre de *Sophocle* & d'*Euripide* étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans celles des Philosophes. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins d'instruction. Ce seroit un moyen de reconcilier la Tragédie avec des personnes célèbres par leur doctrine & leur piété, qui la condamnent, & qui en jugeroient plus favorablement, si les Acteurs songeoient autant à instruire qu'à divertir. » Ce grand maître n'est pas suspect; il n'étoit pas encore converti. Voilà donc l'ancien Théâtre plus épuré que le nôtre, où l'on ne songe qu'à divertir, & non à instruire.

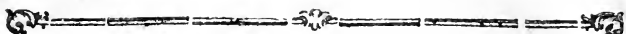
La ville de Geneve instruite de ces principes, n'a jamais voulu souffrir la Comédie. Le *Dictionnaire Encyclopédique* a blâmé la sévérité des Genevois, & leur a conseillé d'appeler des troupes de Comédiens pour être dans leur ville les Prédicateurs & les modèles de la sainteté. M. *Rouffseau*, Citoyen de Geneve, quoique amateur & compositeur, a pris la défense de sa patrie, contre les Encyclopédistes, quoiqu'il fût de leur nombre, & a fait, pour la défense de la vérité & de la vertu, un ouvrage digne de la plume la plus éloquente. Un Ecrivain pour lui répondre a rempli plusieurs *Mercur*es de l'éloge des graces, des talens, & sur-tout de l'héroïque chasteté des Actrices. En a-t-il convaincu les gens de bien? En a-t-il persuadé ceux qui fréquentent les spectacles? Le croit-il lui-même? Il n'y a que la réponse de *Scarron* à faire. *Oh non.*

Bayle, le Cynique *Bayle*, qui n'étoit Protestant que de nom, puisque selon lui-même il protestoit contre tout, n'étoit pas assurément dévot. La licence de son *Dictionnaire* en écarte bien loin le soupçon; que ne dit-il pas de la vie

& des mœurs de *Moliere*, de *Poiffon*, & de tous les Acteurs & Actrices qui tombent sous fa main. Son style caustique a beau jeu. Voici comme il parle de la Comédie:
 » Biens des gens disent fort sérieusement à Paris que *Moliere*
 » a plus corrigé de défauts à la Cour & à la Ville,
 » lui seul, que tous les Prédicateurs ensemble, & je crois
 » qu'on a raison, pourvu qu'on ne parle que de certaines
 » qualités qui ne sont pas tant un crime qu'un faux goût,
 » comme l'humeur des prudes & des précieuses, de ceux
 » qui outrent les modes, qui s'érigent en Marquis, qui
 » ont toujours quelque pièce de leur façon à montrer,
 » &c. Voilà les défauts dont les Comédies de *Moliere* ont
 » un peu arrêté le cours; car pour la galanterie, l'envie,
 » la fourberie, l'avarice, la vanité, & les autres crimes,
 » je ne crois pas qu'elles leur aient fait beaucoup de mal.
 » On peut même assurer qu'il n'y a rien de plus propre à
 » inspirer la coquetterie que ses pièces, parce qu'on y
 » tourne continuellement en ridicule les soins que les pères
 » & les mères prennent de s'opposer aux amours de leurs
 » enfans. » (*Nouvel. de la Rép. des Lettres*, Mars 1684.)

Qu'opposera M. de V. à tant d'autorités? La sienne est certainement bien respectable, sur-tout lorsqu'il élève des trophées à la vertu de la *le Couvreur*, & qu'il regarde le chemin où on l'enterre comme son *saint Denis*; mais il nous permettra de croire sur le danger du Théâtre plutôt les *Augustin*, les *Ambroise*, les *Tertullien*, & les Ecrivains que nous avons cités, que l'Auteur de la *Pucelle*, & du *Cadenat*. Qu'il s'écrie donc tant qu'il lui plaira: *muses, graces, amours, dont elle fut l'image.... O mes Dieux & les siens ! son triste tombeau est pour nous un temple nouveau.* Ce langage ne séduira personne. Mlle. *le Couvreur* déifiée par M. de V., une Actrice à qui un Poète comique donne l'apothéose, ne fera jamais d'idolâtres. On sait que jamais la vertu ne canonisa le vice.





TINDALL.

Ses opinions , son caractère.

Matthieu Tindall fut en Angleterre ce que les *Freret*, les *Boulanger*, les *V.* ont été en France. Il affecta beaucoup de zèle pour la Religion naturelle, parce que dans le fonds il n'avoit aucune Religion. Son *Christianisme aussi ancien que le monde*, ou *l'Evangile seconde publication de la Religion de nature*, est plein des sophismes les plus captieux. Son hétérodoxie n'empêcha pas qu'il ne fût pensionné de la cour d'Angleterre. On considéroit en lui le Citoyen qui avoit rendu quelques services à l'état, & non l'impie qui avoit voulu nuire à la Religion.

Nous remarquerons avec satisfaction que Tindall étoit, comme la plupart des autres impies, un homme inconséquent dans sa conduite & dans ses écrits. Tour à tour Jacobite & Wigh, il se tourna toujours du côté le plus fort. Les bizarreries de son esprit se firent connoître même en delà du tombeau. Il voulut imiter, à ce qu'il disoit, *Alexandre le grand* dans la distribution de son héritage, en le laissant au plus digne. Il légua en effet cinquante mille livres à un homme inconnu, qui n'étoit pas son parent, & priva ainsi de cette somme sa famille qui n'étoit pas opulente.

Au reste, quelques Ecrivains ont confondu *Matthieu Tindall* avec *Nicolas* son neveu, traducteur de l'histoire d'Angleterre par *Rapin Thoyras*. Celui-ci étoit un homme de beaucoup de mérite, au lieu que son oncle n'avoit précisément que le génie qu'il falloit pour produire quelques feuilles volantes pour ou contre le Gouvernement. *Pope* qui se connoissoit en hommes, en fait un portrait dégoûtant dans sa *Dunciade*. Il est vrai que ce Poète étoit son ennemi; mais le ressentiment n'empêche pas toujours de rendre une exacte justice. Voyez sur cet homme singulier les *Anecdotes sur la vie & les sentimens de quelques prétendus esprits-forts de nos jours* dans le *Mercurie Suisse*, Juillet

1734. *Tindall* étoit mort à Londres l'année précédente , avec la douleur d'avoir survécu à sa réputation. *Leland & Foster* , deux Ecrivains Anglois , ont pulvérisé ses chimères anti-chrétiennes.

T O L A N D.

Notice raisonnée de ses Ouvrages , & idée de son caractère.

Jean Toland , né en 1670 , dans un Village nommé Redastle , en Irlande , passa long-temps pour le fils d'un Prêtre Catholique ; & la prétendue illégitimité de sa naissance fut une source d'injures pour ses ennemis. L'Auteur de sa vie a voulu détruire ce reproche par une attestation de trois Franciscains , Irlandois , datée de Prague en Bohême du 2 Janvier 1708. Ils déclarent qu'il descendoit d'une noble & ancienne famille d'Irlande. On a attaqué cette attestation & on l'a défendue : temps perdu de part & d'autre. Qu'importe que *Toland* ait été batard ou légitime ? Ce sont ses mœurs & sa conduite qu'il faut étudier , & s'il manqua de probité & de vertu , fut-il né d'un Prince , les attestations des Cordeliers ne sauroient rétablir sa mémoire.

Ses parens étoient Catholiques Romains. Il nous apprend lui-même , que dès le berceau il avoit été élevé dans la superstition & l'idolâtrie la plus grossière ; mais que graces à Dieu sa raison aidée de quelques autres personnes , avoit été l'heureux instrument de sa conversion ; car il n'avoit pas encore seize ans , qu'il étoit déjà aussi zélé contre le Papisme , qu'il l'a toujours été depuis. Il n'avoit pas certainement de quoi se féliciter ; car ayant secoué le frein que l'autorité de l'Eglise met à la liberté de penser , il ne chercha plus qu'à se signaler par sa hardiesse. Après avoir étudié dans les Universités de Glaskow & d'Edimbourg , il passa à Leyde en 1690. Le jeune *Toland* étoit déjà rongé du desir de se distinguer à quelque prix que ce fut ; défaut dont *M. Locke* , qui le protégeoit , s'aperçut aisément. Il étudia deux

ans l'histoire Ecclésiastique sous le savant Frédéric *Spanheim* ; & retourna ensuite en Angleterre , très-disposé à faire la guerre.

Son premier coup d'essai contre la Religion eut pour objet les Ecclésiastiques , qu'il attaqua dans une Satyre violente intitulée : *La Tribu de Lévi*. On lui opposa d'abord un Poème Anglois sous le titre de *Rapsache Vapulans* , où son cœur & son esprit sont peints avec les couleurs les plus noires , & peut-être les plus vraies. Le genre satyrique ne lui ayant pas réussi , il se tourna du côté du genre impie ; & il publia à Londres in 8.^o en 1696 , un Ouvrage infame , où il entreprit de prouver qu'il n'y a point de Mystères dans la Religion Chrétienne.

Le titre de ce livre est : *la Religion chrétienne sans Mystères , ou traité dans lequel on fait voir , qu'il n'y a rien dans l'Evangile de contraire à la raison ni qui surpasse ses lumières , & qu'il n'y a point de dogme du Christianisme qui puisse être appelé proprement Mystère.*

Les raisons qu'apporte M. Toland pour prouver sa thèse , n'ont pas autant de clarté qu'il voudroit en donner à nos Mystères. Les Libraires de Londres ayant envoyé des Exemplaires de son Livre en Irlande ; il n'y fit pas moins de bruit qu'en Angleterre. Les clameurs augmentèrent par l'arrivée de l'Auteur en 1697 , & sur-tout par ses propos hardis. Il excita contre lui les cris de tous les partis , non-seulement par sa dangereuse singularité , mais par son affectation extravagante de les répandre & de les soutenir. Les cafés & la table étoient les endroits qu'il choisissoit pour s'entretenir sur les vérités les plus importantes.

L'Auteur & le Livre furent dénoncés au Magistrat , & on l'excita vivement à punir un jeune étourdi , qui venoit ériger en Irlande une Ecole d'impiété. La Chambre des Communes de ce Royaume ordonna le 9 Septembre , que le Livre intitulé : *La Religion Chrétienne sans mystères , contenant plusieurs doctrines hérétiques , contraires à la Foi , & à l'Eglise établie en Irlande , seroit brûlé publiquement par la main du Bourreau , & que l'Auteur Jean Toland seroit mis sous la garde du Sergent d'armes , & poursuivi en justice par le Procureur-Général , pour avoir composé , & fait imprimer*

ledit Livre : comme aussi que l'on présenteroit une adresse aux Régents , pour qu'ils défendissent qu'on n'en apportât plus d'exemplaires dans le Royaume , & qu'on débitât ceux qui y étoient déjà.

L'Auteur se voyant poursuivi vivement , se sauva en Angleterre avec précipitation. On sent bien qu'il n'avoit pas tort ; les Philosophes n'en ont jamais. Aussi dès qu'il fut arrivé Londres , il publia sa justification sous ce titre : *Apolo- gie de M. Toland , contenue dans une Lettre écrite par lui-même , à un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande , la veille du jour que son Livre fut condamné au feu , avec une Préface qui explique le sujet qui la lui a fait écrire.* Cette Apologie eut l'effet qu'ont ordinairement toutes celles de ce genre. Les torts de l'Auteur incrédule n'en firent que plus d'éclat.

Ses opinions commençant à se répandre , la convocation du Clergé en demanda la condamnation dans un Mémoire présenté aux Evêques en 1700. La Chambre proscrivit & censura son Livre. On en tira quelques propositions scandaleuses ; mais on le fit avec si peu de jugement , qu'on omit les plus mauvaises ; & que celles qu'on choisit , quoique très-condamnables dans les vues de l'Auteur , étoient néanmoins susceptibles d'un bon sens. Cette censure fut envoyée aux Evêques , qui ne croyant pas que la Chambre basse eut le pouvoir de faire juger les Livres , laissa entièrement tomber cette affaire.

Les traverses ne corrigèrent pas M. Toland. Il mit au jour en 1699 un Poëme intitulé : *Cliton ou la force de l'Eloquence.* Cet Ouvrage respire l'irrégion. Il courut quelque temps en Manuscrit. L'Auteur veut y prouver tout le pouvoir de l'Eloquence , même en matière de Religion. » Je ne prétends pas m'arrêter là , dit-il ; tous les Impos- » teurs sacrés de toutes les Religions seront opposés à mes » traits ; soit qu'ils cachent leur orgueil sous un habit noir , » soit qu'ils déguisent leur fourberie sous des capuchons ; en » un mot , sous quelque déguisement qu'ils se mettent » pour mener le Peuple par le nez en partageant ses dé- » pouilles. »

En 1701, il passa à la Cour de Berlin, où il vit quel-

quefois la Reine. Cette Princesse l'engagea dans une dispute avec le savant *Beaufobre* sur l'authenticité des Livres du nouveau Testament ; & cette Conférence ne tourna pas à sa gloire. Aussi lorsqu'il retourna à Berlin en 1707, il fut reçu avec la froideur qu'il méritoit.

Toland étoit de ces hommes qui sacrifient tout à l'intérêt présent, & qui sont toujours prêts à écrire contre eux-mêmes, si la situation de leur fortune paroît l'exiger. Il avoit plu à la Cour par quelques mauvais Livres ; il voulut y plaire davantage, en se donnant pour un homme irréprochable. Il publia en 1702, in-8.^o *Vindicius Liberius*, ou *Apologie de M. Toland contre la Chambre basse de la Convocation & autres* : où l'on trouve, outre ses Lettres à l'Orateur, l'éclaircissement de quelques endroits du Livre, intitulé : Le Christianisme sans mystères. D'autres y sont recueillis, avec une exposé clair & complet des principes de l'Auteur en matière de politique & de Religion, & la justification des Wighs & des Républicains contre les fausses idées qu'en donnent leurs adversaires. *Toland* reconnoît que ses Livres contenoient quelques propositions téméraires ; mais il prie de les lui pardonner en faveur de la sincérité de sa Religion, & de son attachement pour les Rois. Après cela doit-on être étonné, que le plus illustre de nos Titans modernes, après avoir attaqué toute sa vie la Divinité & les Monarques qui en sont les images, dise à ses ennemis : » Je » leur déclare que je veux vivre & mourir dans le sein de » l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la » moindre opinion qui puisse offenser personne. Je dé- » teste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la » Société ; & si jamais on a imprimé sous mon nom une » page qui puisse scandaliser seulement le Sacristain de leur » Paroisse, je suis prêt de la déchirer devant eux. » (Lettre de M. de V. au P. de la Tour Jésuite.)

Toland après diverses courses en Allemagne commencées en 1707, & qui augmentèrent sa vanité & diminuèrent sa bourse, regagna avec assez de peine la Hollande, où il demeura jusqu'en 1710. Il avoit publié l'année précédente à la Haye deux Dissertations latines, intitulées : *Adesidæmon*.

Ramon & Origines Judaïca. Il veut prouver dans ses *Origines Judaïques* que le passage de *Strabon* au sujet de la Nation Israélite est très-important. Il semble préférer ce que l'Auteur Païen dit des Juifs & de leur Religion au témoignage des Juifs-mêmes. Il tourne en ridicule *M. Huet*, qui dans sa *Démonstration Evangélique* avoit cru retrouver quelques-uns des grands Personnages de l'ancien Testament dans les Divinités Païennes; *Moyse*, par exemple, dans *Bacchus*, *Typhon*, *Silene* & *Adonis*. L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, qui a fait tant d'incursions impies chez les Anglois, n'a pas oublié les railleries de *M. Toland*, & leur a prêté même une nouvelle force dans son dangereux Ouvrage. » Voilà, (dit-il, après avoir rapporté quelques-unes des preuves du savant Prélat) ce que *Huet* appelloit sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité Géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenoit de sa Démonstration quand il fit son *Traité de la foiblesse de l'esprit humain*, & de l'incertitude de ses connoissances. » (*Nouveaux mélanges*, Tom. I, pag. 132.)

L'illustre Evêque rougit si peu de sa Démonstration; qu'il fut très-piqué de l'attaque que *Toland* osoit lui porter. Il se défendit très-vivement dans une lettre publiée d'abord par les Journalistes de *Trevoux*, & qui reparut ensuite avec quelques changemens dans la collection de *M. l'Abbé Tilladet*.

Une des productions de *Toland*, qui méritoit le plus l'animadversion des gens de bien, est son *Nazarenus*. Il parut en 1718, in-8.^o sous ce titre: *Nazarenus, ou le Christianisme Judaïque, Païen & Mahométan; contenant l'Histoire de l'ancien Evangile de S. Barnabé, & de l'Evangile moderne des Mahométans attribué à cet Apôtre, qui avoit été inconnue aux Chrétiens jusqu'à présent. On y explique par occasion le plan original du Christianisme, par l'Histoire des Nazaréens, dont on peut se servir avec succès pour terminer plusieurs disputes touchant la Religion Chrétienne, Religion divine, mais qui a été fort corrompue. On y a joint une Relation d'un Manuscrit Irlandois des quatre Evangiles, & un Abrégé de l'ancien Christianisme d'Irlande, comme aussi l'existence des Keldées*
Tom. II,

(Ordre de Religieux Laïques) contre les deux derniers Evêques de Worcester.

Voici quel étoit, suivant M. Toland, le plan original du Christianisme. Les Juifs, quoiqu'affociés avec les Gentils convertis, qu'ils reconnoissoient pour frères, continuèrent néanmoins à observer toujours la Loi; & les Gentils, qui, embrassant le Judaïsme, ne reconnurent qu'un seul Dieu, ne furent pas obligés cependant d'observer la Loi. Mais les uns & les autres furent unis & ne formèrent qu'un seul corps, principalement pour cette partie du Christianisme, qui, plus parfaite que toutes les purifications préparatoires des Philosophes, prescrit la sanctification, & le renouvellement de l'homme intérieur. C'est en cela seul que le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, l'Esclave & l'homme libre, sont tous un en Christ, quoiqu'ils diffèrent à d'autres égards.

L'art insidieux de proposer des questions dangereuses & d'y répondre foiblement, est encore un larcin que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* & de la *Philosophie de l'Histoire* a fait aux Anglois. Toland lui en avoit donné le premier l'exemple. On trouve à la fin de son Livre deux Problèmes historiques sur les Juifs & sur leur Religion, où sans qu'il affirme rien, on voit bien ce qu'il pensoit.

Il demande dans le premier Problème. » Si l'on peut
» démontrer, sans avoir recours aux miracles, par la nature
» du gouvernement ou de la Religion des Juifs, que ce
» peuple dispersé dans toutes les parties du monde, a pu
» se conserver depuis près de 1700 ans, quoiqu'il n'ait
» point été protégé par aucun Potentat, & qu'il ait été
» exposé à la haine & au mépris de toutes les Nations? »

Ce Problème paroît d'autant plus important à Toland, qu'il y a long-temps que les Religions des Egyptiens, des Babyloniens, des Grecs & des Romains, ont été entièrement abolies. Mais si l'Auteur avoit un peu raisonné conséquemment, il se seroit apperçu que la cause de la conservation du Peuple Juif, n'est plus problématique. L'exception que cette Nation unique fait parmi toutes les Nations, indique assez que c'est l'effet d'une influence particulière de la Providence, qui fournit en même temps une

preuve de la Divinité de l'origine de la Religion Judaïque & de la Chrétienne.

Toland demande dans le second Problème. » Si l'on peut
 » expliquer par la nature du Gouvernement ou de la Re-
 » ligion des Juifs, sans avoir recours aux miracles, d'où
 » vient que ce Peuple avoit un si grand penchant à l'Ido-
 » lâtrie, & à épouser des femmes des Nations voisines,
 » pendant qu'il fut en possession de la Palestine ? Et d'où
 » vient que ce même Peuple depuis sa dispersion, a une
 » horreur extrême pour l'Idolâtrie, & évite soigneusement
 » d'être confondu avec les Nations parmi lesquelles il
 » habite ? » Je ne vois pas la fin de ce prétendu Problème,
 (dit M. de *Chauspié*, Dictionnaire critique, Article *To-*
land.) Je ne sache personne qui ait trouvé quelque chose
 de miraculeux dans le penchant que les Israélites eurent
 autrefois à l'Idolâtrie. A l'égard de l'éloignement qu'ils ont
 eu depuis pour ce crime, il n'est pas difficile d'en rendre
 raison. Outre l'expérience des châtimens que leurs Pères
 avoient éprouvés, on peut dire encore, qu'il y a en cela
 une direction de la Providence, qui veut conserver ce
 Peuple dans l'état de séparation où il se trouve.

Qu'on juge encore des intentions de *Toland* par ce qu'il
 disoit d'un Livre qu'il avoit dessein de publier, intitulé : *La*
République de Moïse. » Ceux, dit-il, qui croient, que la
 » Loi fut révélée à *Moïse* sur le Mont Sinaï, me sauront
 » bon gré de ce que je fais voir, qu'elle est plus excel-
 » lente & plus parfaite, & par conséquent plus digne de
 » Dieu, qu'on ne la représente dans tous les systèmes de
 » Théologie sans exception, où l'on se plaint de ses dé-
 » fauts & de ses imperfections ; & ceux qui supposent avec
 » *Strabon* & *Diodore* de Sicile, que cette Loi est une pure
 » invention de *Moïse*, dont il fit Dieu auteur, pour la
 » rendre plus vénérable, seront obligés de reconnoître que
 » *Moïse* étoit infiniment plus habile que *Zaleucus*, *Cha-*
 » *rondas*, *Solon*, *Licurgue*, *Romulus*, *Numa*, & qu'aucun
 » autre Législateur. » On sent aisément ce que cette alter-
 native veut dire, & où *Toland* en vouloit venir.

La méthode qu'ont nos Auteurs Anti-Chrétiens d'aujourd'hui, d'attaquer la partie de la Religion qu'on ne croit

pas, pour mieux détruire celle que l'on croit, n'étoit pas inconnue à M. Toland. Il crut faire tort à l'Eglise Romaine, en se moquant de quelques sottises, dont elle rit la première. Il publia une brochure en 1718, sous ce titre : *La Destinée de Rome, ou la probabilité de la prompte & finale destruction du Pape, tirée en partie de plusieurs raisons naturelles & observations politiques, & en partie de la fameuse Prophétie de St. Malachie, Archevêque d'Armagh dans le VIII^e siècle; pièce curieuse, contenant les caractères emblématiques de tous les Papes depuis son temps, jusqu'à leur entière destruction, & que l'on donne ici non-seulement complète, mais que l'on met dans un plus grand jour qu'on ne l'avoit fait encore, dans une Lettre à un Théologien de l'Eglise du premier né.* Les plus judicieux Critiques Catholiques Romains regardent cette Prophétie de St. Malachie comme une pièce supposée des plus absurdes & des plus impertinentes, & le Père Menestrier, Jésuite, en a fourni des preuves convaincantes.

Toland eut encore cette ressemblance avec le Chef de nos Mécréans à la mode; c'est que l'âge, loin de le corriger, ne fit que l'enfoncer davantage dans ses abominables principes. Il leva entièrement le masque dans son *Pantheisticon, sive formula celebranda sodalitatis Socraticæ* 1720, in-8°. *Cosmopoli*, c'est-à-dire, à Londres.

Ce Formulaire d'une Société de Disciples de Socrate, est en forme de Dialogue entre le Président & les Membres de la Société. Le Président recommande l'amour de la vérité, de la liberté & de la santé, & les encourage à être de bonne humeur, sobres, tempérans, & dégagés des superstitions populaires. Il leur lit des passages de Cicéron & de Sénèque, & quelquefois il chante des Vers tirés des anciens Poètes, & convenables à leurs maximes. Les Odes d'Horace sont leurs Hymnes. A l'égard de la Religion de ces Philosophes libertins, leur nom la fait assez connoître. Ce sont des *Pantheïstes*, des gens qui ne reconnoissent d'autre Divinité que l'Univers. Cette pièce singulière est composée d'Antiennes, de Leçons, de Litanies, &c. Le but de l'Auteur étoit à la fois de tourner en ridicule les Liturgies Chrétiennes & de répandre son libertinage. Il

semble qu'il sentit lui-même qu'il s'étoit trop livré à son imagination déréglée ; car il la fit imprimer secrètement à ses dépens , & n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Il en portoit toujours quelques uns avec lui , & il les vendoit mystérieusement. Ses affaires étoient alors en désordre ; on le savoit , & la plupart n'en achetoient que pour lui faire l'aumône ; & pour que ce secours le mena plus loin , il n'en donnoit guère au-dessous de la guinée.

Le Docteur *Hare*, dit dans son *Ecriture défendue*, in-8°. 1721, que » cet Athée non content de ce qu'il a osé faire » imprimer dans cette Pièce impie, a ajouté à ce que l'on » m'a assuré, dans quelques exemplaires, une prière écrite » en ces termes ou en d'autres équivalens : *Omnipotens &* » *sempiterna Bacche*, *qui hominum corda donis tuis recreas*, » *concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt*, » *hodiernis curentur & per pocula poculorum.* »

L'Auteur de la vie de *Toland* assure qu'il n'a jamais écrit une telle prière. » Je ne nommerai pas, dit-il, la personne qu'on m'a dit en être l'Auteur, par respect pour sa profession. J'imagine qu'il n'a eu dessein que de tourner en ridicule la Société des Philosophes *Panthéistes* de *M. Toland*, qu'il a pris tous pour des ivrognes ; c'étoient au contraire des gens graves, sobres, & tempérans. Dans le fond il faut avouer, que s'il y a plus d'esprit & de plaisanterie dans cette prière, il y a aussi une profanation plus déclarée que dans aucun endroit du *Pantheisticon*. » Mais ne peut-il pas se faire que *Toland*, qui se mêloit souvent de plaisanter, & qui le faisoit souvent assez mal, eût inventé lui-même cette espèce d'*Oremus*, pour amuser ceux qui le nourrissoient ? Quand on a lu les autres Ouvrages de cet impie, on n'est guère tenté de douter que les plus mauvaises Pièces pussent sortir de sa plume.

Cette impiété téméraire qui le caractérisoit est très-marquée dans un Ouvrage qu'il donna la même année que le *Pantheisticon*. Ce Livre parut à Londres en 1720, in-8.° sous le titre de : *Tetradymus*, ou les quatre Jumeaux, contenant :

I. *HODECUS*, où l'on prouve que la colonne de nuée & de feu, qui guidoit les Israélites dans le Désert, n'étoit point

miraculeuse , mais que c'étoit (ainsi que cela est fidèlement rapporté dans l'Exode ,) un signal , également en usage parmi d'autres Nations , & non-seulement utile , mais nécessaire dans ces déserts.

II. *CLIDOPHORUS* , ou le Porte-clefs , ou la Philosophie Exotérique , & Erotérique , c'est-à-dire , la Doctrine publique & secrète des anciens , par l'exemple desquels on justifie la prudence de ne dire ce que l'on pense en matière de Religion , qu'en temps & lieu convenable , en se réservant d'ailleurs de parler comme le vulgaire.

III. *HYPATIE* , ou Histoire de la plus vertueuse , la plus savante , & la plus accomplie Dame , que le Clergé d'Alexandrie mit en pièces , pour assouvir l'orgueil , la jalousie , & la cruauté de Cyrille , leur Archevêque , communément nommé Saint : titre dont il est indigne.

IV. *MANGONAUTES* , ou défense du Nazarénus , au très-Révérènd Jean Evêque de Londres , contre son Chapelain le Docteur Mangey , son Dédicateur Paterfon , & le Révèrend Docteur Brett (que j'aurois dû nommer le premier) ci-devant de l'Eglise de Londres.

M. de la Chapelle parla de ces singulières Dissertations de Toland , dans le Tome IV. de la *Bibliothèque Angloise*. Il démasqua l'ennemi du Christianisme de la manière la plus propre à faire connoître l'indignité de son caractère. Le Journaliste fait voir que Toland se moque de la Religion , en faisant semblant d'être en colère contre ceux qui l'accusoient d'irrèligion. C'est une espèce de charlatanerie en usage parmi les Incrédules , & que les Disciples François du Déiste Anglois n'ont pas manqué de suivre.

La santé de Toland commençoit à se déranger , ainsi que son esprit. Il appella un Médecin qui fit si bien , que le malade eut un vomissement & un dévoiement continuels. Il fit un effort pour retourner à Putney , solitude dans laquelle il passa les dernières années de sa vie. Il se trouva mieux , & eut quelque espérance de se rétablir. Il profita de ce bon intervalle , pour composer une Dissertation sur l'incertitude de la Médecine , & sur le danger qu'on court , en confiant sa vie à ceux qui la pratiquent , tandis qu'il nous est aisé de nous guérir en usant des remèdes qui nous con-

viennent, & que l'expérience & l'attention sur nous-mêmes peuvent nous faire connoître. Cette brochure n'arrêta pas le cours du mal ; & il fut enlevé au monde, qu'il corrompoit ; le 11 Mars 1722.

L'Auteur de sa vie dit, „ que pendant toute sa maladie ; „ il témoigna une patience philosophique, qu'il vit appro- „ cher la mort sans en témoigner la moindre crainte, & „ qu'au moment qu'il alloit expirer il prit congé des affis- „ tans, en leur disant, *qu'il alloit dormir.*

On trouve dans une autre Lettre écrite vers ce temps-là par un de ses amis. „ Pendant toute sa maladie, dit-il ; „ il a marqué une patience philosophique & une entière „ résignation à la volonté de Dieu ; sentant parfaitement „ qu'il approchoit de sa fin ; car, comme il me parut un „ peu plus gai la veille de sa mort, je lui dis que j'espé- „ rois qu'il étoit mieux, à quoi il me répondit sur le „ champ, *Monsieur je n'espère qu'en Dieu.* Quelques mi- „ nutes avant que d'expirer, ayant regardé fort attenti- „ vement quelques amis qui étoient dans la chambre, on „ lui demanda s'il avoit besoin de quelque chose ; à quoi „ il répondit avec la plus grande fermeté : *je n'ai besoin „ que de la mort.* »

Toland se fit une Épitaphe quelques jours avant sa mort. Elle n'est certainement pas modeste. Il s'y peint comme l'Apôtre de la vérité, le défenseur de la liberté, préférant toujours l'honnête à l'utile ; insensible aux maux & aux menaces ; n'étant ni le Sectateur, ni le courtisan de personne. Jamais un aussi petit homme ne s'est fait de plus grandes idées de lui-même. Dans les affaires d'état, dit un homme d'esprit, la mouche de la fable & lui, c'étoit la même chose ; & quant à la Religion, ce n'est pas outrer son caractère que de dire, qu'il auroit été un des plus zélés Déistes, s'il avoit eu le bonheur de vivre parmi les Athées.

„ Ses disgrâces (dit l'Auteur du *Fruholders Journal*, 21 „ Mars 1721) doivent être attribuées à sa vanité. Il affectoit d'être singulier en tout : manière de se distinguer „ fort aisée. Il rejettoit un sentiment, parce qu'un Auteur „ célèbre l'embrassoit. Avec une teinture de toutes les

„ langues ; il n'étoit habile dans aucune. Son style étoit
 „ bas , confus & désagréable ; il mettoit des titres bizarres
 „ à ses Ouvrages à l'imitation des anciens Philosophes ; &
 „ il aimoit à y parler de lui-même avec une extrême com-
 „ plaisance. Il se plaisoit à tracasser en disputant ; & il
 „ étoit grossier , décisif , quoiqu'il eut toujours tort. Il doit
 „ principalement sa réputation aux critiques que les Savans
 „ ont faites de ses Ecrits. Dans les disputes qu'ils avoient
 „ entr'eux , une de leurs injures ordinaires étoit d'accuser
 „ leurs adversaires d'avoir des sentimens approchans de
 „ ceux de *Toland* ; reproche qui étoit regardé comme la
 „ chose la plus honteuse , & une marque infailible d'er-
 „ reur. Jamais personne n'a autant écrit contre la Religion
 „ que lui , & n'a fait si peu de mal. C'est encore un pro-
 „ blême de savoir , si les gens de bien ont eu plus de
 „ compassion pour lui , que les Incrédules de mépris. »

Nous nous sommes étendus sur cet impie , parce que son histoire nous a paru très-propre à développer le caractère des Incrédules. C'est un original qui a aujourd'hui bien des copies en France.

THÉOLOGIENS ; voyez MINISTRES , ABBADIE , BOSSUET , &c.



T O L É R A N C E.

§. I.

Idée des Ecrits de M. de V. sur la Tolérance.

I. **M.** de V. prêche sans cesse la Tolérance , & il n'y a point d'hommes plus intolérant ; c'est ce que prouve invinciblement son acharnement contre la Religion Chrétienne. Il ne peut supporter le culte de son pays , celui de sa famille , celui de ses pères ; qu'il est beau après cela de se vanter d'être tolérant ! Je ne répéterai point ce qu'on trouve dans

dans tous les Livres sur la Tolérance Ecclésiastique & Civile ; mais il est certain que ce n'est point en vomissant des blasphêmes contre la Religion dominante , en la calomniant , en la défigurant , qu'on doit prêcher la Tolérance. Cette méthode inconnue jusqu'à nos jours , est un des fruits de la nouvelle Philosophie. Les *Leibnitz*, les *Pé-lisson*, les *Papin* , qui ont écrit sur ce sujet , ne s'en sont point servis. Une cause aussi importante doit être traitée avec plus de circonspection & de douceur , & il ne faut pas être emporté en prêchant l'indulgence.

II. Les Ecrits sur la Tolérance sont infectés d'une horrible profanation de quantité de passages de l'Ecriture Sainte , des Pères , des Auteurs Ecclésiastiques , &c. On y étale sans discernement les objections des ennemis de la Révélation & de l'Eglise Catholique , pour faire illusion aux Lecteurs , qui ne connoissent pas les réponses péremptoires qu'on a faites à ces objections.

III. On s'efforce , en marchant sur les pas de *Dodwel* , de diminuer le nombre des Martyrs du Christianisme. On fait que l'Auteur & ses Partisans n'ambitionnent pas , que leurs noms en allongent la liste ; mais ils devraient au moins laisser les choses telles qu'elles sont. Quelques efforts qu'ils fassent , pourra-t-on jamais croire que les *Néron* & les *Dioclétien* aient été les Propagateurs du Christianisme ? (Voyez les articles CHRISTIANISME & MARTYRS.)

IV. M. de V. veut persuader que les Juifs , les Grecs & les Romains ont été très-tolérans ; & pour le prouver , il cite quelques faits , qu'il altère & qu'il défigure par des gloses contraires aux Textes. Mais il garde un silence artificieux sur un nombre infiniment plus grand d'autres faits , qui détruiroient totalement le système qu'il veut établir. (Voyez les Paragraphes suivans.)

V. M. de V. vante la Tolérance des Turcs , des Persans , des Chinois , des Japonnois. Eh ! Monsieur , vous n'avez qu'un moyen de nous convaincre , mais ce moyen est infaillible. Allez faire chez ces Peuples ce que vous faites ici ; allez inonder la Turquie , la Perse , la Chine , le Japon , de libelles monstrueux contre la Religion de ces Etats , & si on vous laisse tranquille , nous croirons alors

ce que vous voulez nous faire croire aujourd'hui.

VI. Je ne dirai rien des histoires douteuses , fausses , indécentes , qu'on débite dans les Ecrits sur la Tolérance , & des conséquences qu'on en tire. Il est manifeste qu'on cherche moins à faire tolérer les hommes , dont on se soucie assez peu , qu'à prouver que la Religion est intolérable.

§ I I.

Les Juifs étoient-ils Tolérans ?

Quand on soutient la vérité , il n'est pas possible de ne pas la défendre avec zèle. Elle est une , elle est sainte , elle est jalouse. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeoit à lapider celui qui auroit osé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu. Ils furent prêts à déclarer la guerre aux deux Tribus , qui élevèrent au-delà du Jourdain un autel , pour être un monument d'union ; parce qu'ils crurent qu'on l'élevoit pour y offrir des Sacrifices. Le schisme de Samarie occasionna les guerres les plus cruelles , & *Josèphe* rapporte que cinq cens mille hommes périrent dans une seule bataille. La division du culte fut la cause de ces fureurs , autant que la division du Royaume. S'ils ont vécu en paix sous l'Empire des Perses & des Grecs , c'est qu'on leur a toujours laissé le libre exercice de la Religion. Dès qu'*Antioche* voulut le leur ôter , il y eut des Martyrs ; & bientôt suivirent les guerres des Machabées. Ne vit-on pas sous *Caligula* la Nation presque entière disposée à se laisser égorger plutôt qu'à souffrir qu'on plaçât dans le Temple de Jérusalem la statue de ce Prince extravagant ? Comment M. de V. a-t-il pu oublier ces faits , en voulant prouver , la Tolérance & la douceur par l'exemple des Juifs ? S'il n'y a pas eu de guerres de sectes , c'est qu'on ne vit jamais (hors le schisme de Samarie) de sectes opposées à la loi. Celles des Pharisiens & des Esséniens ne parurent que sur la fin de la Synagogue. Loin de combattre la loi , ils prétendoient l'observer avec plus d'exactitude. C'étoient des sectes de ferveur , si on peut ainsi parler , & non de

revolte. Les Saducéens nioient des dogmes essentiels ; mais ils ne formèrent jamais un corps. Semblables aux Matérialistes de nos jours , qui répandus par-tout ne se montrent nulle part & n'ont aucun intérêt à s'unir , ils se bornoient à jouir des fruits de leur système , qui devenoit celui des riches & des grands. En un mot , les Juifs suivirent toujours sur la Tolérance le plan & les maximes Catholiques , parce que comme eux ils avoient le dépôt de la vérité.

§ III.

La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganisme ?

Le Paganisme avoit ses dogmes aussi bien que sa morale , & ses fêtes pouvoient également exciter des troubles. Aussi les Païens entroient en fureur dès qu'on attaquoit leurs superstitions. Les Chrétiens indiscrets , qui souvent , malgré les Evêques , insultoient les faux Dieux & brisoient les idoles , allumoient le feu de la persécution. Toute la Ville d'Ephèse ne fut-elle pas en alarmes , parce qu'on dit que saint *Paul* détruisoit le culte du fameux Temple de *Diane* ? *Cambyse* vit élever une sédition générale en Egypte , lorsqu'il tua le Taureau *Apis* , qui étoit si pompeusement adoré. On pourroit citer une infinité d'autres traits ; mais en supposant la modération des Païens , les causes qu'en allègue M. de V. sont imaginaires ; voici la véritable.

Le Paganisme étoit une Religion commode , qui ne gênoit en rien les passions ; une Religion de volupté & de plaisirs. Il suffisoit d'être Citoyen ; du reste on avoit libre carrière. Cette Religion (si toutefois on peut donner ce nom à un amas d'absurdités) s'allioit avec toutes les superstitions de la terre. Rome en subjuguant les Nations fit goûter son Empire aux divers peuples , en adoptant leurs Dieux. De-là de nouveaux Temples , de nouvelles fêtes ; c'étoit un Dieu ajouté à mille. Ces Dieux vaincus qui s'accoutumoient d'abord à Rome , sembloient y accoutumer les Peuples , & cette méthode fut un trait de prudence du Sénat. Cette adoption ridicule de toutes les Di-

vinités est un opprobre. Il n'y aura point de guerres, il est vrai, parmi tant de Peuples différens, toujours disposés à adopter leurs Idoles mutuelles; mais il y aura une extravagance perpétuelle, & un déplorable échange de songes & d'illusions. Voilà le principe de la Tolérance des Païens. M. de V. en fera-t-il encore l'éloge?

Cette Tolérance ne s'étendit pas jusqu'au Dieu des Chrétiens, parce que la vérité ne pouvant s'allier avec l'erreur, les premiers fidèles ne voulurent point unir leur culte à celui de l'Empire contre lequel même ils s'élevèrent. Voilà pourquoi les Romains, quelque tolérans qu'ils fussent, ne le furent pas pour eux. C'est à quoi M. de V. n'a pas réfléchi, lorsqu'il a voulu prouver la libre propagation du Christianisme par l'extrême Tolérance des Romains. On peut voir dans l'article CHRISTIANISME les raisons, ou du moins les prétextes que les Empereurs & le peuple eurent de persécuter cette Religion naissante, & de s'éloigner en cela de leurs principes, ou du moins de ceux que M. de V. leur suppose.

§ I V.

Pourquoi les Déistes sont-ils Tolérans ?

La Tolérance des Déistes n'a rien de surprenant. 1.^o Le Déisme est de nouvelle date. On avoit attaqué tous les Mystères de la Religion Chrétienne; mais rien n'avoit encore effacé le respect profond pour les oracles d'un Dieu incarné. Les disputes, loin de détruire ce respect, sembloient le prouver. C'est parce qu'on adoroit ces oracles comme la vérité même, que les Peuples s'y attachoient avec une exactitude, qui (mal dirigée) les en détournoit. Un des motifs principaux des guerres sanglantes des Hussites, étoit la Communion sous les deux espèces. Ce Fanatisme prouvoit au moins leur attachement à la loi Chrétienne, puisqu'un seul point excita tant de ravages. Le Déisme n'a commencé qu'au seizième siècle; encore même ne s'est-il pas d'abord produit sous cette idée odieuse. C'est le Socianisme qui lui a aplani les voies. On auroit

d'abord eu horreur d'un Philosophe , qui auroit osé nier JESUS CHRIST. Socin , sans le nier , sans paroître abroger les Mystères , enlevoit cependant la clef de la Religion , en renouvelant avec l'Arianisme une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Religion qu'il changeoit en Philosophie , alloit aboutir bientôt à une Religion purement naturelle ; & par un nouveau progrès inséparable de l'erreur , ce Déisme étant sans principe , devoit nécessairement dégénérer en secte Philosophique. De-là , le vrai Déisme , ensuite le Matérialisme , l'Athéisme. Voilà le berceau & l'histoire abrégée de ce monstre moderne. Son objet est de rétablir sur les ruines du Christianisme la Philosophie des prétendus sages de la Grèce & de Rome.

2.^o Les Déistes ne font pas une secte connue , & unie par les principes & par le culte. Ce sont des gens isolés , qui pensent seuls , qui forment seuls dans leurs cœurs leur Religion prétendue. On ne les connoît pas , ils ne se connoissent pas entr'eux. Dans une semblable obscurité , ne point former de brigues , ce n'est pas une modération.

Les Déistes sont indifférens pour tous les cultes. Ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienfaisance & de société. Sans être Chrétiens , on les voit au Temple ; & d'un pas aussi tranquille , ils iroient à Ispahan dans la Mosquée. Observateurs singuliers de la loi naturelle , ils ne trouvent point de duplicité à suivre un culte qu'ils méprisent , & à cacher en quelque sorte le Dieu qu'ils adorent. Dès-lors , sans doute , ils n'excitent point de tumulte ; il ne peut naître que de l'attachement à un culte pros crit , ou du refus de se conformer à un culte établi. Les Déistes sont assez complaisans pour feindre ; de-là leur tranquillité ; mais en cela sont-ils vrais Philosophes , si la vraie Philosophie consiste à connoître les droits de la Religion véritable & à s'y soumettre ?



§ V.

De la Tolérance civile & de la révocation de l'édit de Nantes.

Le droit d'accorder ou de refuser aux sectes quelconques ; la Tolérance civile n'appartient qu'aux Princes , puisque seuls ils prescrivent des loix à la Société. L'Eglise n'a que le pouvoir de condamner les errans , & de les punir par des peines spirituelles. Dès-lors qu'il s'agit du for civil ou criminel , c'est là le district des loix humaines. Ainsi , dans aucun cas possible , elle ne peut sans le concours de l'autorité temporelle , infliger la moindre peine , ou priver du moindre privilège de Citoyen. Cette juste idée fixe la matière & les bornes de la Tolérance civile , dont nous établirons dans ce volume les principes & les règles.

Bayle, en discutant si amèrement la *révocation de l'édit de Nantes*, devoit donc suivre cette méthode. Point du tout. Ce grand Commentateur disserte à perte de vue ; il crée des hypothèses , il s'égare en digressions superflues , & parmi ce ramas de sophismes il ne pose pas même le véritable état de la question. Écoutons-le dans sa Préface où il ouvre son plan. » Le mot *Convertisseur* devoit originairement « signifier une ame véritablement zélée pour la vérité , & » pour détromper les errans ; mais il ne signifiera plus » qu'un Charlatan , qu'un fourbe , qu'un voleur , qu'un » sacageur de maisons , qu'une ame sans pitié , sans humanité , sans équité , un monstre moitié Prêtre moitié » Dragon , qui , comme le centaure de la fable , réunissoit en une même personne l'homme & le cheval ; confond en un seul suppôt les personnages différens de Missionnaire qui dispute , & de soldat qui bourrele un pauvre corps , & qui pille une maison. On dit qu'il y a déjà quelques cabarets en Allemagne qui ont pour enseigne le *Convertisseur habile*..... On lui voit sur la tête une moitié de mitre & une moitié de casque , une crosse d'une main & un sabre de l'autre , une moitié de ro-

« chet & une moitié de cuirasse..... Faisant sonner le monte-
 » à-cheval à la moitié de la messe , & la charge à l'en-
 » droit où il auroit fallu donner la bénédiction & l'*Ite* ;
 » *Missa est.* » p. 10 de son commentaire sur ces paroles
 de l'Evangile : *contrains-les d'entrer.*

Nous ne daignerons pas relever l'indécence & la grossièreté de ce texte digne des Halles. Cette controverse triviale insulteroit le Public. Laissons-là les injures, allons au raisonnement.

Bayle attaque la révocation de l'édit de Nantes ; & pour censurer cet acte d'autorité Royale , il se jette sur les Convertisseurs moitié Prêtres & moitié Dragons. Il remplit sa longue Préface d'invectives contre l'Eglise Romaine. Rien n'est moins conséquent. C'est le conseil du Roi qu'il faut attaquer ; ou plutôt le droit du Trône sur la protection de la Religion & sur la sûreté du bien civil qui en résulte. Ce droit qui suppose la vigilance , l'autorité des loix ; la punition même des errans , *Bayle* l'accorde à l'Empereur de la Chine contre les Chrétiens. Il y auroit de l'humeur à le refuser à *Louis XIV.* » La raison & la justice veulent ,
 » dit-il , qu'un Prince qui voit venir des étrangers dans son
 » Etat pour y annoncer une nouvelle Religion , s'informe
 » ce que c'est qu'une telle Religion , & si elle accorde la
 » fidélité que les sujets doivent à leur Prince avec celle
 » qu'ils doivent à Dieu ; & par conséquent cet Empereur
 » de la Chine doit , dès la première conversation , s'in-
 » former de ces Messonnaires de quelle nature est leur
 » doctrine par rapport au bien public & aux loix fonda-
 » mentales qui font le bonheur des Sujets & des Souve-
 » rains. Je ne fais pas difficulté de dire qu'un Roi qui ne
 » s'informerait pas de cela , pécheroit contre les loix éter-
 » nelles qui veulent qu'il veille au repos public du peuple
 » que Dieu lui a soumis. »

Puis donc que l'Empereur de la Chine , doit , par un principe de conscience , non-seulement veiller à ce que quelque nouvelle Religion ne vienne troubler ses sujets , mais chasser les Chrétiens de son Etat , si leur doctrine ne s'accorde pas avec la fidélité des Citoyens à la patrie ; tous les autres ont le même droit , & telle est la question de la

Tolérance civile , le pouvoir des Princes relativement à l'extérieur de la Religion , aux nœuds qui la lient avec la Société.

Voilà ce que *Bayle* devoit discuter , & ce qu'il a oublié ; parce que cette discussion , s'il avoit été sincère , auroit entièrement renversé l'édifice qu'il vouloit élever.

§ V I.

Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la manière dont on les traite en France ?

Pour répondre à cette question , nous n'avons qu'à consulter M. de V. Il nous a fait part de toutes les déclamations des Protestans dans son *Traité de la Tolérance* , & il les a fait valoir avec tous les charmes de son éloquence & de son imagination. Mais voici comme il y répond dans ses *Nouveaux Mélanges* , pag. 39 & suivantes. „ Je comp-
 „ tois ces choses , il y a quelques jours , à M. de Bouca-
 „ cous , Languedocien très-chaud & Huguenot très-zélé.
 „ *Cavalisque* ! me dit-il , on nous traite donc en France
 „ comme les Turcs ; on leur refuse des Mosquées , & on
 „ ne nous accorde point de Temples ? Pour des Mosquées ,
 „ lui dis-je , les Turcs ne nous en ont point encore de-
 „ mandé ; & j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand
 „ ils voudront , parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je
 „ doute fort qu'on rétablisse vos Temples , malgré toute
 „ la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est ,
 „ que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis !
 „ s'écria M. de Boucacous , nous qui sommes les plus ar-
 „ dens serviteurs du Roi ! Vous êtes fort ardens , lui re-
 „ pliquai-je , & si ardens que vous avez fait neuf guerres
 „ civiles.--- C'est que vous nous cuifiez en place publique ;
 „ on se lasse à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience
 „ de Saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos ,
 „ & je vous jure que nous serons des sujets très-fidèles.
 „ C'est précisément , ce qu'on fait , lui dis-je ; on
 „ ferme les yeux sur vous ; on vous laisse faire votre
 „ commerce ;

„ commerce ; vous avez une liberté assez honnête. Voilà
 „ une plaisante liberté ! dit M. de Boucacous , nous ne
 „ pouvons nous assembler en pleine campagne quatre ou
 „ cinq mille seulement , avec des Pseaumes à quatre par-
 „ ties , que sur le champ il ne vienne un Régiment de
 „ Dragons , qui nous fait rentrer chacun chez nous. Est-ce
 „ là vivre ? Est-ce là être libre ?

„ Alors , je lui parlai ainsi : il n'y a aucun pays dans le
 „ monde , où l'on puisse s'attrouper sans l'ordre du Sou-
 „ verain ; tout attroupement est contre les loix. Servez
 „ Dieu à votre mode dans vos maisons ; n'étourdissez
 „ personne par des hurlemens que vous appelez musique.
 „ Pensez-vous que Dieu soit bien content de vous quand
 „ vous chantez ses Commandemens , sur l'air de *Réveillez-
 „ vous belle endormie.*

„ Enfin , nous sommes la Religion dominante chez nous ;
 „ il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angle-
 „ terre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en
 „ France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons ,
 „ & j'ai parole de M. le Gouverneur , & de M. l'Inten-
 „ dant qu'en étant sages , vous serez tranquilles ; l'impru-
 „ dence seule fit & fera les persécutions. „



TOUSSAINT.

*Caractère de l'Auteur & de son Ouvrage des
 Mœurs.*

C'Est à cet Auteur Parisien , Avocat au Parlement de cette Ville & Membre de l'Académie de Berlin , que nous devons les *Mœurs*. Cet Ouvrage parut en 1748 , & fut condamné au feu par le premier Tribunal du Royaume. Il est écrit purement & avec esprit ; il y paroît d'abord un air de vérité & de sagesse , mais sous ces beaux dehors , il enseigne l'erreur & le vice.

Observons d'abord les vérités utiles , telles que l'existence & les perfections de Dieu ; l'immortalité de l'ame ; l'horreur du suicide , de l'adultère , de la vengeance , de l'injustice , l'amour de l'équité & de l'humanité. L'Auteur admet ces premiers devoirs de l'homme ; mais il altère les autres vertus , qui doivent animer son cœur.

1.^o Il veut que les notions sur la piété aient été écloses dans les cerveaux Philosophes , au lieu d'en faire honneur à la Religion Chrétienne , qui est la véritable source de nos lumières.

2.^o Pour donner une idée de l'amour de Dieu , il en fait un parallèle indécent avec l'amour profane.

3.^o Il donne une fausse idée du culte que l'on doit à l'Être suprême , & tombe impitoyablement sur la Religion Chrétienne , dans laquelle il ne voit que le Rigueurisme ou le Fanatisme.

4.^o Il établit de faux principes sur les passions & sur l'amour de nous-mêmes. „ Les Moralistes , dit-il , page 39 , „ déclament d'ordinaire avec force contre les passions , & „ ne se lassent point de vanter la raison. Je ne craindrai „ point d'avancer , qu'au contraire ce sont nos passions qui „ sont innocentes , & notre raison qui est coupable. „ Il ajoute quelques pages après , que *tout sentiment , qui naît en nous de la crainte des souffrances ou de l'amour du plaisir , est légitime & conforme à notre instinct*. De tels principes peuvent mener loin.

5.^o L'amour sensuel est érigé en vertu. „ Qu'on aime „ véritablement , dit-il , page 277 , & l'amour ne fera „ jamais commettre de fautes qui blessent la conscience „ & l'honneur. Car quiconque est capable d'aimer est „ vertueux. J'oserois même dire que quiconque est vertueux est aussi capable d'aimer... Je ne crains rien pour „ les mœurs de la part de l'amour , il ne peut que les „ perfectionner. „ C'est apparemment d'après ces admirables principes , qu'il approuve les mariages clandestins , ou plutôt le concubinage proscrit par toutes les Loix.

6.^o Il anéantit l'amour filial. „ Il n'est pas , dit-il , d'une „ obligation si générale qu'il ne puisse être susceptible de „ dispense. On ne peut aimer qu'autant qu'il est nécessaire

„ d'aimer ses ennemis mêmes , un pere dont on n'éprouve
 „ que des rémoignages de haine. Toute la distinction qu'on
 „ lui doit c'est de le traiter en ennemi respectable. »

7.^o Il condamne l'usage du serment en Justice ; il dit
 que c'est outrager gratuitement les hommes que d'exiger
 d'eux des sermens. » C'est les supposer tout à la fois &
 „ capables de mentir , & assez superstitieux pour mettre
 „ de la différence entre un mensonge & un parjure.

8.^o Cet esprit Réformateur qui voudroit anéantir le ser-
 ment , condamne en même temps le droit de mort , que
 la Patrie exerce sur les scélérats. Il prétend que la loi natu-
 relle ne souffre point , qu'on réprime les méchans par des
méchancetés ; & qu'on punisse les homicides par le meurtre.

9.^o Une idée encore plus singuliere est celle de vouloir
 qu'on décide les contestations en Justice par le plus petit
 nombre des voix & non par la pluralité ; *parce*, dit-il,
qu'il est plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers
prudens sur vingt-cinq, que de présumer qu'il y en ait vingt.
 Il appuie ce sophisme palpable sur une loi de l'Exode ;
 qu'il n'a pas plus entendu que sa propre idée.

Malgré ces paradoxes & plusieurs autres , le Public fit
 l'accueil le plus favorable au nouveau Moraliste. Les gens
 du monde reçurent avec plaisir un Livre où tous les de-
 voirs sont renfermés dans les loix de la nature. L'Ouvrage
 d'ailleurs se fait lire avec plaisir , par un mélange heureux
 de raisonnemens , de tableaux & de conseils , qui se don-
 nent mutuellement de la force. Nous lui donnons cet éloge
 avec d'autant plus de plaisir , que l'Auteur ayant senti enfin
 le poison de son Livre , l'a réfuté dans un volume in-12 ,
 imprimé à Bruxelles en 1764. C'est à la vérité se raviser
 un peu tard , mais une rétractation est toujours bonne à
 prendre , pourvu qu'elle soit sincere. Nous avons lieu de
 croire que celle de M. *Toussaint* est de ce genre. Il regne
 dans son Livre , à travers les sophismes & les erreurs que
 nous avons relevé , un caractère de galant homme qui in-
 téresse. C'est sans doute celui de l'Auteur ; & nous nous
 en félicitons avec lui , s'il continue de perfectionner un si
 heureux naturel par les sublimes vertus de la Religion.



T R A V E R S.

*Dans quels travers tombe un Incrédulé qui a fait un
Livre Impie, & qui veut le défendre?*

L'Abbé *Bazin*, (*) ou celui qui a pris son nom pour publier la sage *Philosophie de l'Histoire* & le pieux *Dictionnaire Philosophique*, n'aime pas qu'on relève ses erreurs. Il a été sur-tout fort sensible aux dernières critiques qu'on a faites de ces deux Ouvrages si chrétiens & si honnêtes. Son premier mouvement fut de verser sur ses téméraires Censeurs toute la lie de sa colere. Le nommé *Dubois*, son valet de chambre, son Confident & son Secrétaire, fit de vains efforts pour le ramener à la douceur. Enfin las d'écrire des atrocités, il lui tint ce discours.

D U B O I S.

En vérité, mon cher maître, vos injures sont trop fortes, on dira que c'est moi qui écris sous votre nom; & il faudra que je renvoie le tout à votre palefrenier; car je me pique un peu de délicatesse.

L' A B B É B A Z I N.

Plaisant bélître pour faire le difficile! écris, écris. Et comment veux-tu que j'appelle ces animaux-là? Je crois les ménager en ne les baptisant que *marauds*, *maroufles*, *croquans*, *scélérats*, *menteurs*, &c.

D U B O I S.

Mais ne craignez-vous pas qu'ils vous rendent politesse pour politesse?

(*) M. de V. a publié la *Philosophie de l'hist.* sous le nom de feu l'Abbé *Bazin*.

L' A B B É B A Z I N.

Non, je ne crains plus rien. Il y a long-temps qu'on a dit que j'étois invulnérable à force de blessures.

D U B O I S.

Mais l'honneur...

L' A B B É B A Z I N.

L'honneur est un sot préjugé.

D U B O I S.

Pourquoi criez-vous donc quand on attaque le vôtre, ou même quand on fait semblant de l'effleurer?

L' A B B É B A Z I N.

Ah ! mon ami, qu'il est dur d'être vieux dans un vieux château ! Il faut bien se distraire comme on peut. Quand je pouvois vivre aux *Délices*, (a) j'avois au moins quelques visites. Mais tu fais bien que mes injures contre le prédicant *Jean Calvin*, mes plaisanteries sur *Vernet* & sur les Ministres, & enfin les brochures de ce maudit *Jean-Jacques* m'ont fait perdre ce séjour enchanteur. Accablé d'ennuis & de soucis ; loin de Paris où j'ai sollicité vainement mon retour ; loin des plaisirs de la Capitale ; loin des faveurs de la Cour, où, entre nous, je ne suis pas plus aimé qu'ailleurs ; je me soulage le moins mal que je puis de la mélancolie qui me dévore. Après tout, quel mal ai-je fait à l'Archevêque (b) d'Auch, à l'Evêque du Pui, à son frere *Pompignan*, en les traitant comme les plus vils des hommes ? Ils n'ont pas vu mes satyres, & elles m'ont amusé un moment.

(a) Maison de campagne dans le Territoire de Geneve que l'Abbé *Bazin* a été forcé d'abandonner.

(b) Il appelle M. d'Auch J. F. & M. du Pui *Jean George* ; voilà des plaisanteries qui ont dû les terrasser.

D U B O I S.

A la bonne heure , Monsieur , que vous attaquiez les personnes ; mais je vous en prie ne censurez jamais les Ouvrages.

L' A B B É B A Z I N.

Et pourquoi donc ?

D U B O I S.

Pourquoi , Monsieur ? c'est que vous donnez envie de les lire. On vous voit dans des transports de colere ; on dit : il se fâche , il a donc tort. Quand on a raison , on est plus tranquille. D'ailleurs si le Livre que vous attaquez n'est pas connu , vous le faites connoître ; & s'il est connu , on n'en a que plus d'empressement à se le procurer.

L' A B B É B A Z I N.

Je crois que tu as raison , mais pouvois-je m'empêcher de donner quelques marques de souvenir à l'Auteur du D** A** ?

D U B O I S.

Affurément vous le pouviez ; il n'y avoit qu'à continuer à désavouer le *Dictionnaire Philosophique*.

L' A B B É B A Z I N.

Mais on ne croit plus à mes désaveux.

D U B O I S.

Alors il falloit charger de ce Livre quelqu'un de vos amis.

L' A B B É B A Z I N.

Cela étant , je veux en donner une Edition sous ton nom.

D U B O I S.

Ne faites point cela , je n'ai point envie d'être pendu : Vous savez ce qui est arrivé à Abbeville. (*) Je veux être votre fidele Domestique ; mais je n'ai nulle envie d'être votre martyr.

L' A B B É B A Z I N.

Ce Livre te feroit pourtant beaucoup d'honneur dans la postérité.

D U B O I S.

Et que m'importe de vivre dans la postérité , si des Juges de mauvaise humeur me faisoient mourir avant le temps en place publique , au milieu d'une populace qui me huerait,

L' A B B É B A Z I N.

On te compareroit à *Socrate*.

D U B O I S.

Dut-on me comparer à tous les Philosophes d'Athenes & de Rome , j'aime mieux être *Dubois* vivant que *Socrate* mort.

L' A B B É B A Z I N.

Ah ! je vois bien que tu n'as pas le goût des grandes choses. Ame basse , esprit pufillanime. Voilà ce que c'est de mettre la Philosophie dans la Livrée.

[*] Deux jeunes libertins y furent brûlés en 1766 ; le *Dictionnaire Philosophique* fut jeté par ordre du Parlement dans le Bucher qui les consuma.

D U B O I S.

Mais vous , Monsieur , avez-vous montré plus de courage quand on a poursuivi quelques-uns de vos Livres , ou quand on a fait semblant d'en vouloir à l'Auteur ? Ce fou de *Jean-Jacques* vouloit aller tenir tête à ses Juges ; mais vous avez toujours baissé la tête devant les vôtres. Vous donnez des défaveux ; vous écrivez des lettres ; vous faites des rétractations. On vous a vu dans le besoin faire des retraites chez les Jésuites , & caresser jusqu'aux Jansénistes.

L' A B B É B A Z I N.

J'avoue que tu dis vrai ; mais j'ai toujours été infirme. La foiblesse de mes organes a causé le découragement de mon esprit ; mais tu te portes bien , tu es frais , vigoureux.

D U B O I S.

Voilà une bonne raison pour m'exposer à me faire pendre ! C'est parce que je jouis de la vie en santé , que je veux en jouir long-temps. Voulez-vous que je vous parle net ; vous avez lâché vos manuscrits , le mal est fait , laissez-les courir & n'en dites plus mot. Mais si vous vous acharnez à les défendre , on s'acharnera à les attaquer. Je crois que le silence est toujours le meilleur parti après qu'on a fait une sottise.

L' A B B É B A Z I N.

Tu as raison , mon ami ; mais je voudrois pourtant donner quelques marques de souvenir à l'Auteur du D**. A**. Il m'a fait plus de mal que tu ne penses. Quoique j'aie dit que son Livre ne s'est pas vendu , il y en a déjà trois ou quatre Editions. Mes autres Censeurs se bernoient à me représenter comme un mauvais Chrétien , & j'étois le premier à en rire. Celui-ci a pris un tour différent ; il me représente
comme

comme un mauvais Citoyen. Il prouve que mes Livres tendent à rendre les Peres insensibles, les Epoux infideles, les Maîtres durs, les Domestiques frippons. Cela est sérieux, mon ami.

D U B O I S.

Je vous avoue franchement qu'il n'a pas autant de tort que vous pourriez croire. Votre Secrétaire T^{re}. ne vous auroit pas volé cent louis, si vous ne lui aviez fait écrire cent fois qu'il n'y a point d'enfer pour les voleurs.

L' A B B É B A Z I N.

Mais cela est fait à présent : il faut faire taire ceux qui pourroient relever ces petites méprises.

D U B O I S.

Mais comment vous y prendrez-vous pour faire une bonne satire contre l'Auteur du D^{re}. A^{re} ? vous ne le connoissez pas.

L' A B B É B A Z I N.

Te voilà bien embarrassé ; est-ce que je connois d'avantage ceux contre lesquels j'ai écrit ? Il faut toujours dire des injures, & à force d'en vomir, il y en a quelqu'une qui peut avoir son application. Il est bon d'employer, mon ami, un peu de fiction poétique dans toutes ces choses là.

D U B O I S.

S'il ne faut que cela, je vois que vous serez fort à votre aise :

L' A B B É B A Z I N.

Il est vrai que je ne connois pas l'Auteur du D^{re}. A^{re}. Je ne fais s'il est vieux ou jeune, pauvre ou riche, Laïque ou Ecclesiastique. Mais qu'importe. Je dirai d'abord qu'il n'a écrit que pour avoir du pain....

Mais si son pain est assuré.....

L' A B B É B A Z I N.

Que c'est un Maroufle , un caffard qui veut attraper quelque petit Bénéfice.....

D U B O I S.

Mais s'il est hors d'état de posséder des bénéfices.....

L' A B B É B A Z I N.

Il est impossible de te parler ; tu m'interromps toujours. Je t'ai déjà dit qu'il importoit fort peu que je disse vrai ou faux. Penses-tu donc que je crusse que M. de Pompignan avoit été privé de sa place pour la priere du D^éiste , comme je l'ai écrit ? Penses-tu que je sois assuré que Fréron ait été aux galeres ? Quand on en veut à quelqu'un , il faut bien lui reprocher ses petites fautes , & s'il n'en a pas , il faut bien en trouver. La calomnie ne blesse pas d'abord , mais il en reste toujours quelque cicatrice.

D U B O I S.

Votre morale est aussi commode , que votre imagination est fertile. Je croyois qu'il n'étoit permis de mentir , que lorsqu'il s'agissoit de se défendre. Par exemple , je vous passois de faire imprimer dans les Gazettes que vous aviez fait vos Pâques , parce que la juste crainte que vous aviez d'être enfermé après la publication du *Philosophe ignorant* , des *questions de Zapata* excusoit votre mensonge. Mais je vois que la fiction est bonne dans tous les cas & pour l'attaque & pour la défense. Me voilà parfaitement converti & tout prêt à écrire tout ce que vous voudrez me dicter contre vos ennemis , qui , entre nous , ne sont pas en petit nombre.

L' A B B É B A Z I N.

Montesquieu en avoit autant que moi.

D U B O I S.

Non , mon cher Maître , à beaucoup près. D'ailleurs ne nous mettons pas en si bonne compagnie. *Montesquieu* a eu des critiques de ses opinions ; il n'a eu aucun ennemi de sa personne. On blâmoit ses Ouvrages ; on respectoit son caractère.

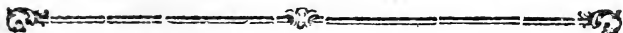
L' A B B É B A Z I N.

Tu n'es qu'un raisonneur. Je te demande ta plume & je n'ai que faire de tes réflexions. Elles réveillent toujours quelque idée désagréable.

D U B O I S.

Ce n'est pas ma faute.

TRINITÉ; Voyez l'article PYRRHONISME.



TYRANNICIDE.

Doctrine de M. de V. sur ce crime.

M. de V. s'est élevé dans quelques-uns de ses Ouvrages contre cette Doctrine abominable ; mais comme il a l'esprit extrêmement conséquent & qu'il ne change jamais d'opinion , il l'a clairement enseignée dans ses tragédies de la mort de *César* & de *Brutus*. Il a beau dire qu'on ne doit pas le rendre responsable de ce que disent ses personnages ; quand ce qu'on leur met dans la bouche touchant une opinion dangereuse est plus fort que ce qu'on leur oppose , il faut mettre nécessairement leurs discours sur le compte de l'Auteur qui les fait parler.

La tragédie de *la mort de César* est la pièce la plus emportée qu'on puisse lire contre le Gouvernement monarchique. Le Tyranicide y est présenté sans aucun correctif, comme l'action la plus héroïque. La clémence de *César*, mise en contraste avec l'atrocité de *Brutus*, ne sert qu'à relever le courage du Républicain, & à mieux prouver qu'on ne doit pas épargner un Tyran, fut-il l'homme le plus estimable & le plus aimable.

*Je déteste César avec le nom de Roi ;
Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi.
Je te préfère au monde , & Rome seule à toi.*

Le meurtre de *César* est d'autant plus odieux , que cet Empereur , quoique d'abord conquérant injuste , étoit devenu légitime par l'approbation du Peuple & du Sénat , qui l'avoit créé Dictateur perpétuel , & lui avoit conféré le pouvoir souverain ; ce qui rendoit sa personne sacrée. Ce trait ne fait pas l'éloge de *Cicéron* , lequel , selon les temps , bas adulateur & dangereux républicain , loue *César* à l'excès pendant sa vie , & se déchaine contre lui après sa mort. Si certains Casuistes avoient fait cette attention , ils n'auroient pas d'après *Cicéron* , excusé & loué les meurtriers de *César* , parce que c'étoit un Tyran d'invasion qui s'étoit emparé du Gouvernement par violence.

Malgré ces distinctions , je condamnerai toujours le Tyranicide , même dans les cas qui sont rapportés dans l'Ecriture , où l'on ne voit pas que Dieu l'ait jamais approuvé , quoiqu'il en ait tiré sa gloire pour l'exécution de ses desseins , aussi-bien que de tant d'autres crimes. Je serai toujours persuadé que si on a dû supprimer les Livres de quelques Casuistes obscurs qui enseignent cette doctrine , on doit , à plus forte raison , proscrire les ouvrages des Auteurs de nos jours qui en donnent publiquement des leçons.

Voici dans le goût de M. de V. des exhortations de la fidélité qu'on doit à son Prince.

*Si tu n'es qu'un Tyran , j'abhorre ta tendresse.
Allez ramper , sans moi , sous la main qui nous brave.
Et toi vengeur des loix , toi mon sang , toi Brutus ,*

César nous a ravi jusques à nos vertus.....
Vous vivez dans Brutus ; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom romain.....
Non , tu n'es plus Brutus. Ah ! reproche cruel !
César tremble, Tyran ; voilà ton coup mortel.
Non , tu n'es plus Brutus , je le suis , je veux l'être :
Je périrai , Romains , ou vous serez sans Maître ,.....
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.....
On demande du sang ; Rome sera contente.....
César étoit au Temple & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.....
Si Caton m'avoit crû , plus juste en sa furie ,
Sur César expirant il eut perdu la vie.....
Faisant tout pour la gloire , il ne fit rien pour Rome ,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.
Dans une heure à César il faut percer le sein.....
Ah ! je te reconnois à cette noble audace ;
Ennemi des Tyrans & digne de ta race ,
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons , mon cher Brutus , l'opprobre de la terre ,
Vengeons le Capitole au défaut du tonnerre.....
Nous détestons César , nous vengeons la patrie ,
Nous la vengerons tous ; Brutus & Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus :
Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?....
Non , ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce pressant danger.
Là je veux que ce fer enfoncé dans son sein ,
Venge Caton , Pompée & le Peuple Romain.
Mais qu'une telle mort est noble & désirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands ;
De voir couler son sang dans le sang des Tyrans !
Mourons , braves amis , pourvu que César meure ;
Faisons plus , mes amis , jurons d'exterminer
Quiconque , ainsi que lui , prétendra gouverner ,
Fussent nos propres fils , nos parens & nos freres ;
Scellons notre union du sang de nos Tyrans.....
Je dois sa mort à Rome , à vous , à nos neveux.
L'honneur du premier coup à mes mains est remis. &c.

La plume me tombe des mains. Tous les Casuistes ultramontains ensemble ont-ils inspiré autant de fanatisme qu'une seule représentation de cette pièce pourroit en produire ?

On l'imprime, on la lit, on la représente dans tout le Royaume.

La tragédie de *Brutus* ne fait pas même la distinction ordinaire du Tyran d'invasion, & du Tyran de Gouvernement. *Tarquin* régnoit depuis vingt-quatre ans sur un Etat jusqu'alors monarchique. On ne se plaignoit que de sa fierté, de son luxe, & de la violence faite à *Lucrece* par un de ses enfans. Quel pays seroit tranquille, si ces sortes de prétextes suffisoient pour chasser un Roi & sa famille, & changer la constitution d'un Etat ? *Est-ce un crime d'entretenir des intelligences avec le Prince légitime, pour le faire remonter sur le Trône ? Le Général Monk, qui forma un parti à Charles II, Roi d'Angleterre ; les Parisiens qui du temps de la ligue demeurèrent attachés à Henri III & Henri IV, étoient-ils criminels ? Leur mort eut-elle été un acte de justice ? & un Ligueur qui sur ce prétexte auroit fait mourir son propre fils, eut-il été un Héros ? Voilà toute la pièce. La révolte de Rome contre son Roi est la plus juste & la plus belle action ; la guerre qu'on lui fait, les avantages qu'on remporte contre lui, sont autant de Triomphes ; les mesures qu'on prend pour le rétablir, des trahisons & des conjurations. On ne doit pas épargner ses propres enfans. M. de V. peut-il oublier que ce qu'il canonise dans *Brutus*, il l'a anathématisé dans la *Henriade* ? Quelques feuilles fussent pour dénaturer le crime & la vertu. Au premier tome le langage des Ligueurs est sacrilege, au second tome il est héroïque.*

*Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & vos loix.....
Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat ;
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'Etat.....
Tombe ou punis les Rois, ce sont là nos traités....
Accoutumons des Rois la fierté despotique
À traiter en égale avec la République.....*

*Et l'esclave des Rois va voir enfin des hommes.
 N'allèguez point des nœuds que lui-même a rompus ,
 Les Dieux qu'il outragea , les droits qu'il a perdus.
 Il nous rend nos sermens , lorsqu'il trahit le sien ,
 Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidèle
 Rome n'est plus sujette , & lui seul est rebelle.
 Pardonnez-nous , grands Dieux , si le Peuple Romain
 A tardé si long-temps à condamner Tarquin.
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ,
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes.....
 Sur ton Autel sacré , Mars , reçois nos sermens.
 Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
 Qui regrettât les Rois , qui souhaitât un maître ,
 Que le perfide meure au milieu des tourmens.
 Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
 Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
 Sous le joug des Tarquins la cour & l'esclavage
 Amolissoient leurs mœurs , énermoient leur courage.
 Leurs Rois trop occupés à domter leurs sujets.....
 Ils ne se piquent pas du devoir fanatique.
 De servir de victime au pouvoir despotique ,
 Ni du zèle insensé de courir au trépas
 Pour venger un Tyran qui ne les connoît pas.
 Nous sommes de leur gloire un instrument servile.
 Je suis fils de Brutus , & je porte en mon cœur
 La liberté gravée & les Rois en horreur.
 Tyrans que j'ai vaincus , je pourrois vous servir.....
 Va , ce n'est qu'aux Tyrans que tu dois ta colère.
 Mais je te ferai vaincre , & mourrai comme toi.
 Vengeur du nom Romain , libre encor & sans Roi.....
 Le devoir de mon sang est de vaincre les Rois.*

Encore une fois nous n'attribuerions pas à M. de V. les
 sentimens détestables que cette tragédie respire , s'il n'avoit
 très-souvent insinué en prose ce qu'il dit ici ouvertement en
 vers. Ses tragédies ainsi que ses autres Ouvrages , sont
 l'école de l'esprit Républicain le plus indépendant.



VANINI.

§ I.

Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle à son sujet.

L*ucilio Vanini*, Docteur en Droit Civil & Canonique, né à Taurofane dans le Royaume de Naples en 1585, fut brûlé à Toulouse en 1619. Ses aventures sont assez détaillées dans les *Dictionnaires*. Développons son caractère. C'étoit un homme plein de feu, d'une vivacité réjouissante dans la conversation, d'une mémoire heureuse, mais son imagination ardente le jeta dans beaucoup d'écarts. Plein de vanité, brûlant de l'ambition de s'élever au dessus des grands hommes qui l'avoient précédé, il n'avoit ni assez de jugement, ni assez de talent pour remplir une idée si présumptueuse. *Cardan*, *Pomponace*, *Averroës*, *Aristote* étoient ses Auteurs favoris. Il les regardoit comme les *Dieux des Philosophes*, & les *Souverains Pontifes des Sages*. C'est dans leurs Ouvrages qu'il puisa, dit-on, les semences de l'Athéisme & les principes pernicieux & obscurs qu'il s'avisa d'enseigner. Son esprit étoit un cahos, mêlé de tous les décombres de la vieille Philosophie. *Brucker* prétend (dans son *Histoire critique de la Philosophie*, Tome IV, partie IV.) que *Vanini* ne savoit pas trop lui-même ce qu'il croyoit. Il mêla confusément, dit-il, le vrai & le faux, le bon & le mauvais, disputant pour & contre, à tort & à travers. Tout ce qu'il écrivit contre la saine Philosophie & la Religion lui paroît plutôt l'effet d'un dessein formé d'élever un système d'impiété & d'Athéisme, que la production d'une tête sans cervelle.

La même bizarrerie qui regne dans ses Ecrits, se montre dans toute sa conduite. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre en 1614, cet homme, brûlé comme un Apôtre de l'Athéisme, s'attira la persécution des Protestans par son attachement

attachement à la Religion Catholique. On le mit en prison , où il demeura quarante-neuf jours , bien préparé , (dit-il , dans ses *Dialogues*) à recevoir la couronne du Martyre , pour laquelle il soupiroit avec toute l'ardeur imaginable.

Dès qu'il eut été élevé au Sacerdoce , il prêcha avec beaucoup de feu. Si on ajoute foi à ce qu'il dit de ses Sermons , (*Dialogues* , page 234.) c'étoient des discours faits avec soin & pleins de suc. Un jour qu'il prêchoit sur cette question importante , *pourquoi Dieu a créé l'homme ?* Il la résolut par la fameuse échelle d'*Averroës* , en vertu de laquelle il doit y avoir une espèce de gradation du dernier des êtres jusqu'au premier de tous. Voici cette échelle telle qu'il la propose ; elle est digne des Scholastiques du treizième siècle.

» I. La première matière , qui est la puissance seule ;
» l'Acte pur , c'est-à-dire Dieu.

» II. Près de Dieu , il y a les substances immatérielles.

» III. Près de la matière , il y a la forme de la corporeité.

» IV. Entre ces deux , il y a deux ames brutes , l'une végétative , & l'autre sensitive.

» V. Au-dessus d'elles on trouve l'entendement moindre que les intelligences ; car existant dans la matière , il est matériel , & séparable de la matière , distinct d'elle par son essence , & confondu avec elle en tant qu'il l'informe & qu'il l'anime. »

Son inconstance & sa légèreté le conduisirent dans un grand nombre de pays de l'Europe. Il changeoit de nom à mesure qu'il changeoit de contrée. Il fut *Pompeio* en Gascogne , *Julio Césaire* en Hollande , *Vanino* à Paris , *Taurisano* à Lyon , *Lucilio* à Toulouse. Son goût pour les voyages fut plutôt la source de ses différentes courses , que l'envie de faire des prosélytes. Cependant le Pere *Merfenne* assure (dans son *Commentaire sur la Genèse*) qu'il avoua devant le Parlement assemblé , qu'il avoit conçu à Naples l'étrange dessein d'aller répandre l'Athéisme dans le monde , avec douze compagnons de son libertinage , & que la France lui étoit échue par le sort. Mais ce fait n'est guère vraisemblable. Il est difficile de concevoir que *Vanini* ,

cherchant à se justifier, eut fait un pareil aveu devant une Cour Souveraine, qui pouvoit aggraver son supplice. D'ailleurs, le Président *Grammond*, qui étoit sur les lieux, n'en dit rien dans la Relation du procès & de l'exécution de ce misérable, quoiqu'il rapporte avec fidélité tout ce qui peut le rendre odieux.

Vanini voulut fixer son inconstance, en se faisant Religieux dans un Couvent de Guienne, mais un crime digne du feu le fit chasser de son Monastere. Il est surprenant que *Bayle* ait parlé d'une manière si décisive de la pureté des mœurs de cet Impie. » Le détestable *Vanini*, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome. I, pag. 356.) avoit toujours été « assez réglé dans ses mœurs, & quiconque eut entrepris » de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que » sur ses dogmes auroit couru grand risque d'être convaincu » de calomnie. » Mais où sont les preuves de ce qu'avance M. *Bayle*? Il n'en avoit aucune. Il vouloit seulement montrer par quelque exemple célèbre que l'Athéisme est compatible avec la vertu. Il ne pouvoit pas plus mal rencontrer, qu'en citant *Vanini*. Ses Dialogues prouvent, qu'il étoit initié dans les Mystères les plus abominables de la lubricité. Le trente-neuvième, de la procréation du mâle & de la femelle est tout ce qu'on peut concevoir de plus infame. Plusieurs des Dialogues suivans sont sur le même ton. Il y parle de sa maîtresse *Isabelle*. Il agite dans la quarante-huitième les questions les plus obscènes; & on y reconnoît un homme, qui ne s'en est pas tenu à la spéculation. Il les finit en disant avec l'*Amynte* du *Tasse*.

*Le temps passé loin des amours ,
Est un temps perdu pour toujours.*

M. *Bayle* n'a pas mieux réussi, en faisant de *Vanini* un martyr de l'Athéisme. » Quand je considère, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome I, pag. 375 & suivantes) que l'Athéisme a eu des Martyrs, je ne doute plus que les Athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit que l'utile & l'agréable. Car d'où vient que *Vanini* s'est indiscrettement amusé à dogmatiser de

» vant des personnes qui le pouvoient déférer à la Jus-
 » tice ? S'il ne cherchoit que son utilité particulière , il de-
 » voit se contenter de jouir d'une parfaite sécurité de conf-
 » cience , sans se soucier d'avoir des Disciples. Il faut donc
 » qu'il ait eu envie d'en avoir , & cela ou afin de se rendre
 » Chef de parti , ou afin de délivrer les hommes d'un
 » joug , qui , à son avis , les empêchoit de se divertir tout
 » à leur aise..... Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses
 » Juges , & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes
 » tourmens , que de donner une rétractation , qui dans ses
 » principes ne pouvoit lui faire aucun tort dans l'autre
 » monde ? Pourquoi ne pas faire semblant d'être désabusé
 » de ses impiétés , puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie
 » eut été défendue de Dieu ?..... Après avoir dogmatisé
 » mal à propos , il eut à tout le moins juré , qu'il étoit
 » revenu de ses erreurs , & qu'il signeroit de son sang tous
 » les Articles de notre créance. Au lieu de cela , il se fit
 » un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tour-
 » mens. Ce qui fait voir , qu'avec une opiniâtreté de cette
 » nature , il étoit capable de mourir pour l'Athéisme ;
 » quoiqu'il eut été très-persuadé de l'existence de Dieu. »

Voilà bien des paroles perdues. M. Bayle raisonne sou-
 vent beaucoup sur de fausses suppositions. *Vanini* a été si
 peu un Martyr de l'Athéisme , qu'il fit tout ce que le cri-
 tique s'imaginait qu'il n'avoit point fait. Il se rétracta , il
 jura qu'il étoit orthodoxe. Interrogé sur ce qu'il pensoit sur
 l'existence de Dieu , il répondit qu'il adoroit avec l'Eglise
 un Dieu en trois personnes. Enfin , bien loin d'avoir cette
 constance , dont Bayle lui fait gratuitement honneur , il ne
 négligea rien pour éviter la mort.

§ I I.

Ses Ouvrages.

La première production de *Vanini* est son fameux *Am-
 phithéâtre*. Il fut imprimé à Lyon en 1615 , in-8.° sous ce
 titre : *Amphitheatrum aternæ Providentiæ Divino-magicum ,
 Christiano-Physicum , nec non Astrologo-Catholicum , Adversus ,
 Veteres Philosophos , Athas , Epicureos , Peripateticos , Stoicos ,*

Autore Julio Casare Vanino, &c. Ce Livre est revêtu de deux approbations fort avantageuses. Les Censeurs y trouvoient des *raisonnemens très-subtils & très-forts contre les Athées*, suivant la doctrine des plus sublimes Maîtres de Théologie. Tous les Auteurs n'en ont pas jugé de même. Le plus grand nombre a cru que son but étoit de donner gain de cause aux Athées par la foiblesse de ses réponses. Son impiété leur a paru d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée. Quelques Critiques pensent au contraire, que l'idée qu'on avoit que *Vanini* étoit Athée, a fait appercevoir cette doctrine révoltante dans son *Amphitheatrum*. Je doute, (dit M. de *Chaufepié*) qu'on y découvre l'Athéisme, si l'on n'avoit aucun autre Ouvrage de cet Incrédule. En lisant ce Livre, j'y ai trouvé à la vérité beaucoup de scholastique, des idées bizarres, hasardées, obscures, mais en même-temps des principes absolument incompatibles avec ceux des Athées. Sa notion de Dieu n'a aucun caractère d'Athéisme. » Dieu est son principe & sa fin, Père » de l'un & de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'un ni de » l'autre; éternel sans être dans le temps; présent par-tout, » sans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni » futur, il est par-tout, & hors de tout; gouvernant » tout, &c. »

On ne peut trouver du venin dans cette définition qu'en supposant que *Vanini* étoit Athée. Ce qu'il dit de notre ignorance sur la nature de Dieu est conforme à ce que les Philosophes & les Théologiens les plus sages en ont pensé. Cela est si vrai que M. *Saurin* ne trouve *Vanini* reprehensible, qu'en supposant son Athéisme. » Cet homme, dit-il, » se prit d'une façon bien singulière à prouver, qu'il n'y » a point de Dieu, ce fut d'en donner l'idée. Il crut que » le définir, c'étoit le réfuter; & que le meilleur moyen » de faire voir qu'il n'y a point de Dieu, c'étoit de dire » ce que Dieu est. » (*Sermons*, Tome I, pag. 183.)

Quelles que fussent les vues secrètes de *Vanini*, il faut avouer qu'on trouve moins dans son Ouvrage l'Athéisme, que les vaines subtilités d'un esprit paradoxal.

L'impie se découvre bien plus facilement dans ses Dialogues, publiés sous ce titre : *De Admirandis Naturæ*, Re-

gina de aqua mortalium, Arcanis Dialogorum Libri IV. Lutetia Parisiorum. Perrier, 1616, in-8.^o Quand on les a lus, on ne peut guère douter de l'Athéisme de l'Auteur. Ils sont pleins d'idées aussi extravagantes qu'impies qu'il débite sous le nom d'un Athée, mais qui ne doivent pas moins être imputées à celui qui le faisoit parler.

Dans le Dialogue cinquante, saint *Paul*, JESUS-CHRIST, *Elie*, *Moyse*, les Martyrs sont successivement l'objet de ses railleries indécentes & téméraires. Il attribue, dans le cinquante-deuxième, l'origine & la décadence des Religions aux astres. C'est par leur vertu que se font les miracles. Il soutient dans le cinquante-troisième, que le pouvoir de prédire l'avenir vient de ce que l'on est né sous la constellation qui donne la faculté de prophétiser. Il adopte la pensée de *Pomponace*, qu'il se peut qu'un nouveau Législateur reçoive des Astres la puissance de ressusciter les morts. Le Ciel est, à ses yeux, un animal éternel & divin. Il insinue, qu'il ne convient point à un Philosophe de soutenir que le monde a eu un commencement. On ne doit, selon lui, les vertus & les vices qu'à la naissance, à l'éducation, à l'influence des astres, à l'intempérie de l'air, & aux alimens dont on se nourrit. Ce Livre infâme est une dérision continuelle des vérités les plus importantes. L'impiété & l'audace y sont à découvert. Comment donc un tel Ouvrage trouva-t-il des Approbateurs ? *Garasse* prétend qu'il substitua cet *Avorton d'Athéisme* aux cahiers que les Censeurs avoient approuvés. Quoiqu'il en soit, le poison fut bientôt découvert & le Livre proscrit par l'autorité Publique.

Les Apologistes de *Vanini* veulent qu'il ait été condamné sur la déposition du seul *Francon* ; mais le Père *Garasse*, (dans sa *Doctrine curieuse*, pag. 144,) prouve qu'il y eut d'autres témoins. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne paroît point qu'on ait allégué ses Ouvrages en preuve contre lui, ni le crime qu'on assure qu'il avoit commis dans un Couvent. Il est vrai que ce crime pouvoit être ignoré ; mais ses Livres étoient entre les mains de tout le monde. Il fallut donc que les dépositions fussent extrêmement fortes, & les blasphêmes, proférés par cet Impie, de l'horreur la plus révoltante. Le *Mercur* François de l'année

1619, rapporte » qu'il soutenoit que nos corps étoient sans
 » ame, & que mourant tout étoit mort pour nous, ainsi
 » que les bêtes brutales. Que la Vierge, (ô blasphémateur
 » exécrationnable) avoit eu connoissance charnelle comme les
 » autres femmes; d'autres mots bien plus scandaleux du
 » tout indignes d'écrire, ni de réciter. Par son éloquence
 » il glissoit tellement sa pernicieuse opinion dans l'enten-
 » dement de ses auditeurs particuliers, qu'ils commen-
 » cèrent à balancer dans la croyance de cette fausse doc-
 » trine. »

On voit par cette citation, que *Vanini* avoit fait des
 Profélytes; & ces Profélytes furent vraisemblablement ap-
 pellés en témoignage. La crainte que la témérité atroce de
 ce Professeur d'Irréligion n'eût des imitateurs, obligea sans
 doute le Parlement de Toulouse à s'armer de toute sa sé-
 vérité, & à le condamner avec la dernière rigueur. Il est
 des cas où il ne suffit pas d'anathématiser l'impiété, il faut
 encore proscrire la personne de l'Impie; & c'est ainsi sans
 doute que jugea le Sénat de Toulouse.



V E R T U.

*Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la
 véritable vertu ? insuffisance de ceux qu'offre
 la Philosophie.*

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* tâche d'affaiblir,
 dans cet article, l'idée qu'on a des vertus Chrétiennes,
 & par conséquent de la morale. Il veut qu'on réduise la
 vertu à la bienfaisance envers le Prochain; mais quel sera
 le fondement de cette vertu? Quelle en sera la récompense?
 Si les principes Chrétiens, quoique appuyés de si puissans
 motifs, ne l'emportent pas toujours sur les passions, que
 sera-ce des principes Philosophiques? Pour être le bienfai-
 teur des hommes, il faut être l'adorateur d'un Dieu, il faut
 avoir une Religion; & l'Auteur de l'article *Vertu* en a-t-il
 une?

On a dit que les Païens avoient une morale, mais que le Paganisme n'en avoit point ; & on peut le dire à plus forte raison des Philosophes. Le Paganisme connoissoit au moins une autre vie, & la Philosophie la rejette. Elle ne peut donc tout au plus que proposer de bonnes règles, donner de bons préceptes ou plutôt de bons conseils ; mais elle ne sauroit offrir que de foibles motifs, Or en fait de morale les motifs sont l'essentiel. (Voyez l'article ENFER.)

La Loi la plus évidemment juste tire encore plus de force des peines & des récompenses qui y sont attachées, que de l'évidence de sa justice. Il faut donc la croyance d'un Être tout-puissant, vengeur du vice & rémunérateur de la vertu. Le plus grand bien qu'on peut faire à une Nation qui n'auroit pas cette croyance, ce seroit de la lui donner. Quel crime donc & quelle inhumanité de vouloir la détruire, où elle est établie !

La morale Chrétienne mérite sur-tout d'être respectée : elle condamne & attaque jusque dans sa source, c'est-à-dire, dans les pensées & dans les desirs des hommes, tout ce qui produit des malheurs sur la terre, les désordres de l'ambition, les fureurs de la vengeance, l'esprit d'intérêt, les dissolutions de l'incontinence. Quelles vertus oppose-t-elle à ces vices ? La modestie, la douceur, la paix, le désintéressement, l'amour du travail, la tempérance : vertus d'autant plus propres à faire le bonheur de ceux qui les possèdent, que par elles ils contribuent à celui des autres.

Une Religion qui enseigne une telle morale ne mérite-t-elle pas, par cela seul, d'être infiniment aimée & respectée & soigneusement conservée ?

» La morale Chrétienne, dit l'Incrédule, est belle, mais » elle est sévère. »

RÉPONSE. C'est sa sévérité qui fait en partie sa beauté. Elle est principe de foi ou d'incrédulité, suivant la différente disposition des cœurs ; preuve de la Religion dans les cœurs purs & vertueux à qui elle la fait aimer ; objection contre la Religion dans les cœurs vicieux & corrompus à qui elle la fait haïr. Un Incrédule disoit du Christianisme : *Je lui passe ses Dogmes en faveur de sa morale ; mais cette*

morale le ramena bientôt aux Dogmes , parce qu'il joignoit une belle ame à beaucoup d'esprit.

Il en seroit de même de la plupart des Incrédules , si en desirant le don de la Foi & en le demandant à Dieu , ils n'y mettoient aucun obstacle. Mais quel est l'impie qui n'y en met point ? Vous doutez si la Religion est vraie ou fausse ? Observez ses préceptes comme si elle étoit vraie , & ne vivez point comme si elle étoit fausse. Conformez-y vos actions , & bientôt les actions seront suivies de la croyance. Vous croirez si vous avez intérêt de croire. L'incrédulité pourroit-elle tenir contre la force de cet intérêt , réunie à celle des preuves ?

Nos Philosophes devroient sentir (& ils le sentent sans doute , & n'en sont que plus coupables) que tout est perdu pour les mœurs , & par conséquent pour la société qui ne subsiste que par les mœurs , si leurs leçons trouvent des dupes. Les hommes , avec les passions qui les portent au mal , ont-ils besoin de principes qui le leur permettent ? Ces principes sont donc aussi pernicioeux que faux ; & ceux qui écrivent pour les établir , aussi mauvais Citoyens que mauvais Philosophes ; aussi aveugles en politique qu'en morale.



V O L T. **

§. I.

Idée de sa vie & de ses Ouvrages.

CE Poète est l'esprit le plus universel & l'Ecrivain le plus élégant de sa nation ; mais ce n'étoit pas assez pour lui de cette gloire , il voulut y joindre de bonne heure la malheureuse réputation d'Incrédule. On sait qu'il nâquit en 1694 à Paris d'un Père respectable (*), aussi connu par son esprit

(*) Des Calomniateurs ont dit qu'il étoit Porte-clef du Parlement ; rien n'est plus faux. Il n'y a point de tel office dans le Parlement.

esprit que par ses mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure sur les égaremens de son fils. L'impiété éclata en lui aussi-tôt que le génie , & son génie fut prématuré. A peine savoit-il bégayer des vers, qu'il se signala par de petits Poèmes obscènes & impies.

Le Collège de LOUIS-LE-GRAND, cette Ecole de l'esprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeste. Ce n'est pas que ses Professeurs ne lui donnassent de bonnes leçons , & des exemples encore meilleurs ; mais plus flatté de l'applaudissement des jeunes Libertins du Collège , que touché des remontrances de ses Maîtres , il lâcha la bride à son orgueilleuse témérité. Tout le monde sait que le Père le Jay, son Professeur de Rhétorique , lui prédit dès-lors qu'il seroit *l'étendard de l'Incrédulité*.

Cette Prophétie ne s'est malheureusement que trop accomplie. Au sortir du Collège , le jeune Arouet (car il n'avoit point encore pris alors le titre de V.) se lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits soupers du Temple , & le poison de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ses conversations avec l'Abbé de Chaulieu , & avec les Compagnons de table de ce Poète Epicurien.

M. de V. médita dès-lors son Epître à *Uranie* , qu'il attribua, quelque temps après la mort de l'Abbé de Chaulieu , à ce Précepteur de Déisme ; mais il ne persuada personne. Cette Epître si célèbre par le coloris du style , & par l'harmonie de la versification , l'est encore davantage par les blasphêmes & par la liberté Cynique qui y dominent.

Œdipe la première pièce de V. annonça un digne successeur de *Corneille* & de *Racine* ; mais elle montra en même-temps sa façon de penser. Les hommes Religieux y trouvèrent plusieurs choses repréhensibles , entr'autres ces vers si captieux.

M. Arouet étoit Trésorier de la Chambre des Comptes : place qu'il remplissoit avec autant d'intégrité que d'intelligence ; sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus ingénieux & de plus aimable dans son quartier. Voyez ce qui en est dit dans l'éloge de l'Abbé Gedin à la tête de ses *Œuvres diverses*.

*Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.*

Plusieurs vers de la *Henriade* parurent frappés au même coin ; & lorsque le jeune Poète montra son Ouvrage au célèbre & malheureux *Roussseau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation , de satire & de hardiesse que le jeune Auteur y prenoit, lui conseilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvénal*, & de respecter ce qui étoit respectable.

On imagine bien que M. de V. ne changea pas la façon de penser à Londres, où il se retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit essuyés en France. C'est dans ce centre de l'irréligion qu'il écrivit ses fameuses *Lettres Philosophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris. Cet Ouvrage paroît entièrement dicté par la haine du Christianisme ; mais par une haine aussi aveugle que furieuse, aussi injuste qu'opiniâtre. Les infidélités historiques, les Paralogismes, les Antithèses, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque presque sans cesse directement ou obliquement la Religion, mais toujours avec un acharnement inoui ; c'est un Vautour attaché à sa proie.

Loue-t-il quelques sectes ? ce sont celles qui sympathisent avec le Tolérantisme, ou avec le Déisme. Plus elles semblent séparées du reste des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leurs mœurs & à leurs usages, quelque singuliers qu'ils soient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges : & le panégyrique de quelques Membres séparés est presque toujours la satire du corps entier. Ainsi l'encens prodigué au Fanatisme des Quakers, est une insulte réfléchie sur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganisme même est toujours mieux traité que le Christianisme ? Mais cela devoit être, & M. de V. étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus, & qui ne proposoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes historiques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y sont placées ordinairement qu'autant qu'elles fournissent

des traits odieux contre notre Religion. Les observations , même les plus philosophiques , sont semées de réflexions critiques sur nos dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des Ecrivains Anglois , il choisit toujours ceux qui sont les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité , & l'estime qu'il en fait est toujours proportionnée à l'excès de leur licence.

Mais le plus grand édifice que M. de V. ait élevé à l'Irréligion , c'est sans contredit son *Essai sur l'Histoire générale* , si justement prescrit par l'Assemblée du Clergé de 1765. Un homme d'esprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage : *Système d'Histoire universelle , dans lequel l'Auteur arrange les faits , suivant son imagination , pour prouver que la Religion est une chimere atroce , l'homme un animal sot & mal-faisant , jouet éternel d'une destinée aveugle : Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel est en effet le résultat de cette Histoire , que quelques Enthousiastes ont osé mettre au-dessus du sublime discours de *Bossuet* ? Cette proposition , *quiconque ne craint point un Dieu ne fait ce que c'est que de troubler l'Univers.* Le fatalisme y triomphe ; on y voit une liste magnifique de tous les Scélérats , qui ont vécu dans la prospérité & qui sont morts tranquilles. On leur oppose une foule de bons Rois & de gens de bien , qui ont péri d'infortune & de misère. S'il est question d'une guerre entreprise par un Souverain , l'Auteur ne manque pas de faire observer que le plus juste des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde , seroit une preuve pour un homme sage , qu'il y a une autre vie , où tout doit être compensé. Mais notre judicieux Historien n'a garde d'y croire : l'âme des bêtes , qu'il ne connoît point du tout , lui fournit des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Tous les hommes ne sont que de pures machines , qu'un être capricieux anéantit , après qu'elles ont joué leur rôle. Un enfant & un petit chien se ressemblent à merveille , & entre Archimède & une Taupe , il n'y a de différence que la finesse des organes.

L'ame étant détruite , la révélation ne peut tenir long-temps , & c'est contr'elle que le grand Historien a tourné ses principales batteries. Il ramasse les fables anciennes & modernes , les contes des Indiens , les absurdités du Mahométisme , & après avoir donné un air de raison à toutes ces folies , il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne , à laquelle il prête toutes sortes d'absurdités.

Les preuves de fait ne l'embarassent point ; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculise. Les titres les plus authentiques , les Histoires les plus anciennes , les monumens échappés à la ruine des temps , tout disparoît à ses yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Césars* & de la haine des Philosophes , s'est établie comme toutes les autres sectes , sans contradiction. Le vertueux *Néron* , le sage *Dionétien* , leurs ministres & leurs bourreaux en ont favorisé les progrès. Voilà sans contredit de belles découvertes ; & c'étoit à un Poète qu'il étoit réservé de les faire.

Le même esprit règne dans le *Dictionnaire Philosophique* ; mais il y paroît plus à découvert. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux , & certainement on ne se plaindra pas que M. de V. ait enchaîné sa plume dans sa vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer ; voyez la *Pucelle* ; voyez *Candide*. L'homme le plus familiarisé avec la licence , ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans , les impiétés grossières , les ordures dégoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le respect dû à la Divinité , à la Religion , à la vertu , aux mœurs , nous oserons dire au goût ; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas , qui exprime des mœurs encore plus viles , ce ramas d'incidens puériles , d'aventures sans vraisemblance , de plaisanteries forcées , dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur.

C'est encore pis quand M. de V. attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume & il n'a égard ni au rang , ni aux dignités. Les vertus & les places de MM. l'Archevêque d'Auch & l'Evêque du Pui ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'à les tutoyer , & les épithetes , dont il accompagne leurs noms , sont bien dignes

de ce ton de décence & de politesse. Dans la brochure qu'il a intitulée : *défense de mon oncle*, il joint aux injures les plus infames , les obscénités les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés : *de la sodomie , de l'inceste , de la bestialité , d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. On ne comprend pas comment un septuagénaire , qui se dit Philosophe , peut étaler une si étrange dépravation & une grossièreté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles , il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui font enfanter. Ses partisans eux-mêmes en rougissent , & quel homme , fut-il né dans la lie du peuple , n'en rougiroit pas ?

C'est ainsi que M. de V. se venge dans cette retraite forcée , qu'il nous peint comme un Paradis , de la privation des plaisirs de Paris , de Berlin & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs ; il les regrette , il les pleure. Il ne tenoit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Prusse ; mais il se permet des familiarités indécentes avec le Monarque ; il outrage ses Favoris. Il veut déplacer le Président de son Académie ; il écrit des satyres atroces , & il est obligé de disparaître.

Quel sera son asyle ? Ira-t-il en Lorraine ? mais le Prince bienfaisant , qui fait le bonheur de ce Pays , veut s'assurer de sa Religion ; & quelles assurances peut il lui donner ? Enfin après avoir erré de pays en pays , il se fixe au bord d'un lac ; on le fête , on le caresse , on veille à sa santé ; il écrit contre le seul homme qu'on y respecte & il est obligé d'abandonner ce nouvel asyle. Faut-il d'autre réfutation de tous les Ecrits de M. de V. ? Non. Comparons sa conduite avec ses Ouvrages , & en connoissant l'esprit qui les a dictés , nous verrons l'impression qu'ils doivent faire sur les âmes éclairées & sur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célèbre *Montesquieu* : (*) *Le bon esprit vaut mieux que le bel*

[*] Voyez les *Lettres familières de M. de Montesquieu* , qui s'exprime ainsi à l'occasion de la disgrâce de M. de V. à Berlin. Que M. de V. ne pense pas que ceux qu'il croit ses amis s'expriment différemment dans leurs lettres secrètes. Tous conviennent de son génie ; tous s'accordent sur son caractère. Ainsi il lui est bien permis de nous

esprit. « En effet , dit un autre Auteur , le bon esprit fait
 » ménager les hommes , il se prête à leur humeur ; il sup-
 » porte leurs défauts ; il plait , on lui pardonne sa supériorité.
 » Le bel esprit au contraire , plein de lui-même , immole à
 » son amour propre celui des autres ; il se fait une foule
 » d'ennemis. Le bon esprit soumis à l'ordre , s'attire une
 » considération générale. Le bel esprit se croit tout per-
 » mis ; il se fait mépriser du plus grand nombre. Le bon
 » esprit , toujours sage , même dans ses faillies , cherche
 » moins à briller qu'à se rendre utile. Le bel esprit mendie
 » les applaudissemens , court après les graces , tombe dans
 » le ridicule. L'un ne connoît point les airs ; il se tient
 » avec décence dans son état. L'autre mesure les airs qu'il
 » se donne , aux talens qu'il se croit , & ils sont innombra-
 » bles. Celui-là pense avec justesse & parle avec précision ;
 » celui-ci charge son discours de fleurs aux dépens des
 » idées. Le bon esprit s'occupe du solide & s'amuse des
 » agrémens. Le bel esprit s'occupe des agrémens & s'ennuie
 » du solide. L'un ne prend que le sel de la plaisanterie &
 » puise dans la critique des réflexions qu'il réserve pour lui.
 » L'autre se livre à la malignité de la censure , & se dé-
 » chaîne souvent contre des défauts dont il est lui-même
 » pétri. Le bon esprit conçoit l'instabilité du bonheur ; il
 » est préparé contre les disgraces ; il les supporte avec fer-
 » meté. Celui qui n'est que bel esprit , est souvent confondu
 » par la plus légère humiliation , & il se trouve sans res-
 » source dans l'infortune. L'un a pour objet principal ,
 » d'exceller dans sa profession , & fait ses plaisirs de ses
 » devoirs. L'autre sacrifie presque toujours les devoirs de
 » son état aux objets qui l'amuse. Enfin le bon esprit
 » garde en tout un juste milieu & fuit les extrémités ;
 » tandis que le bel esprit franchit toutes les bornes &
 » donne presque toujours dans l'extrême. » (Ceci est tiré
 du Tome IV. des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

traiter comme il a traité de grands Prélats , quoique nous soyons in-
 finiment moins dignes de sa colère. Il ne fait que signer par de nou-
 velles injures l'opinion ancienne que le Public a sur sa douceur &
 sa modération.

§ I I.

*Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire
Philosophique, par Mr. Q*.*

Ce portrait avoit déjà paru à la fin de l'*Oracle des nouveaux Philosophes*, mais avec des fautes qui le défiguroient & que nous avons exactement corrigées.

» Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. de
» V. que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses
» Ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, que de con-
» noître l'Auteur. Vous voulez voir l'homme. Je vais essayer
» de vous peindre l'un & l'autre.»

» M. de V. est au dessus de la moyenne taille. Il est
» maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le
» visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux
» étincellans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans
» ses Ouvrages, il l'a dans son action. Vif jusqu'à l'étour-
» derie; c'est une ardeur qui va & vient, qui pétille &
» vous éblouit. Un homme ainsi constitué ne peut manquer
» d'être valétudinaire; & la lame usée le fourreau. Gai par
» complexion, sérieux par régime, ouvert sans amis; il
» fait le monde & l'oublie. Le matin, *Aristippe*, (a) &
» *Diogene*, le soir. Il aime la grandeur, & méprise les
» grands. Il est aisé avec eux, & contraint avec ses
» égaux. Il commence par la politesse, continue par la froi-
» deur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour & s'y en-
» nuie. Sensible sans attachement, voluptueux sans passion,
» il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconfi-
» tance. Raisonnant sans principes, sa raison a ses accès
» comme la folie des autres. L'esprit vif & le cœur injuste,
» il percé (b) tout & se moque de tout. Il fait moraliser
» sans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé,
» il travaille moins pour la réputation que pour l'argent;

[a] Il y a dans l'*Oracle des nouveaux Philosophes*: Aristarque: c'est visiblement une méprise.

(b) On lit dans l'*Oracle*: il pense à tout; c'est encore un contre-sens.

„ il en a faim & soif. Il se presse de travailler pour se presser
 „ de vivre. Il étoit fait pour jouir , & il veut amasser.
 „ Voilà l'Homme ; voici l'Auteur. »

„ Né Poëte , les vers lui coûtent trop peu ; cette faci-
 „ lité lui nuit ; il en abuse , & ne donne presque jamais
 „ rien d'achevé. Ecrivain facile , ingénieux , éloquent , après
 „ la Poésie , son métier seroit l'Histoire , s'il pouvoit ap-
 „ profondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la
 „ méthode de *Bayle* , il le copie en le censurant. On a dit
 „ que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés ,
 „ il faudroit qu'il n'eût ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-
 „ là , M. de V. marche à grands pas vers la perfection.
 „ On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de sa
 „ nation ; on lui trouve au contraire un tic approchant de
 „ la manie des vieillards ; les bonnes gens vantent tou-
 „ jours le temps passé & sont mécontents du présent. M.
 „ de V. se plaint continuellement de son pays ; il le blâme
 „ en tout , & loue avec excès ce qui est à mille lieues de
 „ lui. Pour la Religion , on sait qu'il n'en reconnoît au-
 „ cune. Il a beaucoup de littérature étrangère & françoise ,
 „ & de cette érudition mêlée qui est à la mode aujour-
 „ d'hui. Politique , Physicien , Géometre , il est tout ce qu'il
 „ veut , mais toujours superficiellement & sans rien appro-
 „ fondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié , pour
 „ effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus
 „ délicat que sûr. Satyrique ingénieux , mauvais critique ,
 „ il aime les sciences abstraites ; & l'on ne s'en étonne point.
 „ On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raison-
 „ nable. Tantôt philanthrope , tantôt satyrique outré , pour
 „ tout dire en un mot , M. de V. veut être un homme
 „ extraordinaire , & il l'est à coup sûr. »

Non vultus , non color unus.

*Relation d'un voyage aux Délices par un
Chinois.*

„ Je suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve.
„ L'envie de voir un Européen qui passe pour le plus beau
„ génie de son siècle, m'a fait entreprendre ce voyage.
„ Ce grand homme ne fait point sa résidence dans la Ville
„ qui porte ce nom ; il habite un beau château qui en est
„ à quelque distance, où il a une excellente table, & où
„ les étrangers qui viennent l'admirer, sont admis. C'est,
„ dit-on, la première fois, depuis le renouvellement des
„ arts en Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cuis-
„ nier. „

„ Son château a pour lui un grand avantage, c'est que sa
„ personne y est en sûreté ; car cette grande lumière est
„ brouillée avec toutes les lumières d'Europe. Heureuse-
„ ment pour lui, il s'est trouvé un petit pays neutre sur la
„ terre, qui l'a reçu ; sans quoi il auroit peut-être été
„ forcé de finir son existence, faute d'un local pour
„ exister. „

„ Son château est bâti sur le terrain de deux souverai-
„ netés étrangères qui sont limitrophes ; il est, pour ainsi
„ dire, à cheval sur deux puissances ; de manière que s'il
„ venoit à être poursuivi par quelque Potentat, il n'auroit
„ qu'à s'échapper dans une de ses chambres opposées, &
„ il seroit aussi-tôt dans un pays étranger. Ce n'est pas si
„ mal imaginé pour un Ecrivain qui craint le ressentiment
„ des Princes qui, en Europe, n'oseroient violer les fron-
„ tières des Etats. „

„ Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à son châ-
„ teau ; on m'annonça comme Chinois, & aussi-tôt les
„ portes de son appartement me furent ouvertes. Sa vue
„ m'effraya, je crus voir une spectre ; je n'ai jamais vu
„ d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette momie
„ Européene a à peine six onces de chair sur les os. Puis-
„ qu'il existe, il faut nécessairement que ce soit un esprit ;

„ car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il est
 „ vieux ; car il n'y a jamais eu de fantôme jeune. Je m'en-
 „ tretiens long-temps avec lui sur l'Asie ; & il me fit plu-
 „ sieurs questions sur le gouvernement Chinois. Dieux ! que
 „ les grands génies Européens sont petits , quand on les
 „ examine à côté de leurs Livres !

„ Jamais Auteur ne publia tant d'Ouvrages différens &
 „ n'enfanta tant de volumes. Il est continuellement agité
 „ du démon de ses idées ; il ne dort , ni ne veille ; il pense.
 „ Son esprit est sans cesse aux prises avec son imagination.
 „ Il passe sa vie à éclore ; il enfante souvent ; mais il fait
 „ beaucoup de jumeaux ; c'est le père aux menechmes ; car
 „ sa mémoire trahit beaucoup de fois son esprit. A force
 „ d'accouchement , il accouche souvent des mêmes produc-
 „ tions. „

„ Il ne laisse échapper aucune pensée ; tout ce qui se
 „ présente est de bonne prise. Il ne se dérobe en rien à lui-
 „ même ; le Public jouit de toute l'étendue de son génie.
 „ Il se laissera tout entier à la postérité ; il occupera la
 „ scène du beau génie , tant que son esprit lui fournira des
 „ productions ; il ne mourra , que lorsqu'il n'aura plus rien
 „ à dire. „

„ Il est riche contre toutes les règles de la littérature.
 „ Il trafique depuis un demi-siècle en génie ; il passe pour
 „ un des plus grands marchands d'esprit , qu'il y ait en
 „ Europe ; il a débité pour plus de quatre cent mille livres
 „ tournois de ses idées aux Libraires , & pour se dépêcher
 „ d'être opulent , il leur a souvent vendu deux fois la même
 „ marchandise. „

*Autre Portrait par Mr. de la B.**

Transportons-nous dans le XIX.^e siècle , & prêtons
 l'oreille. » Cet homme avoit tout ce qu'il faut pour la ré-
 „ putation la plus étendue ; (l'esprit de tout le monde ,
 „ & de cet esprit plus que personne) mais il n'avoit point
 „ ce qui la rend durable , le génie. Il a beaucoup plu , &
 „ plaît moins aujourd'hui , parce qu'il est plein de beautés
 „ populaires. Tout ce qu'il voit , il le saisit & se le rend

» propre ; mais s'il a la rapidité de l'aigle , il n'en a pas
 » le coup d'œil. Cette abondance d'images pour peindre
 » le même objet , cette variété de tours , ce luxe d'élocu-
 » tion , ne sont que des efforts propres à masquer la pâleur
 » des pensées & la sécheresse du fonds. Il ne choisit pas
 » toujours l'expression la plus propre , & manque rarement
 » la plus brillante. Il a l'art de rapprocher les extrêmes ,
 » & de surprendre , en les faisant contraster avec force ,
 » harmonie , brièveté. Mais son imagination ne vit que de
 » celle d'autrui. Le vernis lui appartient toujours , l'image
 » jamais. Il nuit à ses talens en se répandant sur tous les
 » genres. Il y chercha la fécondité & la vérité , qui ne se
 » trouvent que dans la force & dans la justesse d'esprit. Il
 » sentit que ces qualités lui manquoient ; de-là ces flots de
 » bile contre tous ceux à qui elles ne manquoient pas. Il
 » étonna par un air d'indépendance & de nouveauté un
 » peuple qui commençoit enfin à se lasser de la monotonie
 » & de l'esclavage de ses idées ; & ce peuple prit pour
 » génie ce qui étoit tantôt plagiat chez les Anglois , tantôt
 » imprudence , quelquefois délire , souvent vérité superfi-
 » cielle embellie. Ses Ouvrages ne lui coûtoient guères ;
 » mais ils ne valoient que ce qu'ils coûtoient. Dans la Phi-
 » losophie , absurdes ; dans l'Histoire , pleins de mensonges
 » & de goût ; dans la critique , singulier ou de mauvaise
 » foi ; dans le tragique , fort inégal , heureux dans les dé-
 » tails , mal adroit dans le plan ; dans la Poésie , noble ,
 » majestueux , brillant , léger , fidèle au vrai ton des sujets ,
 » jamais sublime. Dans la politique , toujours étonné , tou-
 » jours ivre , toujours à mille lieues du vrai , semblable à
 » un pigmée qui raisonneroit de la guerre des Dieux & des
 » Géans. Une qualité bien estimable , c'est que ses écrits
 » exhalent par-tout le parfum de l'humanité. Mais entre
 » V. & un certain Homme du même siècle , (*) il y a la
 » même différence qu'entre ce mot du premier : *combien de*
 » *fois n'avons-nous pas vu Tibere s'asseoir parmi les Pré-*
 » *teurs ! heureux le peuple qui voit son juge dans son maître !*
 » & ce mot du second : *Tibere se plaçoit quelquefois à la*

(*) Le Prés. de Montesquieu.

» *pointe du Tribunal du Préteur : mais tandis qu'on pour-*
 » *voyoit à la justice , on corrompoit la liberté. »*



VOOLSTON.

*Ses discours contre les miracles de J. C. & conclusion
 de ce Dictionnaire.*

Nous ne tirerions pas cet Auteur de la poussière , où il est enseveli , s'il n'étoit utile de découvrir les sources où puisent les audacieux adversaires de l'Evangile. Il publia il y a environ quarante ans des discours sur les miracles de J. C. qui ont été copiés par l'Auteur des *lettres d'un proposant sur les miracles*. L'eau changée en vin , le figuier desséché , les mauvais esprits envoyés dans un troupeau d'animaux immondes , & quelques autres prodiges qui ont fourni des plaisanteries si fines au prétendu proposant , sont tournées en ridicule ou en allégorie par l'Incrédule Anglois. L'oracle des Impies François auroit crû être infidèle à sa secte , s'il avoit laissé échapper ces momeries Britanniques. *Voollston* pousse la témérité encore plus loin ; il prodigue des épithètes insultantes à J. C. & c'est en quoi il a été fidèlement suivi par son copiste. Mais la différence qu'il y a entre l'un & l'autre , c'est que le raisonneur Anglican étoit franc & sincère dans ses plus grands excès ; au lieu que le Poëte François voulant répandre ses opinions , sans perdre son bien être , fait toujours précéder ses brochures scandaleuses de quelque désaveu dans les Journaux , ou de quelque annonce qu'il a fait ses Pâques dans les Gazettes. Ainsi par un nouvel outrage il feint de s'approcher de l'Autel qu'il apprend à démolir : Lâche subterfuge qui met le comble à l'insulte & le dernier trait au portrait des Philosophes modernes.

Ce fut en 1721 que *Voollston* commença à déclarer ouvertement son système ; & en 1727 on vit paroître son premier *discours contre les miracles de JESUS-CHRIST*. Il en publia six dans l'espace de quatre années , avec deux apo-

logies de ses dangereuses opinions. Il fut ensuite déferé par le Clergé à la justice civile. En 1728 au mois de Mai, il fut arrêté & mis sous la garde d'un Messager d'Etat, mais ensuite on le relâcha sous caution. En 1729, il fut sommé de paroître devant le premier Juge du Royaume à la poursuite du Procureur-Général, pour avoir fait imprimer & publier quatre discours sur les miracles de J. C. Le 28 Novembre de la même année, sa sentence lui fut prononcée, en présence d'un grand concours de Peuple. Elle portoit qu'il payeroit 25 livres sterlings d'amende pour chacun de ses discours, qu'il subiroit une année de prison, & qu'il donneroit caution pour sa bonne conduite pendant sa vie. Mais n'ayant pû satisfaire à cette sentence, il mourut, dit-on, en prison.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ayant copié *Voolston*, il est naturel qu'il ait défendu sa mémoire. Il prétend dans des lettres publiées depuis peu, que cet Auteur ne fut pas puni en Angleterre pour ses témérités impies, & qu'il ne mourut pas en prison. Tous les Journaux du temps, tous les Dictionnaires attestent le contraire. Voyez entr'autres le *Mercur Suisse* (Juillet 1734) ces témoignages sont bien précis. Malgré ces autorités, il se peut faire que *Voolston* n'ait pas eu ce qu'il méritoit; on en a plus d'un exemple en France & en Angleterre, quoique ces deux contrées sentent plus que jamais les plaies que cette funeste science, qu'on appelle *Philosophie*, fait tôt ou tard aux mœurs & aux principes de tout gouvernement. Nous ne parlons point de cette sagesse paisible qui apprend à connoître les devoirs de l'homme, à respecter ses maîtres, à régler les passions, à acquérir de nouvelles vertus. Nous parlons de cette science raisonneuse & sophistique, qui comme un ver malfaisant s'attache à tout pour ronger & pour détruire; de ce monstre qui déchire sourdement, en attendant le moment de se montrer avec audace & d'égorger ceux qu'elle a caressés. On ne peut se dissimuler que dans tous les âges où cette science pernicieuse a levé la tête, on n'ait méconnu le prix de la vertu, & recherché tous les raffinemens du vice. Les liens de la société ont été relâchés; l'amour paternel, la tendresse filiale, les senti-

mens les plus tendres & les plus touchans qu'inspire la nature , n'ont paru que des chaînes gênantes. Le Philosophe abandonné aux plaisirs des sens n'en connoît pas d'autres ; il parlera du bonheur , mais il ne sacrifiera pas le plus petit de ses plaisirs pour faire des heureux. Il écrira sur la générosité ; & livré à la plus honteuse lésine , il s'enrichira par de viles menées , & s'engraïssera du sang de ceux qu'il aura trompés & séduits. Voilà le poison que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* débite dans tout son Livre comme le plus excellent des remèdes ; mais malheur à qui écouterait les leçons de cette Syrène enchanteresse. Au milieu de cette corruption générale , tout n'est pas désespéré.

Si la pureté des mœurs a été altérée , la foi a moins souffert. Car malgré le ton victorieux que prennent les Sophistes à la mode , qu'ont produit jusqu'ici leurs efforts multipliés contre l'édifice sacré du Christianisme ? En a-t-il été ébranlé ? Non. On croit ce qu'on a cru. Il y a quelques infidèles sur-tout dans les grandes Villes ; mais la foi est toujours la même dans les petites , & les mécréans , qu'un vestige passager avoit enlevés à la saine Doctrine , se rangent tôt ou tard sous les drapeaux de la Religion. Ils sentent sur-tout , lorsque l'âge a mûri leur raison , qu'il n'y a que des insensés qui puissent de gaieté de cœur braver l'Eternel jusqu'au dernier instant. La dissolution de leur Être est pour eux l'époque d'une nouvelle lumière. Les espérances consolantes ou terribles du Chrétien font taire les doutes incertains du Philosophe. Les sages du siècle ne paroissent plus alors que des maîtres d'erreur ; & ces maîtres eux-mêmes , touchés du repentir de leurs Disciples , se joignent à eux pour rendre un hommage commun à la Religion qu'ils avoient outragée , à cette Religion sainte qui est le seule guide véritable pendant la vie & la plus douce consolation au moment de la mort.



R É S U L T A T

Des Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.

L'Ordre alphabétique séparant & isolant les objets, il est nécessaire de les réunir & de les comparer dans un tableau général, qui sera comme un résumé des articles particuliers répandus dans cet Ouvrage.

I.

De l'existence de Dieu.

Il y a un Dieu. On prouve son existence comme on prouve celle du soleil ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être convaincu. La Divinité est notre soleil invisible, & ses rayons pénètrent dans les plus profondes ténèbres de notre cœur.

J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité ; je suis intelligent, donc il y a une intelligence éternelle dont ma foible intelligence n'est qu'une émanation.

Si une chaumière placée sur notre petit globe prouve un maçon, si une maison prouve un Architecte ; le cours des astres & toutes les merveilles de la nature pourroient-elles ne pas me démontrer un Dieu ?

La matière diversement combinée peut amener quelques arrangemens qui surprennent ; mais elle ne produira jamais des êtres pourvus d'organes dont le jeu est incompréhensible, qui sentent, qui pensent & qui font des êtres sentans & pensans. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation, ni une idée ; parce qu'il n'y a nul rapport de la matière au sentiment & encore moins à la pensée. Enfin il n'y a que la suprême intelligence qui ait pu faire des créatures intelligentes. Plus l'on méditera cette réflexion, plus l'on en sentira la force. Des pensées sublimes doivent avoir une source sublime,

I I.

De la Providence & de l'Immortalité de l'Ame.

S'il y a un Dieu, ce Dieu est-il bienfaiteur ? Pouvons-nous en douter puisque nous vivons ? La vie est un très-grand bienfait, & l'horreur de la mort le prouve assez dans tous les êtres de la nature. Tous les élémens conspirent à nous détruire ; nous allons presque toujours par les souffrances à la mort, & nous aimons à vivre : preuve que les plaintes de la plupart des hommes sont exagérées, & que dans les douleurs mêmes qui les éprouvent, ils ont des consolations sensibles.

L'espérance d'exister dans une meilleure vie est le premier adoucissement des amertumes de celle-ci. Cette espérance n'est point une illusion. Tous les Sages de l'antiquité ont embrassé ce dogme consolant : le nier & admettre une Divinité, c'est tomber dans la plus ridicule inconséquence. Il faut reconnoître un Dieu rémunérateur & vengeur, ou n'en point reconnoître du tout. Anéantissez l'opinion salutaire des récompenses & des vengeances qu'exerce l'Être suprême dans une autre vie, vous justifiez l'athéisme ; vous lavez les crimes des plus grands scélérats. *Sylla* & *Marius* peuvent se baigner dans le sang de leurs Concitoyens ; *Néron* peut se souiller du meurtre de sa mère ; ils n'ont rien à craindre, rien à espérer. Ils n'ont qu'à satisfaire leur ambition sanguinaire, leurs desirs effrénés ; qu'ils les satisfassent, puisque leur ame devenue atroce n'a plus qu'à se livrer à son ivresse, & à une ivresse sans suite & sans conséquences.

La matérialité de l'ame ne peut jamais être une conviction ferme & inébranlable. Tous les Incrédules conviennent que nous avons autant de raisons de la nier que de l'admettre. Dans cette incertitude, que la révélation fait disparoître, agira-t-on comme si nos ames étoient matérielles ? se reposera-t-on dans le doute, tandis que la réflexion peut amener une démonstration complète de la spiritualité de l'ame & de son immortalité ? non : dans une
matière

matière aussi importante il faut se décider. Les remords ne peuvent s'éteindre qu'autant qu'on est parvenu à une persuasion lumineuse, & l'on n'y parviendra jamais. La situation du Matérialiste Pyrrhonien entraîne avec elle une inquiétude importune. On ne peut s'en délivrer qu'autant que la raison, & la Religion reprennent leurs droits; il faut donc se livrer à ces deux mères consolantes qui rechauffent leurs enfans dans leur sein, tandis que l'Incrédulité ne les embrasse que pour les étouffer.

I I I.

Nécessité d'admettre une révélation.

Les égaremens de la raison livrée à elle-même, les erreurs des Philosophes anciens & modernes qui n'ont voulu écouter qu'elle, les opinions absurdes dans lesquelles le Paganisme a entraîné tous les Peuples, démontrent assez la nécessité d'une lumière plus pure; de la révélation. L'esprit de l'homme est tellement obscurci depuis la chute du premier homme, que si Dieu ne l'eût illuminé ou par lui-même ou par ceux auxquels il a bien voulu dévoiler sa loi, il auroit été éternellement le jouet des idées les plus folles & les plus ridicules. Dieu a parlé, nous ne pouvons en douter. Voulant instruire les hommes du culte qu'ils devoient lui rendre, il se communiqua d'une manière sensible à un Chaldéen vertueux, digne d'être en commerce avec lui par la vivacité de sa foi & la pureté de ses mœurs. *Abraham*, ce respectable père de la Nation Juive, fut le premier dépositaire des secrets du très-Haut. *Moyse*, honoré d'une communication encore plus particulière les recueillit. Ces Livres existent, & n'y eut-il que la sainteté de la morale qui y est répandue, cela seul prouveroit une révélation. Mais on y trouve d'ailleurs des Prophéties frappantes qui ont eu leur accomplissement & des miracles non moins éclatans que véritables.



I V.

De la promesse d'un Libérateur & de JESUS-CHRIST.

Parmi les Prophéties qui signalent la mission de *Moyse* ; la plus importante est la promesse d'un Libérateur qui devoit délivrer & renouveler le genre humain. JESUS-CHRIST , fils de Dieu , Dieu lui même a été ce Rédempteur. Il a porté tous les caractères du Messie ; il a accompli toute l'étendue des promesses. Les miracles les plus étonnans signalent sa venue. A peine est-il né que les Anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux Pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le Ciel du côté de l'Orient. Le temps de sa mission étant arrivé , Dieu le reconnoît publiquement pour son fils. Le Ciel s'ouvre à son Baptême ; l'esprit saint descend sur sa tête en forme de colombe , & une voix céleste fait entendre à un peuple immense ces paroles : *celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu*. Des possédés délivrés , des malades guéris , des morts ressuscités sont les signes du nouveau Messie qui se montre par-tout le maître autant que le Rédempteur de la nature. Si sa Divinité a paru pendant sa vie , elle n'éclate pas moins à sa mort. Le soleil s'obscurcit , la terre est ébranlée , les morts ressuscitent , enfin il ressuscite lui-même & monte glorieux & triomphant dans le Ciel. La sainteté de sa vie , la pureté de sa morale , l'importance des vérités qu'il nous a révélées , l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites , viennent à l'appui des miracles qu'il a opérés & doivent tenir tous les hommes dans un silence d'adoration & de respect.



V.

Des Apôtres, des Martyrs & de la propagation de la Religion.

Une Religion si pure , confirmée par des merveilles si authentiques , devoit se faire jour malgré les obstacles que lui opposoient la crédulité des Peuples & la politique des Princes. Les Apôtres la prêchent par toute la terre ; des milliers de Martyrs scellent de leur sang le Mystère d'un Dieu immolé sur la croix pour les crimes des hommes & de l'Agneau sans tâche ressuscité pour leur justification. Les miracles de sa vie , & de sa mort font des prosélytes innombrables & les bourreaux des Chrétiens deviennent eux-mêmes Martyrs & les plus éloquens Prédicateurs du Christianisme. Cette divine Religion triomphant de toutes parts , il falloit nécessairement que l'idolâtre périclât : toutes les idoles de l'empire Romain furent enfin renversées , & leur chute fut un monument signalé du pouvoir irrésistible du Dieu qui les anéantissoit.

V I.

De la pureté de la morale du Christianisme & des mœurs des premiers Chrétiens.

Si la constance des Martyrs donna de l'éclat à la Religion Chrétienne , elle n'en reçut pas moins de la morale qu'elle enseignoit & des vertus qu'elle faisoit pratiquer. Ceux-mêmes qui croyoient par devoir être obligés de combattre & de persécuter les Adorateurs du CHRIST , rendoient des témoignages authentiques aux exemples de fermeté , de douceur , de patience & de charité qu'ils donnoient à tout l'empire. L'Eglise primitive étoit une société d'amis & de frères. L'opulent étoit sans faste ; l'indigent sans bassesse. Les uns méprisoient les richesses ; les autres se mettoient au dessus de la pauvreté. Les Vierges gardoient la pureté dans un rang éminent ; les femmes la chasteté conjugale. Les maîtres commandoient avec douceur ; les

serviteurs obéissoient avec amour. On respectoit les Puissances , on honoroit ses parens. On aimoit ses amis sans intérêt ; on pardonnoit à ses ennemis sans restriction. On avoit de l'affection pour ses Concitoyens & de l'humanité pour tout le monde. On accordoit une hospitalité généreuse aux étrangers , on regardoit tous les hommes comme autant de frères , comme autant de créatures du même Dieu , d'enfans du même Père. Ce tableau qui n'est ni fini , ni flatté , n'est-il pas le contraste de la conduite de nos Philosophes modernes ? S'ils veulent que nous croyions à eux , qu'ils fassent des miracles ? Non : qu'ils aient des Martyrs ? non , ce n'est pas encore ce que nous leur demandons , mais qu'ils nous donnent des exemples si touchans , qu'ils nous montrent des vertus si rares & nous nous soumettons à eux.

Le relâchement d'un grand nombre de Chrétiens de nos jours ne prouve point que le Christianisme ne soit plus le sanctuaire des vertus. Il y en a encore un très-grand nombre ; mais elles se cachent au lieu que le vice va la tête levée. Il y a des justes dans tous les états , dans le monde même. Il y en a encore plus dans l'état Ecclésiastique & dans les cloîtres , sur-tout dans ceux où la vie présente n'est comptée pour rien en comparaison de la vie future , & où l'on est plus occupé à être vertueux qu'à le paroître.

V I I .

*Différence entre les grands Hommes qui ont défendu
la Religion Chrétienne & les libertins qui
l'ont combattue.*

S'il y a des Incrédules d'esprit & qui la plupart ne soient point des Incrédules de cœur , qu'ils fassent réflexion à la soumission aveugle que tant de grands Hommes ont eue pour les vérités du Christianisme. „ Quel plaisir (dit la Bruyère , Chap. des esprits-forts) „ d'aimer & d'embrasser „ une Religion que l'on voit crue , soutenue & expliquée „ par de si beaux génies & par de si solides esprits , sur- „ tout lorsque l'on vient à connoître que , pour l'étendue

„ des connoissances, pour la profondeur & la pénétration ,
 „ pour l'application des principes, pour la dignité du dis-
 „ cours, pour la beauté de la morale & des sentimens ,
 „ il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer
 „ à saint *Augustin* que *Platon* & *Cicéron*. »

Dioclès, *Philopophe* *Païen*, voyant un jour *Epicure* entrer dans un temple, s'écria: *Quelle fête! Quel spectacle pour moi de voir Epicure reconnoître les Dieux & leur rendre hommage! Tous ceux qui doutent encore de la Religion & même ceux qui en sont convaincus, ne pourroient-ils pas dire, quoique dans un sens différent, à l'égard de la comparaison, quel spectacle! Quel exemple, quelle autorité pour nous de voir tant de grands Hommes & reconnus pour tels dans tous les siècles, professer si hautement la Religion Chrétienne, en défendre la vérité, consacrer leurs talens & leurs plumes pour la soutenir, & vivre conformément aux préceptes qu'elle enseigne!*

Qu'on jette à présent les yeux sur les Docteurs de l'impie-té. On verra qu'elle n'a été soutenue que par des *Stoïciens* entêtés, par des savans enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connoissent que leur vaine raison, par des plaisans qui prennent de bons mots pour des argumens, par quelques théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies. C'est l'aveu que la force de la vérité a arraché à M. de V. dans des lettres adressées à M. le Prince de * * & publiées en 1767.

V I I I.

De l'impression que les preuves de la Religion doivent faire sur un bon esprit.

„ Si ma Religion étoit fausse, dit la *Bruyere*, je l'avoue ,
 „ voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imagi-
 „ ner, il étoit inévitable de n'y être pas pris. Quelle
 „ majesté! Quel éclat de mystères! Quelle suite & quel
 „ enchaînement de toute la Doctrine! Quelle raison émi-
 „ nente! Quelle candeur! Quelle innocence de mœurs!
 „ Quelle force invincible & accablante de témoignages ren-

„ dus successivement & pendant trois siècles entiers par
 „ des millions de personnes les plus sages, les plus modé-
 „ rées qui fussent alors sur la terre , & que le sentiment
 „ d'une même vérité soutient dans l'exil , dans les fers ,
 „ contre la vue de la mort & du dernier supplice ! Prenez
 „ l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du
 „ monde , y a-t-il eu rien de semblable dans tous les
 „ temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer
 „ pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller ? Je ne dis
 „ pas pour trouver rien de meilleur , mais quelque chose
 „ qui en approche. S'il faut périr c'est par-là que je veux
 „ périr , il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder
 „ avec une tromperie si spécieuse & si entière : mais je l'ai
 „ approfondi , je ne puis être athée , je suis donc ramené
 „ & entraîné dans ma Religion. »

Ajoutons une réflexion du même Auteur , la plus sensée
 qui fut jamais. » La Religion est vraie ou elle est fausse :
 „ si elle n'est qu'une vaine fiction , voilà si l'on veut ,
 „ soixante années perdues pour l'homme de bien , pour le
 „ Chartreux ou le solitaire , ils ne courent pas un autre
 „ risque : mais si elle est fondée sur la vérité même , c'est
 „ alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux.
 „ L'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'ima-
 „ gination ; la pensée est trop foible pour les concevoir &
 „ les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes , en
 „ supposant même dans le monde moins de certitude qu'il
 „ ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion , il
 „ n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la
 „ vertu. »

I X.

*Quelle distinction il faut faire en combattant les
 Auteurs Impies ?*

Il y a deux espèces d'Incrédules. Les uns cherchant tran-
 quillement la vérité , tâchent de la trouver , & s'ils s'éga-
 rent, c'est malgré eux. Un travers d'esprit les mène au pré-
 cipice. Il y a d'autres Incrédules qui, entraînés par la corrup-

tion de leur cœur & par la vivacité d'une imagination fougueuse qui cherche à se satisfaire aux dépens du sacré & du profane, n'embrassent le parti de l'impiété que pour satisfaire leurs plaisirs ou leur malice. Incapables de garder le moindre ménagement, ils insultent avec audace tout ce que les hommes respectent. Il faut traiter avec modération les Incrédules du premier genre & avec une vigueur courageuse ceux du second, sur-tout si leurs ouvrages ont été flétris par l'autorité publique & leurs Auteurs punis avec éclat. C'est ce principe qui nous a dirigés. Nous savons qu'il y a quelques Philosophes célèbres de ce siècle, qui sont accusés de mal penser sur la Religion ; mais l'erreur étant enveloppée avec finesse dans leurs écrits & ces écrits n'ayant pas été condamnés, nous n'avons pas dû leur donner une place dans ce Dictionnaire, de peur de nuire à la Religion en citant des noms qui ne sont pas entièrement reconnus pour irréligieux. Cette excuse doit nous faire trouver grace devant quelques Lecteurs qui auroient voulu trouver dans notre Ouvrage les **, les ** &c. Ils doivent d'autant plus facilement nous pardonner notre réserve, que nous n'en avons pas usé à l'égard d'aucun des Ecrivains dont les livres ont été brûlés par la main du bourreau. Ainsi l'on trouvera ici les Auteurs des *pensées Philosophiques*, reproduites sous le titre d'*étrennes aux esprits-forts* ; du livre de *l'esprit* ; du *Dictionnaire Philosophique* ; de la *Philosophie du bon sens*. &c. &c. La raison en est qu'aucun de ces Ecrivains n'est en droit de se plaindre de nous. Un homme diffamé par la justice seroit mal reçu à déclamer contre celui qui n'a fait que citer l'arrêt qui le proscriit. C'est un criminel qui, étant sous le glaive des loix, n'est pas en droit de se recrier contre celui qui constate son crime. D'ailleurs la plupart de ces impies ont reçu de nous les éloges qu'ils méritent comme beaux esprits, & nous ne nous sommes expliqués avec énergie que contre ceux qui, ayant manqué à toutes les règles de l'honnêteté publique, ne sauroient plus les réclamer en leur faveur.

X.

De la soumission qu'on doit à l'Eglise.

Une Religion étant démontrée vraie , contre les téméraires qui l'ont attaquée , quelle sera la règle de la foi qu'elle exige de nous ? à quel tribunal s'en rapportera-t-on ? à l'Eglise. Hors d'elle il n'y a que trouble & confusion. Tâchons de nous pénétrer des sentimens du grand *Fenelon* pour cette mère tendre & sensible. „ O Eglise Romaine , s'écrie-
 „ t-il dans les mouvemens d'une juste douleur , ô Cité
 „ sainte , ô chère & commune patrie de tous les vrais
 „ Chrétiens ! il n'y a en JESUS-CHRIST ni Grec , ni Scythe ,
 „ ni Barbare , ni Juif , ni Gentil. Tout fait un seul peuple
 „ dans votre sein ; tous sont concitoyens de Rome , & tout
 „ Catholique est Romain.... Mais d'où vient que tant d'en-
 „ fans dénaturés méconnoissent aujourd'hui leur mère ,
 „ s'élèvent contre elle & la regardent comme une marâtre ?
 „ D'où vient que son autorité leur donne tant de vains om-
 „ brages ?..... O Eglise d'où Pierre confirmera à jamais ses
 „ frères , que ma main droite s'oublie elle-même , si je vous
 „ oublie jamais ; que ma langue se sèche en mon palais &
 „ qu'elle devienne immobile si vous n'êtes pas jusqu'au der-
 „ nier soupir de ma vie le principal objet de ma joie & de
 „ mes cantiques. » Ainsi parloit assez peu de temps avant sa
 mort un Prélat dont le nom sera toujours l'ornement des
 fastes de l'Eglise. Apprendrons-nous à nos Lecteurs que ce
 grand Homme vient d'être déprisé dans une brochure nou-
 velle , intitulée l'A. B. C. qu'on nous donne comme traduite
 de l'Anglois , mais qui est incontestablement de cet Auteur
 infatigable , dont les ouvrages sont la satire de Dieu &
 des hommes , des vivans & des morts , & qui semblable aux
 filoux qui se déguisent pour commettre leurs larcins , prend
 tantôt le nom d'un Russe , tantôt celui d'un Quakre , ici
 celui d'un Juif , là celui d'un Espagnol , & qui sous ces diffé-
 rens travestissemens est toujours lui-même , le *Zoïle* de la
 vertu & des talens.

X I.

Résumé des erreurs de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.

Après avoir vu ce qui résulte du *Dictionnaire Anti-Philosophique*, voyons ce qui résulteroit de l'Ouvrage qu'on y réfute & qu'on a si improprement intitulé *Philosophique*. On y dévoile ouvertement ce qui est répandu plus insidieusement dans les autres écrits du même Auteur. Voici le précis de sa Doctrine, tel qu'on le trouve dans les erreurs de V. ; livre où l'on n'a rien exagéré.

I. » Y a-t-il un Dieu Créateur ? Ce qui est certain, c'est
 » que tous les anciens Philosophes ont enseigné l'éternité
 » du monde ; c'est que toute l'antiquité a cru la matière
 » éternelle. L'argument de la succession des êtres ne prouve
 » rien pour la Création ; car les athées soutiennent qu'il n'y
 » a point de génération, qu'il n'y a point d'êtres produits,
 » qu'il n'y a pas plusieurs substances. »

II. » Les plus grands hommes, les oracles de l'human-
 » nité entière, ne sont point de l'avis de saint *Athanase*
 » sur la Trinité. Ils vous disent nettement que le Père est
 » plus grand que le Fils. Les Unitaires (ceux qui nient la
 » Divinité de JESUS-CHRIST) raisonnent plus géométri-
 » quement que les Catholiques. »

III. » Les Écritures des Chrétiens sont l'ouvrage de la
 » nation la plus ignorante & la plus méprisable qui fut
 » jamais. Ces livres sont remplis d'absurdités, de faussetés,
 » de traits qui ne prouvent que l'ignorance. »

IV. » La chute d'*Adam*, sa punition, le péché originel ;
 » ne sont que des fables dignes de mépris. »

V. » Toute la Religion consiste à connoître un Dieu
 » & à être juste ; le reste est arbitraire. »

VI. » Le Déisme est la Religion du bon sens, la Re-
 » ligion des Philosophes & des Sages. »

VII. » Le Déisme est une Religion répandue dans toutes
 » les Religions : c'est un métal qui s'allie avec tous les
 » autres & dont les veines s'étendent sous terre ; le secret
 » n'est que dans les mains des adeptes. »

VIII. » On peut abjurer le Christianisme ; devenir le
 » scandale de l'Eglise, sans s'écarter de la raison, ni de
 » la loi naturelle. »

IX. » Le préjugé nous représente Dieu comme injuste,
 » emporté, jaloux, séducteur & barbare : idée absurde.
 » Dieu ne se plaît point à déchirer l'ouvrage de ses mains ;
 » s'il est infini, c'est dans les récompenses, & il ne punit
 » point, par des tourmens affreux & éternels, quelques
 » momens de foiblesse & quelques plaisirs passagers. »

X. » Comme le Créateur conduit la matière par le mou-
 » vement, ainsi il conduit les hommes par le plaisir ; les
 » hommes n'ont point d'autre moteur ; c'est par la voix du
 » plaisir que Dieu nous appelle. »

XI. » Il n'est pas démontré que la matière ne puisse
 » pas penser. Tous les anciens Philosophes ont cru l'ame
 » corporelle ; plusieurs des Pères de l'Eglise l'ont cru de
 » même. Il faut donc mettre la spiritualité de l'ame au rang
 » des choses problématiques ; au reste, ce point n'influe
 » en rien sur la société civile, & l'on peut être matéria-
 » liste & en même-temps très-vertueux. »

XII. » Les Martyrs dont les Chrétiens se font tant
 » d'honneur n'ont guère été que des hommes factieux,
 » des emportés, des rebelles, des fanatiques ; le nombre
 » en est petit, & d'ailleurs les fausses Religions ont eu
 » aussi les leurs. »

XIII. » Ce n'est pas au sang de ses Martyrs que le
 » Christianisme doit ses grands progrès ; c'est aux violences
 » de *Constantin*, aux barbaries de *Charlemagne*, &c. »

XIV. » Les prières, les sacrifices, les offrandes reli-
 » gieuses, ne sont que d'adroites inventions des Prêtres
 » avides, pour leurrer & dépouiller un peuple d'imbé-
 » cilles. »

XV. » Le Clergé n'est qu'un amas d'hommes vicieux,
 » inutiles, à charge à l'Etat, pour la réformation duquel
 » on devroit suivre les exemples qu'ont donnés l'Angle-
 » terre & le Nord au sixième siècle. »

XVI. » Le célibat de Religion ne doit son origine qu'à
 » la fainéantise : c'est une perte pour l'Etat, une charge
 » pour les peuples, un scandale pour la société. »

XVII. » Rien de plus mal imaginé que les Conciles ,
» qui ne sont que des cabales de Prêtres pour décider sur
» des mots. »

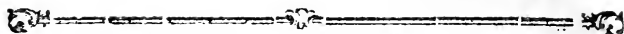
XVIII. » Rien de plus sage que la conduite des Païens ;
» qui laissoient à chacun la liberté de penser , de croire &
» de parler comme il vouloit. »

XIX. » Le plus cruel ennemi de la société , c'est l'in-
» tolérance ; c'est elle qui a fait couler des rivières de sang
» depuis *Constantin* , qui a allumé les bûchers , excité les
» fureurs des persécutions , rempli l'univers d'assassinats ,
» de meurtres , de perfidies , &c. »

XX. » L'intolérance est le vice & le péché des Prêtres &
» des Théologiens. »

XXI. » Les Prêtres & les Théologiens sont des ames
» gonflées de vices & d'orgueil , à proportion qu'elles
» sont vuides de vérités ; ils voudroient troubler toute la
» terre pour un sophisme , & intéresser tous les Rois à
» venger par le fer & par le feu , un argument in *Baraliphton*. »

La morale qui découle de ces beaux principes se conçoit aisément. Le meurtre & le vol sont les deux seuls crimes que la Philosophie peut défendre ; tout le reste est permis. C'est à entasser de telles horreurs dans cinquante brochures & sous cent formes différentes que M. de V. a consumé cinquante années, toujours avide de gloire & inquiet de la gloire des autres ; se fuyant sans cesse & se retrouvant toujours ; ennemi de presque tous les gens de lettres & encore plus ennemi de lui-même ; obligé de changer à tout moment de domicile ; ne trouvant la tranquillité , ni à Paris , ni à Cirei , ni à Nancy , ni en Angleterre , ni en Hollande , ni en Prusse , ni à Geneve ; n'échappant à la poursuite de la justice que par des désaveux dictés par la lâcheté ; & couronnant une vie turbulente par une vieillesse inquiète. C'est pourtant cet homme qui a fait tant de prosélites , non parmi les gens sensés , mais parmi une jeunesse frivole & débauchée ; car M. de V. a beau exagérer la qualité des coupables , pour diminuer l'iniquité , nous ne connoissons aucune personne d'un âge mur que ses écrits aient séduit & pu séduire. Un des plus forts argumens en faveur de la Religion , seroit la liste des partisans de l'irréligion ;



P L A N

De Preuves de la Religion.

JE trouve du plaisir & de la douceur dans le monde. Chacun en est la preuve à soi-même.

J'y trouve aussi l'idée du Juste & de l'Injuste. Toutes les sociétés roulent sur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait ; c'est agir en honnête homme ; c'est agir en frippon.

Nous ne nous donnons point le plaisir ni la douleur : nous ne nous sommes point donné non plus l'idée du Juste & de l'Injuste.

Or l'idée du Juste & de l'Injuste suppose nécessairement une loi, & en même-temps une liberté.

Une loi ; parce qu'il ne sauroit y avoir de justice ou d'injustice qu'autant que l'on suit, ou que l'on viole quelque règle.

Une liberté ; parce que ce qui est nécessaire est sans choix, & que le Juste & l'Injuste supposent un choix à faire.

On ne sauroit louer ni blâmer la pierre de tomber, ni la flamme de s'élever.

Une loi suppose nécessairement un Législateur, & la liberté entraîne nécessairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaison naturelle avec la douleur & le plaisir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme, en supposant qu'il eût à distribuer le plaisir & la douleur, s'il n'appliqueroit pas le plaisir aux Justes & la douleur aux Injustes ? & toujours à proportion les plus grands plaisirs aux plus Justes, & les plus grandes douleurs aux plus Injustes.

Telle est sans contredit l'idée de la Justice distributive, imprimée dans tous les esprits.

Il faut donc conclure que c'est-là la conduite du Législateur, autrement nous ne le regarderions que comme un

Tyran insensé qui puniroit ceux qui lui obéissent pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée , & à s'y conformer , dans l'espérance du bonheur , comme il doit éviter de l'enfreindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite , l'homme devoit être fidèle à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur , & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumière & sa Loi. Voilà l'état de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester davantage à l'homme , & lui *donner une Loi écrite* comme le déploiement & la perfection des premières. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit , pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit , en nous révélant ses volontés. Il change à son gré les Loix de la nature , pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle , & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai , & qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire seulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raison m'obligent alors de m'en éclaircir , s'il y en a quelques moyens , & il y en a.

Les faits se prouvent de deux manières ; ou en frappant les sens de ceux qui en sont témoins , ou par la force des témoignages qui les attestent.

Cette force des témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des sens-mêmes.

Mais , dit-on , ces faits sont surnaturels , & par-là moins croyables. Ils sont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en est pas ainsi. Les faits surnaturels n'ont pour Juges que les sens sont aussi-bien que les faits naturels ; & les sens sont aussi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a passé la Mer à travers ses flots divisés , est aussi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou surnaturels se prouvent également par la force des témoignages. Il faut raisonner là-dessus de la distance des temps comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome.

Les Habitans de Rome en sont assurés par leurs sens. Il l'ont entendu proclamer; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordent. J'en suis aussi persuadé que si je l'avois vû.

Il en est de même de la distance des temps. César est assassiné à Rome en plein Sénat; les Romains l'ont vu: mais toute l'Histoire dépose cet événement sans aucune contradiction. Le fait est arrivé jusqu'à nous d'Histoires en Histoires. Nulle raison d'en recuser aucune. Je suis encore convaincu du fait comme si je l'avois vû.

Voilà l'état de la Religion. Elle est arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Testament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir si depuis *Moyse* les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. JESUS-CHRIST vient établir la Loi de grace. Il prouve sa doctrine par ses miracles; il les confirme par sa Résurrection; la Résurrection est prouvée par le témoignage de ses Apôtres, qui l'ont vû, qui ont conversé avec lui, & en présence de qui il est monté au Ciel. Ils ont tous versé leur sang pour soutenir, non une spéculation où l'esprit est sujet à s'égarer, mais un fait sur lequel leurs sens n'ont pû se tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Résurrection de JESUS-CHRIST au premier établissement de l'Eglise. *St. Paul* écrit des Lettres à plusieurs Assemblées de Fidèles déjà fondées. La date de ses Epîtres est incontestable. Rien ne se dément. Les miracles se perpétuent, la conversion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin sans intermission, sans interruption la lumière arrive jusqu'à nous.

Quel embarras reste-t-il encore? Plusieurs sectes se partagent sur la doctrine, & crient toutes, *Je suis l'Eglise*; Mais peut-on s'y méprendre? JESUS-CHRIST a dit aux

Apôtres ; allez , prêchez , qui vous écoute , m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Cherchons-nous cette autorité divine dans des Sectes qui se sont séparées du tronc ; ou dans la succession immédiate du ministère Apostolique ?

Pourroit-on balancer ? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur séparation , je n'ai plus de règle. Mon discernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes , autant de Dogmes : mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs , successeurs des Apôtres , je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

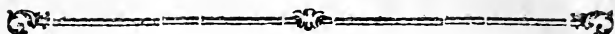
Dans le tremblement , puisque celui qui me donne ici des douleurs passagères pour m'éprouver , peut me fixer dans un état malheureux , si je viole les Loix.

Dans l'espérance , puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente , peut me fixer dans un état heureux , si je suis fidèle à sa grace.

Je suis parti de principes certains ; & toutes ces conséquences ont la même certitude , si elles en sont bien tirées ; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde , la Religion Chrétienne fut seulement le mieux prouvée , pour obliger l'homme en conscience à la suivre , parce qu'il y a un mépris évident de la vérité , à ne point préférer ce qui en a le caractère à ce qui ne l'a pas.

En un mot , c'est une discussion historique que l'Etude de la Religion ; & si les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions nécessaires pour certifier un fait , on n'est plus reçu à la combattre par des objections philosophiques ; on n'auroit pas opposé ces objections aux miracles , si on en avoit été témoin ; il ne faut pas non plus les opposer aux témoignages des miracles , s'ils sont incontestables.





A R R Ê T

*Du Parlement de Paris , qui condamne les jeunes
Criminels d'Abbeville.*

VU par la Cour, la Grand'Chambre assemblée, le Procès criminel fait par Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Ponthieu à Abbeville, à la requête du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siège, Demandeur & Accusateur, contre Jean-François Lefebvre, Chevalier Sieur de la Barre, & Charles-François-Marcel Moïnel, défendeurs & accusés, Prisonniers ès prisons de la Conciergerie du Palais à Paris; & encore contre Gaillard d'Estalonde, Jean-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaisniel de Saveuse, aussi défendeurs & accusés, absens & contumax; lesdits Jean-François Lefebvre, Chevalier de la Barre, & Charles-François-Marcel Moïnel, appellans de la Sentence contr'eux rendue sur ledit Procès le 28 Février 1766, par laquelle la contumace auroit été déclarée valablement instruite contre Gaillard d'Estalonde, accusé & contumax, & en adjugeant le profit d'icelle, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, passé le jour de la Fête-Dieu dernière, à vingt-cinq pas du St. Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, sans ôter son chapeau; d'avoir voulu acheter au sieur Beauvarlet un Crucifix de plâtre qui étoit dans sa chambre, & d'avoir dit que c'étoit pour le briser & fouler aux pieds; d'avoir proféré les blasphèmes énormes & exécrables contre Dieu, mentionnés au Procès; d'avoir chanté publiquement & différentes fois deux chansons impies & remplies de blasphèmes les plus énormes, les plus abominables & exécrables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge, les Saints & Saintes mentionnés au Procès; d'avoir enfin un des jours de l'été dernier, donné des coups de canne au Crucifix qui étoit alors placé sur le Pont neuf de ladite Ville;

Ville ; pour réparation de quoi condamné à faire amende-honorable devant le Crucifix placé sur ledit Pont , & devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville , où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice , dans un Tombereau , & la , étant à genoux , nue tête & nuds pieds , ayant la corde au col , écriteaux devant & derrière , portant ces mots : *Impie , Blasphémateur & Sacrilège execrable & abominable* , & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres , dire & déclarer à haute & intelligible voix , *que méchamment & par impiété , il a passé de propos délibéré devant le St. Sacrement sans ôter son chapeau , & sans se mettre à genoux ; a proféré les blasphèmes contre Dieu mentionnés au Procès ; a chanté les deux chansons remplies de blasphèmes execrables & abominables , contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge , les Saints & les Saintes mentionnés au Procès , & a donné des coups de canne sur le Crucifix qui étoit placé sur le Pont neuf de ladite Ville : dont il se repent , demande pardon à Dieu , au Roi & à la Justice ; & audit dernier lieu avoir la langue coupée , & le poing coupé sur un poteau qui sera planté devant ladite porte de ladite Eglise ; ce fait , conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville , pour y être attaché avec une chaîne de fer à un poteau qui y sera à cet effet planté , & brûlé vif , son corps réduit en cendres , & icelles jettées au vent ; tous ses biens acquis & confisqués au profit du Roi , ou à qui il appartiendrait , sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi , au cas que confiscation n'eût lieu à son profit ; & seroit ladite Sentence , en ce qui regardoit ledit Gaillard d'Estalonde , accusé , contumax , exécutée par effigie en un tableau qui seroit attaché par l'Exécuteur de la Haute-Justice , à un poteau qui seroit à cet effet planté sur ladite Place : en ce qui touchoit Jean-François Lesebyre , Chevalier de la Barre , il auroit été déclaré dûement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré , passé le jour de la Fête-Dieu dernière à vingt-cinq pas du Saint Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de*

ladite Ville , sans ôter son chapeau qu'il avoit sur la tête ; & sans se mettre à genoux ; d'avoir proféré les blasphêmes énormes & exécrables contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge , la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise , mentionnés au Procès ; d'avoir chanté les deux chansons impies & remplies de blasphêmes les plus énormes , les plus exécrables & abominables contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès ; d'avoir rendu des marques de respect & d'adoration aux Livres infâmes & impurs qui étoient placés sur une planche dans sa chambre , en faisant des genuflexions , en passant devant , & disant , qu'on devoit faire des genuflexions lorsque l'on passoit devant le Tabernacle ; d'avoir profané le signe de la Croix , en faisant ce signe , en se mettant à genoux & prononçant les termes impurs mentionnés au Procès ; d'avoir profané le Mystère de la consécration du vin , l'ayant tourné en dérision , en prononçant à voix à demi-basse & à différentes reprises , dessus un verre de vin qu'il tenoit à la main , les termes impurs mentionnés au Procès , & bû ensuite le vin ; d'avoir profané les Bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens , en faisant des croix & des bénédictions avec la main sur différentes choses , en prononçant les termes impurs mentionnés au Procès ; d'avoir enfin proposé au nommé Perignot qui servoit la Messe , & étant auprès de lui au bas de l'Autel , de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnés au Procès ; pour réparation de quoi condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville d'Abbeville , où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans un Tombereau , & là , étant à genoux , nue tête & nuds pieds , ayant la corde au col , écriteaux devant & derrière , portant ces mots : *Impie , Blasphémateur & Sacrilège exécrationnable & abominable* ; & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres , dire & déclarer à haute & intelligible voix , *que méchamment , & par impiété , il a passé de propos délibéré devant le St. Sacrement , sans ôter son chapeau & sans se mettre à genoux , & proféré*

les blasphêmes contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise mentionnés au Procès; & chanté les deux chansons remplies de blasphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès; & a rendu des marques de respect & d'adoration à des Livres infâmes, & profané le signe de la Croix, le Mystère de la consécration du vin & les bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens, dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à la Justice; & audit lieu avoir la langue coupée; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la Place publique & principal Marché de ladite Ville, pour, sur un échafaud qui y seroit à cet effet dressé, avoir la tête tranchée, & être son corps mort & sa tête jettés au feu dans un bucher ardent, pour y être réduits en cendres, & les cendres jettées au vent; & avant l'exécution seroit ledit Lefebvre de la Barre appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour avoir par sa bouche la vérité d'aucuns faits résultans du Procès & la révélation de ses complices; tous ses biens acquis & confisqués au Roi, ou à qui il appartiendrait, sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiscation n'eût lieu à son profit; auroit été sursis à faire droit sur les accusations intentées contre Charles-François-Marcel Moïsnel; & avant d'adjudger le profit de la contumace contre Pierre-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaisniel de Saveuse, accusés, contumax, il auroit pareillement été sursis à faire droit sur les accusations contr'eux intentées, jusqu'après l'entière exécution de ladite Sentence contre ledit Lefebvre de la Barre, & ordonné que le Requisitoire du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siège, du 7 Octobre dernier, & le Procès-verbal de saisie de Livres faite en la chambre dudit Lefebvre de la Barre, en conséquence de l'Ordonnance étant au bas dudit Requisitoire, demeureroient joints au Procès; ce faisant, que le Dictionnaire Philosophique portatif, faisant partie desdits Livres qui ont été déposés au Greffe de ladite Sénéchaussée, seroit jetté par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans le

même bucher où seroit jetté le corps dudit Lefebvre de la Barre & en même-temps. Oûis & interrogés en la Cour lesdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François-Marcel Moïsnel sur leursdites Causes d'appel ; cas à eux imposés & faits résultans du Procès. Oûi le rapport de M.^e Claude Pellot, Conseiller: Tout considéré,

LA COUR, la Grand'Chambre assemblée, dit qu'il a été bien jugé par le Lieutenant-Criminel d'Abbeville, mal & sans griefs appelé par ledit Lefebvre de la Barre & l'amendera ; ordonne en conséquence que le Dictionnaire Philosophique portatif, qui a été apporté au Greffe Criminel de la Cour, sera, avec les autres livres, rapporté au Greffe Criminel de ladite Sénéchaussée d'Abbeville ; faisant droit sur l'appel iuterjetté par ledit Charles-François-Marcel Moïsnel de la même Sentence, a mis & met l'appellation au néant ; ordonne que ladite Sentence sortira son plein & entier effet à l'égard dudit Charles-François-Marcel Moïsnel, le condamne en l'amende ordinaire ; ordonne pareillement que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché par-tout où besoin sera, notamment en la Ville d'Abbeville : & pour faire mettre le présent Arrêt à exécution, renvoie lesdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François-Marcel Moïsnel, Prisonniers, pardevant ledit Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Ponthieu à Abbeville. Fait en Parlement, la Grand'Chambre assemblée, le 4 Juin 1766. Collationné ; MASSIEU,

Signé, RICHARD.

F I N.

T A B L E

Des Matières contenues dans le second
Volume.

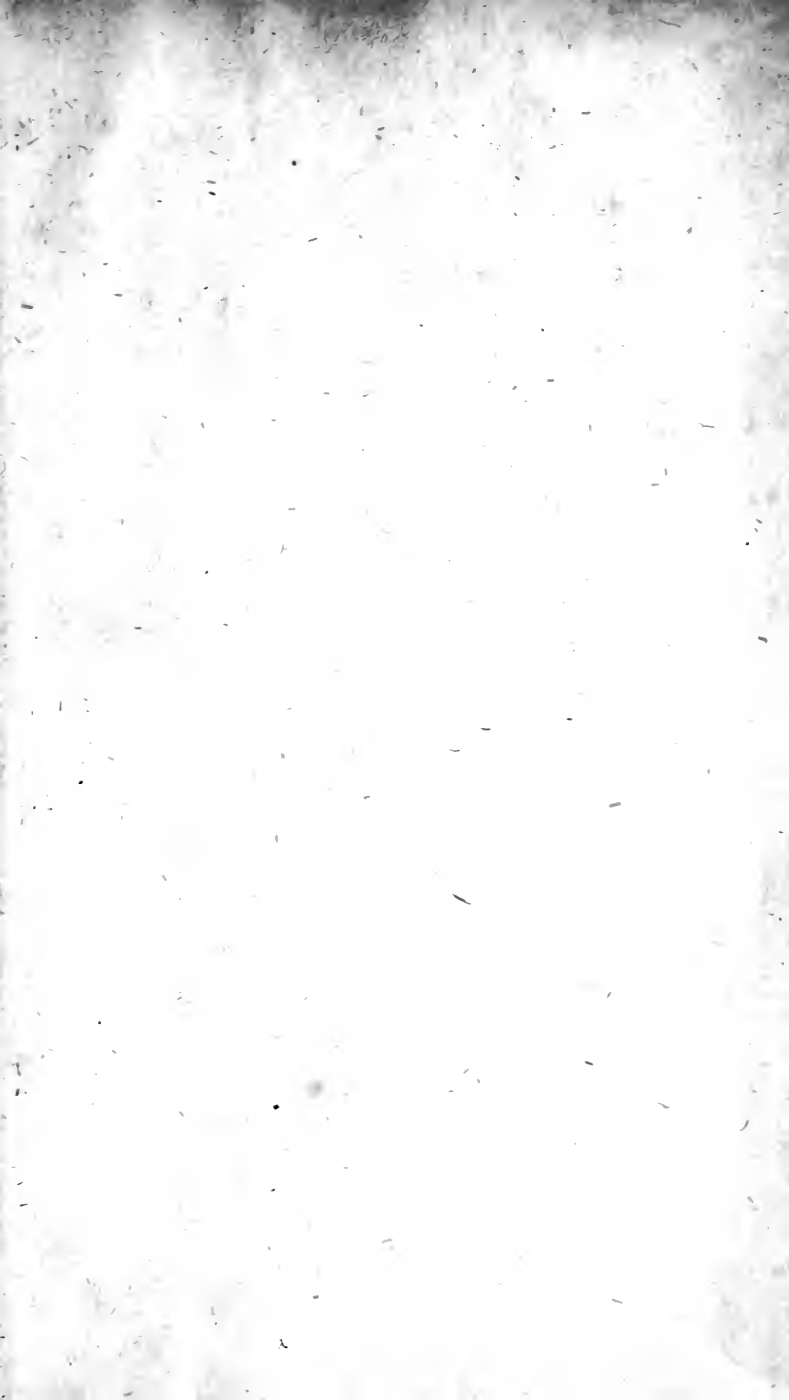
* LA METTRIE. § I. <i>Idée de son caractère & de son esprit.</i>	Page 3
§ II. <i>Témoignages contre cet Auteur.</i>	5
MINISTRES DE L'ÉGLISE. <i>Leur Apologie.</i>	8
* MIRACLES. § I. <i>Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moyse.</i>	10
§ II. <i>Examen des Miracles de JESUS-CHRIST.</i>	14
§ III. <i>Objections des Incrédules.</i>	17
* MOINES. <i>Leur Apologie.</i>	22
* MONTESQUIEU. <i>Caractère de ses Ouvrages.</i>	25
* MOYSE. § I. <i>Y a-t-il eu un Moyse ?</i>	29
§ II. <i>Examen de la première révélation faite à Moyse.</i>	32
§ III. <i>Examen des faits que Moyse raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.</i>	37
§ IV. <i>Examen de la morale de Moyse ; elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.</i>	40
** MYSTÈRES. <i>Raisons que le P. Bourdaloue donne pour les croire.</i>	44
PAÏENS. <i>Du salut des Païens.</i>	49
PASCAL. <i>Apologie de cet Auteur.</i>	50
PAUL. <i>Réponses à quelques questions de M. de V.</i>	54
* PENTATEUQUE. <i>Nouvelles preuves que ce Livre est de Moyse.</i>	57

* PERSÉCUTION. <i>Doit-on punir les Impies dogmatifans?</i>	60
** PHARISIENS. <i>Justice des reproches que JESUS-CHRIST leur faisoit.</i>	63
* PHILOSOPHE. <i>Examen du portrait que M. de V. fait du Philosophe.</i>	66
* PIERRE. <i>Examen de cet Article.</i>	68
PIÉTISTES. <i>Apologie de la dévotion.</i>	72
** PLAGIAIRES. <i>Tous les Ecrivains impies le sont.</i>	74
PRADES. <i>Histoire de sa Thèse.</i>	78
PRÉDICATION (<i>Apologie de la</i>) <i>Voyez l'Article BOSSUET.</i>	
** PRESSE. <i>De la liberté de la Presse.</i>	80
* PROPHÉTIES. § I. <i>Notions Préliminaires.</i>	84
§ II. <i>Détail précis des Prophéties générales.</i>	85
§ III. <i>Objections des Incrédules.</i>	87
PROVERBES. <i>Ce Livre est de Salomon.</i>	93
** PSEAUMES. <i>Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale sublime.</i>	94
* PYRRHONISME. <i>Fausseté & impiété de la Doctrine de Bayle & de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique sur le Pyrrhonisme.</i>	97
QUERELLES PHILOSOPHIQUES. <i>Modération des Philosophes prouvée par la dispute de Rousseau avec M. Hume.</i>	101
RAISON. <i>Son usage dans les matières de la Religion.</i>	104
* RELIGIEUX. <i>Les Religieux sont-ils inutiles à la société ?</i>	106
* RELIGIEUSES. <i>Lettre de la Sœur des Anges , Religieuse de l'Annonciade , à M. de V. son Neveu.</i>	110
* RELIGION. § I. <i>Pensées sur la Religion.</i>	113
§ II. <i>Pensées de deux Philosophes (Rousseau & Montesquieu) sur la Religion.</i>	119

TABLE DES MATIERES. 255

RÉSURRECTION. <i>Ascension de JESUS-CHRIST ,</i> <i>& exécution de ses promesses.</i>	124
RÉVÉLATION. § I. <i>Nécessité d'une Révélation.</i>	130
§ II. <i>Existence de la Révélation.</i>	132
* ROUSSEAU. <i>Caractère de ses Ouvrages.</i>	133
** SAINT-EVREMONT. <i>Avis sur les Auteurs qui</i> <i>publient des productions scandaleuses sous le nom</i> <i>des autres.</i>	135
SAINT-FOIX. <i>Réflexions de cet Auteur sur la nou-</i> <i>velle Philosophie.</i>	137
SAINTS PÈRES. <i>Injustice des Philosophes moder-</i> <i>nes lorsqu'ils rendent compte des sentimens des</i> <i>Saints Pères.</i>	138
** SALOMON. <i>De la mort d'Adonias ; du Temple</i> <i>de Salomon.</i>	141
SCEPTICISME ; voyez PYRRHONISME.	
SENSATIONS , SONGES ; voyez AME , BÊTES , MATÉRIALISME.	
SERVET. <i>Histoire de sa vie & de sa mort.</i>	145
** SPINOSA. <i>Son monstrueux système.</i>	162
SPIRITUALITÉ DE L'AME. <i>Preuves de cette vérité.</i>	163
** SUICIDE. <i>Raisons qui doivent nous faire respecter</i> <i>nos jours.</i>	165
** THEATRE. <i>Autorités non suspectes qui le condam-</i> <i>nent.</i>	167
** TINDALL. <i>Ses opinions , son caractère.</i>	172
* TOLAND. <i>Notice raisonnée de ses Ouvrages &</i> <i>idée de son caractère.</i>	173
* TOLÉRANCE. § I. <i>Idée des Ecrits de M. de V.</i> <i>sur la Tolérance.</i>	184
§ II. <i>Les Juifs étoient-ils Tolérans ?</i>	186
§ III. <i>La Tolérance étoit-elle établie dans le Pa-</i> <i>ganisme ?</i>	187

- § IV. *Pourquoi les Dèistes sont-ils Tolérans ?* 188
- § V. *De la Tolérance civile & de la révocation de l'Edit de Nantes.* 190
- § VI. *Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la manière dont on les traite en France ?* 192
- TOUSSAINT. *Caractère de l'Auteur & de son Ouvrage des Mœurs.* 193
- ** TRAVERS. *Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un Livre Impie, & qui veut le dé fendre ?* 196
- TRINITÉ ; voyez l'article PYRRHONISME.
- ** TYRANNICIDE. *Doctrine de M. de V. sur ce crime.* 203
- VANINI. § I. *Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle à son sujet.* 208
- § II. *Ses Ouvrages.* 211
- VERTU. *Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ; insuffisance de ceux qu'offre la Philosophie.* 214
- * VOLT. § I. *Idée de sa vie & de ses Ouvrages.* 216
- §. II. *Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.* 223
- ** VOOLSTON. *Ses discours contre les Miracles de J. C. & conclusion de ce Dictionnaire.* 228
- * RÉSULTAT des *Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.* 231
- ** PLAN de *preuves de la Religion.* 244
- ARRÊT du *Parlement de Paris, qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.* 248
- N. B. *On a marqué d'une étoile * les articles refondus, & d'une double étoile ** les articles nouveaux.*



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

2010-3-24-9

